

**Manière de connaître et de traiter les principales maladies aiguës qui attaquent le peuple / Par Richard baron d'Uberhern.**

**Contributors**

Richard de Hautesierck, François Marie Claude, baron d'Uberhernn, 1712-1789.

**Publication/Creation**

Paris : Impr. Royale, 1779.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/v59gjb2e>

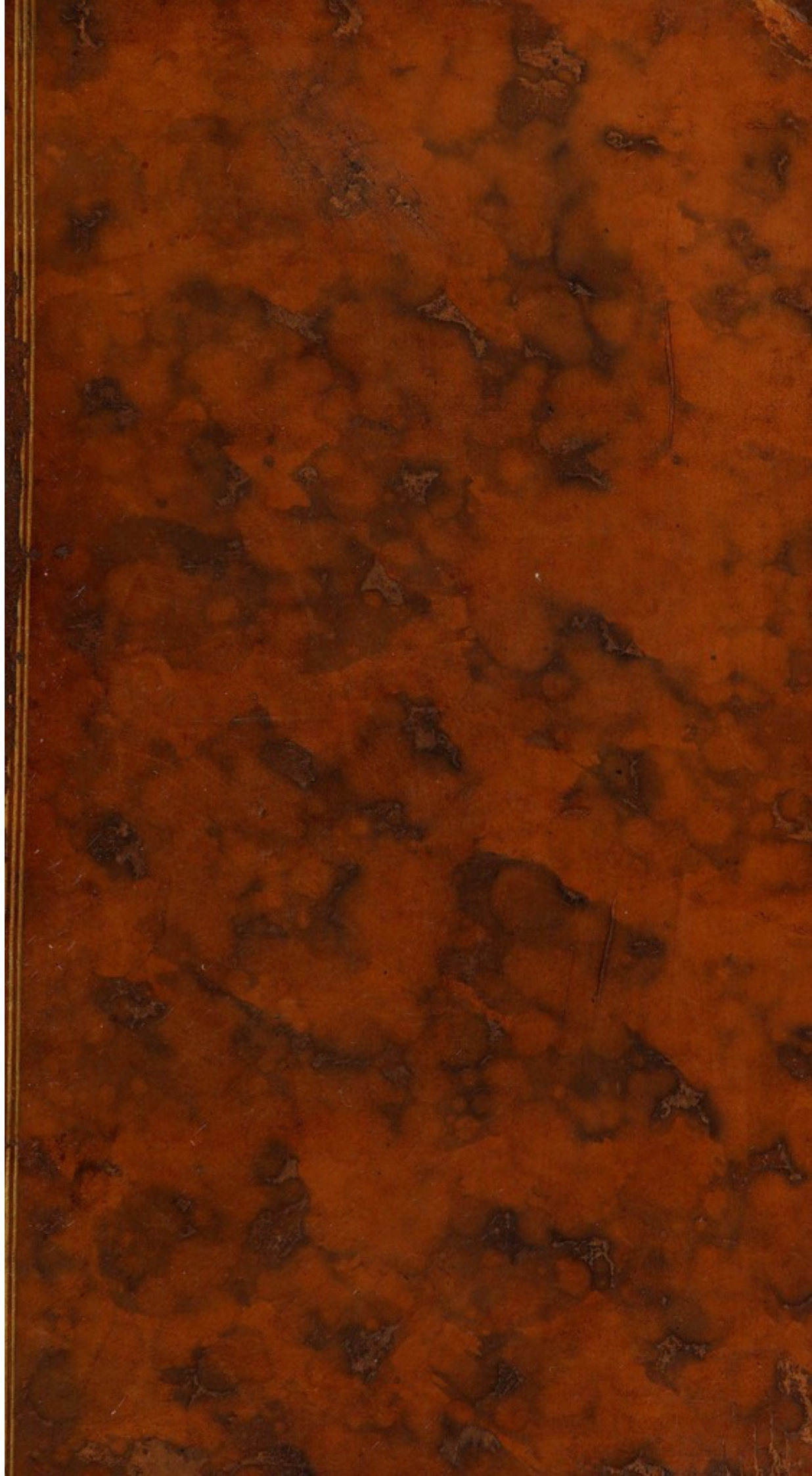
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>







4.3877/A

RICHARD, Francois  
Maire  
Claude.

MANILA

REPUBLIC OF THE PHILIPPINES

DEPARTMENT OF EDUCATION

*Division Office - Manila*

OFFICE OF THE SUPERVISOR

EDUCATION DIVISION

MANILA

RECEIVED

DATE

BY

INITIALS

SIGNATURE

NAME

OFFICIAL POSITION

DATE

Donne' pas L'auteur.

MANIÈRE  
DE  
CONNOÎTRE ET DE TRAITER  
LES PRINCIPALES  
MALADIES AIGUËS  
qui attaquent le Peuple.

Par M. RICHARD Baron d'UBERHERN, Conseiller  
d'État, Chevalier de l'Ordre du Roi; premier  
Médecin de ses Camps & Armées, Inspecteur général  
des Hôpitaux militaires, Médecin consultant de  
Sa Majesté, & ordinaire des grande & petite Écuries,  
de l'Académie de Montpellier, de Gottingue & de  
plusieurs autres.



*mirumont M.*

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE,

---

M. DCCLXXIX.

M A N I È R E

ONKOTRE ET DE TRAITER

LES TROUSSES

NALADRES NIGUÉS

qui attachent le Peuple.

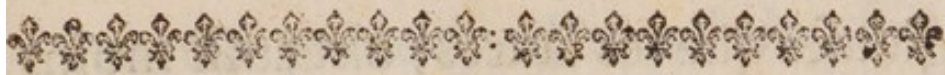
M. RICHARD LÉON D'URBIGNY, Conseiller  
du Roi, Chevalier de l'Ordre du Roi; premier  
Médecin de Sa Cour et de Sa Majesté, Inspecteur général  
des Hôpitaux militaires, Médecin consultant de  
la Faculté de Médecine de Paris, de la Faculté de  
Médecine de Montpellier, de la Faculté de  
Médecine de Bordeaux.



A PARIS,

LE D'IMPIMERIE ROYALE

AN DCCCLXXIX



## INTRODUCTION.

**I**L faut non-seulement des secours au Peuple, contre les maux réels auxquels la constitution humaine, & mille causes étrangères l'exposent, mais encore des conseils contre les maux qu'il n'a point & qu'il redoute. Et dissiper les fausses alarmes & les terreurs paniques, dans lesquelles l'ont souvent jeté les bruits exagérés d'un danger qui n'existoit pas, est une des parties les plus importantes du ministère de la Médecine; c'est à elle à lui indiquer jusqu'à quel point il doit s'affliger & craindre, & à le guérir des maladies de l'imagination, aussi dangereuses peut-être que celles du corps. Celles-ci moins conta-

iv INTRODUCTION.

gieuses que les autres, ont aussi moins d'influence sur la Société en général, & sont moins capables de troubler l'ordre public; aussi les Médecins, lorsqu'ils ont à traiter quelque maladie épidémique un peu dangereuse, ne sauroient être assez attentifs à ménager l'esprit du Peuple, & à prévenir ce désespoir auquel il n'est que trop disposé, & qui, en aggravant les effets du mal, bouleverse tout, & déconcerte jusqu'aux mesures prises pour le faire cesser.

Il n'est point de maladie dont le nom fasse une plus forte impression sur les hommes, que la peste; & dans nos climats où elle est sans doute moins à redouter qu'ailleurs, son nom réveille l'idée la plus effrayante. Ce mal qui, dans les pays Orientaux,

dérange à peine l'ordre public, soit parce qu'on y est plus familiarisé avec les atteintes, soit par la sécurité qu'inspire aux Mahométans l'opinion du fatalisme, répand la consternation & le désordre parmi nous, lorsqu'on y a le moindre soupçon de son existence: ce n'est pas que les précautions que le Gouvernement prend dans ces circonstances, ne soient très-sages & très-louables; mais plus elles sont nécessaires, plus les Médecins sur lesquels l'État alors se repose, doivent faire en sorte qu'elles ne soient pas prises mal-à-propos & sans motif; ils doivent s'être bien assurés de la réalité de cette terrible maladie avant de l'annoncer, pour ne point alarmer vainement, comme on fit, il y a eu un an l'automne dernier, au sujet de la

maladie qui régna vers les frontières de l'Alsace & de la Suisse, & qui faillit occasionner un déplacement inutile des Troupes, & troubler les Officiers publics dans leurs fonctions.

Le désordre affreux qui accompagne toujours le bruit d'une peste répandue dans quelque une de nos provinces, ou de celles de quelque État voisin, est peut-être la véritable raison qui a déterminé des Médecins à dire que cette maladie n'est point contagieuse. Il y a tant de faits qui déposent contre ce sentiment, que nous croyons devoir le regarder comme une opinion politique plutôt que comme une assertion physique & médicinale, & croire que ceux qui l'ont eu ou affecté de l'avoir, avoient moins en vue d'instruire que de

tranquilliser. A la vérité, quoiqu'on ne puisse pas douter du caractère contagieux de la peste, elle présente dans son invasion, dans ses progrès, dans sa cessation & dans la manière dont elle se communique, des bizarreries qui semblent justifier les doutes qu'on a pu avoir à cet égard; mais son origine seule prouve qu'elle est contagieuse, & pour parvenir jusque dans nos régions, de la Zone torride où elle a son foyer naturel, il faut nécessairement qu'elle se communique par le contact. Toutes les fois qu'elle a attaqué un pays pour se répandre de-là dans un autre, on a toujours découvert & suivi la route qu'elle a tenue; les Journaux que nous avons sur la peste de Marseille, prouvent invinciblement qu'elle y

fut portée des Échelles du Levant.

Cependant, quoique la contagion de la peste soit incontestable, il y auroit en général quelques réflexions consolantes à faire sur la nature de ce fléau; quelque actif, & quelque subtil que soit le venin de la peste, on a lieu de croire qu'il n'a pas prisé également sur tous les individus, & que tous les hommes ne sont pas également exposés à ses funestes impressions. On a vu quelquefois cette maladie n'attaquer que certaines classes de citoyens, ne régner que dans un lieu très-circonscrit, sans communiquer son infection à d'autres lieux très-voisins avec lesquels il avoit un libre commerce. On a remarqué que ceux qui se dévouent courageusement au soin des pestiférés, échappent

pent le plus souvent aux traits de la contagion ; ce qui prouve que la situation de notre ame n'a pas peu d'influence sur les affections physiques de notre corps. On en vit un exemple bien frappant dans la peste de Marseille. Quatre Médecins de Montpellier, envoyés en Provence par ordre du Roi, furent pendant une année entière au milieu des morts & des mourans, visitant, touchant les personnes infectées, respirant l'air qui sortoit de leur corps, maniant leurs bubons, disséquant leurs cadavres pour y chercher les traces de cette cruelle maladie, & restèrent toujours inaccessibles à son venin.

Ainsi la contagion pestilentielle peut être modifiée par ce courage avec lequel plusieurs personnes l'ont

souvent bravée. D'autres causes naturelles peuvent aussi en diminuer les effets; telles que la propreté, le régime & l'abondance, puisque les causes contraires l'ont souvent produite ou du moins entretenue. Des sièges longs & pénibles, occasionnant presque toujours un dangereux entassement d'hommes & d'animaux, & entraînant, ainsi que les armées, la disette & la mal-propreté à leur suite, ont souvent produit ou favorisé les progrès de la peste. Le peuple de nos villes, grâce à l'abondance & à la liberté dans lesquelles il vit, sous les auspices d'une police attentive à prévenir les effets de la mal-propreté, n'a point à craindre ce fléau destructeur. L'excès du travail & des passions sont les ennemis les

plus cruels qu'il a à redouter : le peuple répandu dans les campagnes, trouvant dans le soin qu'il prend de les fertiliser, un moyen très-efficace d'en rendre l'air plus pur & plus salubre, & dans les fruits, les légumes & les végétaux de toute espèce qu'elles produisent, une nourriture toujours fraîche, & aussi abondante que saine, n'a guère à craindre que l'intempérie des saisons. Cette intempérie produit, il est vrai, souvent des fièvres d'un très-mauvais caractère; mais, si on y fait bien attention, on verra qu'elles sont plus effrayantes que meurtrières, & qu'elles frappent plus par la promptitude avec laquelle elles font périr le peu de personnes qu'elles attaquent, que par le nombre des victimes qu'elles enlèvent.

Plusieurs autres raisons concourent à rendre la peste moins redoutable pour nous. Les principales sont, la température de nos climats & les changemens qui se sont faits dans nos mœurs & dans notre manière de vivre : pour ce qui regarde la première, on a lieu de conjecturer que l'air des régions européennes, n'est pas favorable à la production du venin pestilentiel, & que son germe funeste, toujours apporté parmi nous, lorsqu'il s'y est montré, naît dans les vapeurs croupissantes d'un climat brûlant ; c'est ce qu'ont attesté tous les Écrivains qui nous ont laissé des descriptions de pestes. Thucydide, en décrivant la peste d'Athènes, dont il fut lui-même atteint, dit que ce fléau étoit venu

d'Éthiopie, & marque tous les lieux par où il passa avant d'arriver à Athènes. Lucien dit la même chose de la peste qui ravagea l'Empire Romain sous Marc-Aurèle, & nous apprend qu'elle fut apportée par l'armée qui revenoit d'Orient, sous la conduite de Lucius Verus. Toutes les fois qu'elle règne à Constantinople, ou dans quelque une des Échelles du Levant, on fait d'abord comment elle y est venue, & l'Égypte est presque toujours la source où elle a pris sa naissance. Les exhalaisons infectes qui s'élèvent des terres long-temps humectées par les débordemens du Nil, échauffées par la vive ardeur du soleil, produisent, de l'aveu de tous les Médecins & de tous les Physiciens, ce

levain contagieux, qui ne peut point fermenter si facilement dans nos climats, dont la chaleur est plus modérée, & où les émanations des terres ne sont ni si considérables ni si dangereuses.

L'humidité & la chaleur sont parmi nous, selon M. Pringle \*, les causes productives des maladies putrides & contagieuses, affections assez graves, sans contredit, mais bien éloignées de la férocité de la peste, & que les Médecins ne doivent pas légèrement confondre avec elle ; cet Auteur trouve même que ces maladies putrides, contagieuses, ne sont plus si fréquentes dans ce siècle qu'elles l'étoient auparavant; effet qu'on peut

---

\* *Maladies des Armées, seconde Partie.*

raisonnablement attribuer au progrès que la Police & les Arts ont fait dans ces derniers temps. La construction & la forme de nos villes sont plus avantageuses & plus saines, leurs rues pavées & plus larges, n'offrent point comme autrefois, des bourbiers intarissables; & l'air peut y circuler & s'y renouveler plus aisément: les Arts n'ont pas seulement orné nos habitations, ils les ont encore rendu plus salubres, en y multipliant les commodités, & en y fixant la propriété. Ce qu'ils ont fait pour nos demeures, ils l'ont fait aussi pour notre manière de nous vêtir & de nous nourrir: de concert avec le commerce, ils nous ont procuré de nouvelles ressources, soit pour nous couvrir d'une manière plus analogue

aux diverses saisons, soit pour varier & modifier nos alimens, selon nos besoins.

Quoique l'abus des épiceries & des liqueurs fermentées soit incontestablement nuisible, il est certain que l'usage modéré de ces choses, devenu plus général depuis quelque temps, est peut-être un préservatif contre les maladies putrides. Le vin, la bière & les autres liqueurs de cette nature, sont anti-septiques. On a remarqué que les personnes qui ne mangent que de la viande & qui ne boivent point de vin ou de toute autre liqueur analogue, sont plus sujettes aux fièvres putrides que celles qui boivent du vin, du café ou du thé, & que celles qui usent de végétaux. Le goût pour ce dernier

genre de nourriture, qui s'est très-étendu & qui a gagné toutes les classes des citoyens, a dû nécessairement donner à leurs humeurs, une disposition moins favorable à la putridité.

C'est à ces causes que nous devons sans doute, en partie, l'avantage précieux de ne pas voir si souvent ravager nos campagnes & nos villes, par ces maladies épidémiques & contagieuses, dont Fracastor, Forestus & plusieurs autres Auteurs nous ont laissé des descriptions effrayantes, sous le nom de *fièvres pestilentielles*, & que leur malignité a souvent fait prendre pour la peste. Ces fièvres sont propres sur-tout aux pays marécageux & chauds; on a trouvé le moyen d'en détruire le germe avec les causes qui le produisoient, dans beaucoup

d'endroits : ces causes étant une fois connues, il n'a pas été difficile dans plusieurs pays de les extirper. Lorsqu'il n'a été question que de donner du cours à des eaux stagnantes, on a bientôt vu diminuer les maladies dont elles étoient le principe. Les habitans de Stutgard en Allemagne, qui, selon Lind, étoient très-sujets au scorbut, en sont exempts depuis qu'on a pris le soin de dessécher des marécages qui étoient dans le voisinage & aux environs de cette ville. Dans plusieurs endroits des Pays-bas, on est aussi parvenu à diminuer la fréquence & l'activité des fièvres qui y règnent encore souvent, en prenant les mêmes mesures. Ces exemples devroient être imités dans tous les pays où l'on éprouve les mêmes

malheurs : c'est du moins un devoir pour ceux qui par état s'occupent continuellement de la santé des Peuples, de les leur mettre devant les yeux, & de leur en faire sentir l'importance.

La stagnation des eaux n'est pas la seule cause de maladies graves qu'on ait à combattre ; il en est d'autres qu'il est peut-être plus encore en notre pouvoir de corriger ou d'éviter. Les matières qui nous servent de nourriture lorsqu'elles ont éprouvé un certain degré d'altération, peuvent devenir une cause de fièvres putrides-malignes. On en a vu qui ont été occasionnées par du grain corrompu. Les autres substances végétales peuvent aussi nuire, soit par leur corruption, soit par l'abus que le peuple en fait quelquefois. On a vu des

années abondantes en fruits, devenir funestes à cette classe d'hommes, qui en fait, dans ce cas, son unique nourriture. Telle fut celle qui produisit la colique du Dévonshire, qu'Huxam attribue à l'excessive abondance des pommes qu'il y eut dans cette province. Les viandes putréfiées, & même salées, sont encore un principe plus actif de maladie: on attribue la fièvre maligne-épidémique qui régna à Cork en Irlande, en 1731, à l'infection produite par la grande quantité de bétail qu'on y tua cette année, pour l'usage des gens de mer. Avec un peu plus d'attention qu'on n'en a d'ordinaire pour la chose du monde la plus importante pour l'homme, c'est-à-dire, sa santé, une police vigilante pour-

roit prévenir aisément les funestes accidens que peuvent occasionner de semblables causes.

Un des objets les plus dignes de l'attention des Médecins, c'est l'élément dans lequel nous vivons : L'air, dont la constante influence sur nos corps nous fait sentir les moindres variations qu'il éprouve, peut perdre, de différentes manières, les qualités qui le rendent propre à entretenir la vie des animaux. Les corps qui lui sont étrangers, peuvent lui en communiquer de malfaisantes, & le rendre aussi dangereux qu'il est utile & salutaire lorsqu'il est exempt de tout semblable mélange. C'est ce qu'opèrent sur lui toutes ces émanations, connues sous le nom de *mouffettes* ; on en a assez fait voir

le danger, il seroit inutile de répéter ce que les Auteurs ont dit à ce sujet : on a plus ou moins insisté sur la nécessité de renouveler l'air dans les lieux habités, dans les chambres des malades : on a seulement abusé, peut-être, de ce motif, qui est très-fondé à certains égards. Car, comme l'air est l'aliment principal de la vie, & que l'usage qu'en font les animaux, en le respirant, le dénature & le détruit, il est absolument nécessaire de leur en fournir sans cesse de nouveau ; mais pour ce qui regarde les malades, si l'air doit être souvent renouvelé, toutes leurs affections ne s'accoutument pas d'un air froid : il y en a qui demandent une chaleur modérée, état que l'instinct lui-même nous fait alors rechercher, comme

le plus favorable à une douce & salutaire transpiration.

Communément on croit que l'air qui a perdu ses qualités naturelles & sa constitution primitive, ne doit cette altération qu'au mélange de certains corps étrangers qui l'infectent, tels que la vapeur du charbon, les émanations de certains souterrains, les exhalaisons qui s'élèvent des corps en fermentation. Il y a apparence que l'air, n'étant point un corps homogène, considéré dans l'état où nous le respirons, s'altère, comme la plupart des mixtes & tous les autres fluides, par le seul repos: il doit être, comme eux, susceptible de ce mouvement intestin, qui tend sans cesse à les détruire, si un mouvement général de sa masse, & qu'on

peut appeler *extérieur*, ne s'oppose à ce mouvement insensible de ses parties constituantes; il doit subir le sort des eaux de la mer qui se corrompent, lorsqu'elles ne sont point battues & agitées par les vents & par les tempêtes. Ce mouvement général est le moyen dont la Nature paroît se servir, pour conserver pendant quelque temps les êtres qu'elle produit. Le mouvement de circulation du sang dans les animaux, les garantit de ce mouvement particulier & destructif des principes qui les composent, auquel le défaut du premier les abandonneroit. Les vents & les orages sont, par rapport à l'air, ce que la circulation des humeurs fait par rapport au corps humain; ils conservent sa salubrité. Il

ne

ne suffit donc pas pour que l'air d'un endroit soit salubre, qu'il ait une libre communication avec l'air de l'atmosphère, il faut encore que l'atmosphère, dans cet endroit, soit souvent agitée; de sorte qu'on peut raisonnablement croire que beaucoup de lieux, par leur situation, sont plus exposés que d'autres, aux effets d'un air stagnant, qui doit nécessairement occasionner des maladies.

Ainsi la stagnation de l'air est peut-être encore plus dangereuse que celle de l'eau. L'air des grandes villes bien peuplées, est à cet égard meilleur que celui des lieux peu habités. M. Pringle remarque avec raison, que l'impulsion continuelle que l'air doit recevoir dans les premières, par la grande quantité de voitures qui

y roulent, par le grand nombre de feux qui y sont entretenus, & par d'autres causes, l'empêche d'être aussi mal sain qu'il y étoit autrefois lorsque ces causes n'existoient point, ou n'étoient point multipliées au point où elles le sont aujourd'hui. Si nous avons par nos progrès dans les Arts agréables & dans le luxe, contribué, sans y penser, aux moyens de conserver la santé des hommes, ces moyens ont été beaucoup augmentés & perfectionnés, par les méditations, les recherches & les découvertes des Médecins modernes. La santé des Gens de mer, ainsi que celle des armées de terre, est beaucoup moins négligée qu'autrefois : les secours pour ces hommes utiles à l'État, ont été multipliés & soumis à une adminis-

tration plus éclairée. Les Gouvernemens ont senti que leur intérêt même, indépendamment des motifs d'humanité qui doivent les animer, & qui ne sont pas pour eux un devoir moins indispensable que pour les particuliers, exigeoit que cet objet important ne fût point perdu de vue, & ne subît point le sort des choses indifférentes.

Ces raisons puissantes dont il n'appartient pas à tous les hommes d'être également frappés, ont fait sur M. le Prince de Montbarey, l'impression qu'elles feront toujours sur les âmes capables d'apercevoir, comme de sentir, les besoins de l'humanité. Ce Ministre digne d'exécuter les volontés d'un Monarque dont tous les momens sont consacrés au bonheur

de ses sujets; pénétré des accidens que pourroient occasionner des alarmes semblables à celles qu'on éprouva, au sujet de la maladie épidémique, dont nous avons parlé plus haut, a exigé qu'on fit connoître d'une manière claire & précise aux Curés & aux Chirurgiens de campagne, & à toutes les personnes que la charité porte avec plus de zèle que de connoissances, à s'occuper de la santé des hommes, les différences qui distinguent la peste des fièvres malignes, putrides, des péripneumonies & de toutes les autres fièvres principales endémiques dans nos climats. Il a bien voulu nous confier l'exécution de ce plan qui atteste à la fois la pénétration de son esprit, & la sensibilité de son ame.

Rien n'égalé notre empressement à seconder ses vues bienfaisantes, que la satisfaction de pouvoir être de quelque utilité au Public, s'il retire de notre travail les avantages que nous nous proposons.

Nous tâcherons premièrement de donner, autant qu'il nous sera possible, une idée distincte de la peste & des symptômes qui la caractérisent; en faisant remarquer combien cette maladie est rare parmi nous, nous présenterons les moyens les plus propres à la combattre: nous tâcherons de la faire distinguer des fièvres qu'on a improprement appelées *fièvres pestilentielle*, & qui ne sont que des fièvres malignes épidémiques, plus ou moins dangereuses; nous indiquerons le traite-

ment qui convient à ces dernières : de celles-ci nous passerons aux fièvres putrides & aux autres fièvres endémiques, qui sont parmi nous le produit des changemens de saisons , de la manière de vivre, du climat, de la nature du sol & de plusieurs autres causes , toutes capables d'affecter puissamment nos corps ; & nous ferons voir comment, par les moyens vicieux qu'on emploie contre elles, elles prennent quelquefois un caractère étranger, qui leur fait donner la fausse qualification de *malignes*.

Enfin, après avoir exposé les symptômes & les signes caractéristiques qui peuvent les faire connoître, nous indiquerons la conduite qu'on doit tenir, & le régime qu'on doit observer dans leurs différens temps,

ainsi que les remèdes dont on doit faire usage : nous avons choisi les plus communs , & ceux que le peuple est plus à portée de se procurer à la campagne : nous les avons réduits à des formules simples , numérotées , auxquelles nous renvoyons le lecteur , à mesure qu'on en aura besoin : elles sont prises pour la plupart dans les formules que nous avons rédigées pour l'usage des Hôpitaux militaires : les autres sont celles dont notre pratique particulière nous a démontré l'efficacité.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur un grand nombre d'objets sur lesquels on n'a laissé rien à dire dans ces livres , que plusieurs Médecins , depuis quelques années , ont consacré à la santé du peuple. Il seroit inutile

de tout répéter ; mais il y a des choses qu'on ne fauroit assez souvent redire & recommander au peuple : ainfi, quoique ceux qui nous ont devancé, aient indiqué certaines précautions à prendre, ou certains abus à corriger, nous ne balancerons point à le faire encore après eux, parce que les choses qui tiennent à des usages & à des habitudes, sont très-difficiles à réformer, & que le peuple, continuellement distrait par les travaux & par les besoins, s'il oublie quelque chose, c'est presque toujours ce qui intéresse sa santé.



---



---

 TABLE DES CHAPITRES.

<i>DISCOURS</i>	<i>préliminaire.</i>	page j
CHAPITRE	I. <i>De la Peste.</i>	page 1
CHAP.	II. <i>De la Fièvre Maligne.</i>	36
CHAP.	III. <i>De la Fièvre Putride simple.</i>	63
CHAP.	IV. <i>Des Fièvres intermittentes.</i>	77
CHAP.	V. <i>De la Fièvre ardente.</i>	105
CHAP.	VI. <i>De la Fièvre Synoque simple, &amp; de la Fièvre Éphémère.</i>	114
CHAP.	VII. <i>De la petite Vérole.</i>	118
CHAP.	VIII. <i>De la Rougeole.</i>	149
CHAP.	IX. <i>De la Fièvre érépélateuse.</i>	157

CHAPITRE X.	<i>De la Fièvre scarlatine.</i>	167
CHAP. XI.	<i>Du Rhumatisme.</i>	171
CHAP. XII.	<i>Du Rhume . . . . .</i>	183
CHAP. XIII.	<i>De l'Apoplexie . .</i>	190
CHAP. XIV.	<i>De l'Esquinancie.</i>	205
CHAP. XV.	<i>De la Péripleurésie ou Inflammation de poi- trine . . . . .</i>	225
CHAP. XVI.	<i>De la fausse Péripleu- monie . . . . .</i>	254
CHAP. XVII.	<i>De la Pleurésie . .</i>	263
CHAP. XVIII.	<i>De l'Inflammation du foie &amp; de la Jaunisse.</i>	281
CHAP. XIX.	<i>De l'Inflammation des reins . . . . .</i>	292
CHAP. XX.	<i>De l'Inflammation de l'estomac &amp; des in- testins . . . . .</i>	303

CHAP. XXI. *De la Colique.* 315

CHAP. XXII. *Du Colera morbus, ou  
Trousse-galant.* 340

CHAP. XXIII. *De la Diarrhée.* 346

CHAP. XXIV. *De la Dyssenterie.* 354

CHAP. XXV. *De l'Hydropisie.* 370

FORMULES..... page j

*Préparation des Pilules toniques de Bacher.* xvj

*Préparation de l'extrait d'Ellébore.....* ibid.

*Préparation de la Myrrhe.....* xix

*Préparation du Chardon-bénit.....* xx

*Remède contre le Ver solitaire.....* xxj



## FAUTES À CORRIGER.

- Page* 32, *ligne* 7, érépéateux; *lisez* érépélateux.
- 72, *ligne* 15, déterminent; *lisez* détermine.
- 87, *ligne* 11, après pavot; *ajoutez* blanc.
- 99, *ligne* 1.<sup>re</sup>, un; *lisez* le même.
- 142, *ligne* 6, emplâtre; *lisez* cataplasme.
- 165, *ligne* 14, rougeâtre; *lisez* rougeante.
- 200, *ligne* 19, emplâtre; *lisez* cataplasme.
- 240, *ligne* 11, lok; *lisez* look.
- 265, *ligne* 12, après première; *ajoutez* disposition.
- 288, *ligne* 17, dépend; *lisez* dépendit.
- 300, *ligne* 20, qu'il y en a; *lisez* qu'il n'y en a.
- 337, *ligne* 18, font; *lisez* seront.



MANIÈRE



# MANIÈRE

*De connoître & de traiter les  
principales Maladies aiguës  
qui attaquent le Peuple.*

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *De la Peste.*

LA Peste est une maladie dont les atteintes sont si promptes & si meurtrières, que son nom est devenu l'expression commune de tout ce que les hommes regardent comme très-redoutable & très-funeste. En effet, cette maladie à la fois épidémique & contagieuse fait périr la plupart de ceux qui en sont attaqués, le

premier ou le second jour ; quelquefois même elle tue subitement. C'est ce que dit Agathias, dans la description de la peste qui ravagea Constantinople dans le cinquième siècle, & c'est ce qu'on a vu dans la peste de Marseille, où plusieurs personnes tombèrent mortes dans les rues, comme frappées d'une apoplexie.

Malgré ce caractère essentiel de la peste, de tuer promptement & d'étendre rapidement ses ravages, elle présente une grande variété dans la manière dont elle affecte les différens individus ; variété qui est vraisemblablement fondée sur la différence des tempéramens. La fièvre est un symptôme commun de la peste ; mais si elle est violente dans certains sujets, elle est à peine sensible dans quelques autres. Les frissons qui la devancent ne sont pas également violens dans tous ; quelques-uns ont des maux de tête cruels, tandis que d'autres sont plongés dès le commencement de la maladie, dans un

assoupissement profond qui les prive de toute leur sensibilité. Plusieurs n'éprouvent qu'une espèce de vertige, qui leur laissant l'usage de la raison, dénature seulement un peu les objets à leurs yeux.

Quoique toutes les pestes qui ont dans les différens temps ravagé la terre, se rapprochent par des caractères qui leur sont communs, on trouve néanmoins beaucoup de différences entre elles, soit par le degré de violence avec laquelle elles agissoient, soit par la qualité des personnes qui en étoient affectées, soit enfin par la manière dont elles modifioient le physique & le moral des individus qui l'éprouvoient.

La peste qui règne souvent, dit-on, en Égypte, doit être bien différente de celle qui ravagea Constantinople, & la plus grande partie du monde dans le cinquième siècle. Celle-ci fut si terrible, qu'à Constantinople elle enlevoit mille

personnes par jour ; les détails que nous en ont laissés Agathias & Évagre, sont effrayans. Sa fureur s'étendit jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, & sembloit poursuivre ses victimes jusque dans les plus profondes cavernes, où les hommes effrayés alloient chercher un asyle contre elle. Tous les esprits étoient si frappés de terreur, qu'on croyoit l'enfer conjuré contre la nature humaine, & voir des démons errans sous des formes humaines ; chacun croyoit entendre les cris lamentables de ses amis & de ses parens ; & cet égarement étoit presque toujours un signe certain & avant-coureur de la maladie dont il devoit être atteint. Ce qu'il y a de bien singulier & de bien étonnant dans cette peste, c'est qu'elle attaquoit de préférence les personnes d'un rang distingué ; & cela étoit si remarquable, que quoique ces personnes quittassent les lieux infectés pour se réfugier dans d'autres, elle les

alloit atteindre dans ceux-ci, quelque'éloignés qu'ils fussent, & les frapper au milieu des étrangers étonnés. Ce fait paroît d'abord fabuleux. Mais il est justifié par des faits semblables & plus récents; il n'est pas même inexplicable : c'est un principe incontestable & universellement reçu, que toute maladie contagieuse, pour se communiquer à un individu, doit être secondée de la part de celui-ci, par une disposition particulière; c'est pourquoi, telle personne qui a pendant long-temps échappé aux impressions d'une maladie contagieuse, de la petite vérole, par exemple, quoiqu'elle s'y soit fort souvent exposée, la prend enfin lorsqu'elle s'en doute le moins. Dans la peste dont nous parlons, les gens de naissance pouvoient avoir été disposés par les mœurs & par la manière de vivre qui les distingue du peuple, à contracter plus facilement son venin : quant à l'opiniâtreté avec laquelle elle sembloit les

pour suivre dans les endroits les plus reculés, on peut raisonnablement croire, qu'en abandonnant les lieux infectés, ils en emportoient avec eux le germe qui se développoit dans leur nouvelle retraite.

La peste a des symptômes qui lui sont communs avec certaines fièvres malignes; tels sont un affaïssement général, & une extinction des forces presque totale, un obscurcissement des facultés de l'ame, des assoupissemens, des envies de vomir, des vomissemens bilieux verdâtres, des cours de ventre de la même nature, des frissons irréguliers, un pouls mou, lent, inégal, sans tension ni douleur au bas-ventre. La personne affectée éprouve une pesanteur de tête si considérable, qu'elle semble n'en pouvoir pas soutenir le poids; un trouble semblable à celui que cause l'ivresse, leur fait paroître les objets autres que ce qu'ils sont; le malade a quelquefois les yeux ternes, mais le

plus souvent rouges, étincelans, fixes & égarés, où l'épouvante & le désespoir se peignent. La voix est foible, entrecoupée, plaintive, la langue successivement blanche, sèche, rougeâtre, noire, raboteuse & remplie de crevasses; La face est pâle, plombée, cadavéreuse, des maux de cœur très-fréquens, des inquiétudes mortelles, une soif inextinguible, une ardeur brûlante à l'intérieur, quoiqu'elle soit tempérée au-dehors, tourmentent le malade; la parole est mal assurée, de sorte qu'il semble bégayer; sa respiration est fréquente & laborieuse; ses urines paroissent assez naturelles, quoiqu'elles soient quelquefois troubles, blanchâtres, noires ou sanglantes; les sueurs ou moiteurs qui rarement sentent mauvais, bien loin de soulager, affoiblissent le malade: enfin, des hémorrhagies qui, sans être excessives, sont presque toujours funestes; la phrénésie, les convulsions, le tremblement des mains & de

la langue, sont encore des symptômes qui sont communs à la peste & aux fièvres malignes.

Les symptômes particuliers à la première, sont des bubons qui surviennent à tous les malades dans le commencement ou dans le progrès de la maladie. Ces bubons sont ordinairement situés au-dessous de l'aîne, quelquefois ils occupent l'aîne même ou les aisselles; les glandes parotides, les maxillaires, les jugulaires sont aussi le siège de ces tumeurs. Le reste du corps est parsemé de charbons qui s'élèvent sur-tout aux bras, aux cuisses & aux jambes. De petites pustules blanches, livides, noires, se répandent sur toute l'étendue de la peau; les malades atteints de ces accidens sont sans force, & dans un abattement extrême. La frayeur les abat encore plus que leurs maux; ils périssent presque tous avec les marques d'une inflammation gangréneuse, sur-tout au cerveau & à la poi-

trine. A l'ouverture des cadavres, on a souvent vu des anthrax qui avoient ruiné le tissu des viscères. Quelquefois à un bubon guéri il en succède un autre dont la base semble occuper des parties très-internes & très-éloignées de la surface du corps.

Certaines pestes ont été marquées par des accidens particuliers, telle que la peste d'Athènes décrite par Thucydide, qui se terminoit par la gangrène & par la perte des extrémités. Les malades n'échappoient à la mort que pour perdre des pieds ou les mains, ou les oreilles ou le nez. Mais cette espèce de mutilation qui amenoit la guérison du corps, ne rétablissoit point les facultés de l'ame; les convalescens ne reconnoissoient plus leurs parens, leurs amis, & les personnes qui leur étoient les plus familières, réduits à un état de stupidité qui leur laissoit à peine le sentiment de leur propre existence. Dans la peste

de Constantinople, dans le neuvième siècle, les uns étoient plongés dans une espèce de léthargie; mais les autres en proie aux inquiétudes & aux agitations les plus violentes, devenoient furieux & fuyoient de tous côtés, croyant voir par-tout des assassins qui les poursuivoient. La sueur & les autres excrétiions des malades, qui dans certaines pestes ont été d'une odeur supportable, sont dans d'autres d'une fétidité horrible. Les sueurs & les pustules vésiculaires furent un caractère particulier de la peste de Londres. Certaines pestes attaquent spécialement les hommes robustes. Il y en a qui épargnent un sexe plutôt qu'un autre; quelquefois la peste exerce plus sa fureur sur les adultes que sur les enfans & les vieillards; d'autres fois elle attaque indistinctement tous les sujets. Enfin, la peste en conservant quelques caractères essentiels auxquels il est impossible de la méconnoître, est précédée,

accompagnée ou suivie d'effets extrêmement variés, soit dans le physique, soit dans le moral des individus qu'elle attaque.

Ce qui la distinguera toujours de toutes les autres maladies, & de toutes ces fièvres auxquelles leur violence a souvent fait donner le nom de *pestilentielle*, c'est l'affreuse mortalité dont elle est suivie. Si on compare les plus grands désordres qu'aient produits les plus graves & les plus mortelles de ces fièvres, & le nombre des personnes qu'elles ont fait périr, avec les résultats ordinaires de la peste, on verra aisément que la différence est extrême. Que ceux dont le pays a été ravagé par des fièvres malignes, jettent les yeux sur les registres mortuaires de leur ville ou de leur village, & qu'ils examinent ceux des lieux où la peste a régné, ils feront bientôt convaincus qu'il n'y a aucune proportion entre le nombre des victimes que les fièvres ma-

lignes les plus cruelles ont enlevées, & le nombre de celles qui ont succombé sous les traits meurtriers de la peste. Nous avons été témoins de la mortalité, ou plutôt de l'épouvante occasionnée dans de petites villes par des fièvres & des péripneumonies malignes qui, à la vérité, faisoient périr en peu de jours ceux qui en étoient attaqués. Lorsqu'on a vérifié le nombre des personnes qui étoient mortes, cela se réduisoit à dix ou douze dans des paroisses composées de deux mille habitans (a); tandis que dans la peste qui a régné en Provence, au commencement de ce siècle, dans certains lieux, plus de la moitié des habitans fut enlevée par la contagion; à Toulon, sur 22000

---

(a) Dans les lieux où ces maladies régnoient, on a vu quelquefois leur danger s'évanouir, lorsqu'on a pu y porter tous les secours nécessaires, le plus grand mal venant de la frayeur & du désespoir où les malades étoient réduits par l'abandon de leurs concitoyens.

habitans que cette ville contenoit , 13160 étoient morts , lorsque la peste y cessa ; dans d'autres endroits on vit périr plus des deux tiers des habitans. Une mortalité si effrayante , ne laisse aucun doute sur la véritable nature de la peste , & ne permet point de lui comparer aucune autre maladie. Ce qui frappe & alarme , lorsqu'il règne quelque fièvre maligne épidémique , c'est de voir mourir assez promptement plusieurs personnes de la même maladie. Cette conformité d'une maladie attaquant coup sur coup plusieurs sujets sains , de notre connoissance , & souvent nos parens , nos amis , nos voisins , doit naturellement faire une forte impression sur notre esprit. La crainte d'un pareil sort réveille notre imagination , qui , pour justifier en nous ce sentiment cherche à en exagérer les motifs. Voilà la source de ces terreurs paniques qui s'emparent quelquefois de certains pays lorsqu'il y règne quelque

maladie épidémique un peu grave, & qui sont peut-être plus dangereuses que les causes qui les occasionnent.

Les bubons qui surviennent aux aines & aux aisselles, & les charbons qui paroissent sur les différentes parties du corps, sont un autre signe caractéristique de la peste. M. Pringle regarde avec raison la mortalité & les charbons, comme deux signes qui distinguent la véritable peste de toutes les autres fièvres malignes ou pestilentiennes. C'est sur-tout par le dernier de ces signes que M. Chicoyneau, dans son *Traité de la Peste*, paroît se déterminer à distinguer celle-ci des fièvres malignes; & ce caractère est assez marqué pour qu'on ne puisse point s'y méprendre.

Le danger n'est pas égal pour tous ceux qui sont atteints de la peste. Quelques-uns, dès les premières atteintes de la maladie, s'abandonnent à un désespoir, qui n'est que trop justifié par ses

fuites ; & ce désespoir est ordinairement le partage des sujets les plus vigoureux. Il est vrai qu'on a remarqué que les sujets robustes éprouvent des inflammations gangréneuses , plus actives & plus promptes dans leurs effets , que celles qui attaquent des sujets foibles ; mais dans d'autres tout se passe d'une manière qui altère à peine leur état naturel & ordinaire. Toute la matière morbifique semble chez eux se jeter sur les parties extérieures , & laisser dans une entière sûreté toutes les parties intérieures. Les bubons & les charbons qui se présentent sur leur peau , suppurent facilement , ou se dissipent insensiblement & sans danger. Ces éruptions n'abattent point leurs forces , comme elles n'alarment point leur esprit , & leur permettent de remplir toutes leurs fonctions.

La suppuration facile des bubons & des charbons , & la tranquillité d'une ame qui ne craint rien , libre dans ses

opérations & exempte de trouble, sont les dispositions les plus avantageuses où puissent se trouver ceux qui sont atteints de la peste: la plupart des autres signes, sous quelque aspect qu'ils se présentent, sont très-douteux, & l'on doit se défier même de l'apparence de bénignité, sous laquelle ils se montrent souvent.

Si la peste présente des signes incertains, c'est sur-tout dans les urines; quoiqu'elles soient naturelles & semblables à celles des personnes saines, les malades ne s'en trouvent pas mieux: elles sont moins suspectes, lorsqu'elles sont troubles; mais celles qui sont grasses, oléagineuses, noires, livides, sont presque toujours mortelles; & le sédiment noir qu'elles offrent, annonce une mort certaine, ainsi que le sang mêlé avec les urines ou sortant seul. Cet état des urines a lieu aussi dans les fièvres malignes, c'est-à-dire, les véritables fièvres malignes, qui sont plus rares qu'on ne pense;

ar la plupart de celles qu'on nomme  
infi, ne sont souvent que des fièvres  
umorales, inflammatoires, ordinaires,  
régénérées par un mauvais traitement,  
ou par d'autres causes accidentelles. Les  
excrémens sanglans ne sont pas toujours  
mortels. Le resserrement du ventre n'a  
pas toujours été dangereux; on a vu  
les pestes où il a été un signe favo-  
rable dans le commencement & dans  
le progrès de la maladie: les déjections  
ne sont pas encore un signe sur lequel  
on puisse compter. Le dévoiement, qui  
a été presque toujours mortel, selon  
quelques Auteurs, a été, selon d'autres,  
suivi de la guérison.

Le vomissement, qui est quelquefois  
très-violent, n'apporte point le soulage-  
ment qui le suit dans la plupart des autres  
affections: ce n'est ici qu'une irritation  
vive & funeste; & si on le prend pour  
une indication des émétiques, on s'ex-  
pose à aggraver l'état du malade: si l'irri-

tation qui le produit est trop forte, on peut la calmer avec les alexipharmques, auxquels on a éprouvé qu'il cédoit quelquefois.

Le hoquet est presque toujours un signe de mort. La respiration difficile, l'haleine fétide, la toux, la salive sanglante, les douleurs ponctuelles à la poitrine, au foie, à la rate, aux reins, sont des signes toujours dangereux.

Les hémorragies du nez, sont des signes ordinairement équivoques: elles ont été quelquefois salutaires. Diemerbroeck prétend qu'elles sont toujours dangereuses lorsqu'elles surviennent dans les jours critiques: les étternuemens sont suspects.

Les douleurs au gosier, qui ne sont point accompagnées de tumeurs ou d'aphtes, & la noirceur de la langue dans le commencement de la maladie, annoncent toujours une mort précipitée.

L'enrouement, l'extinction de la voix,

Le regard furieux & incertain, le resserrement des lèvres & le nez tourné, annoncent un grand dérangement dans les sources & dans les principaux organes de la vie. Un pouls inégal, intermittent, obscur & concentré, est presque toujours un présage funeste. Au contraire, un pouls égal & développé, est pour l'ordinaire d'un bon augure, quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur ce signe.

Les bubons en général sont moins à redouter que les charbons, & les charbons moins que les parotides; mais ces bubons qui ont leur siège derrière les oreilles & sous les aisselles, sont plus à craindre que ceux qui occupent les aines, quoique cela n'ait pas été constant dans toutes les pestes. Si leur apparition précède la fièvre, on peut espérer que le cours de la maladie sera favorable, & lorsqu'ils sont solitaires, ils sont plus dangereux que lorsqu'ils sont plusieurs ensemble. Les bubons qui sont mous,

& qui ont de la fluctuation, sont d'un très-mauvais caractère; au lieu que ceux qui sont durs, pointus, & dont le progrès n'est ni précipité ni lent, sont plus favorables, si leur dureté diminue insensiblement, & si les douleurs qui les accompagnent sont supportables; il y a autant à espérer qu'il y a à craindre lorsque les bubons restent trop long-temps durs, & sont environnés d'un cercle livide.

On peut regarder comme un signe mortel les charbons, qui après avoir été ouverts se desèchent, deviennent livides, ne répandent qu'un pus sanieux, & blanchissent sans que la fièvre diminue. Les charbons placés dans les parties charnues, qui le troisième ou le quatrième jour, sont environnés d'un cercle rouge, & qui suppurent facilement, sont moins dangereux que ceux qui surviennent dans les parties sèches, telles que les mains, les pieds, les yeux, l'épine du dos, & qui ne suppurent point.

Mais les charbons , qui mettent trop long-temps à se montrer , dont le nombre est considérable , & dont la couleur est vive & noire , sont mortels.

Les bubons & les charbons , qui disparoissent tout-à-coup , n'annoncent rien de favorable.

Quant aux taches qui couvrent les différentes parties du corps , il est à désirer qu'elles soient rouges plutôt que violettes ou noires.

La grossesse est la circonstance la plus fâcheuse où une femme attaquée de la peste puisse se trouver. Celles qui sont dans ce cas périssent ordinairement avec leurs enfans.

Le vulgaire , en général , est dans l'opinion que pour traiter avec succès une maladie , il faut auparavant connoître la cause qui l'a produite. Mais nous pouvons assurer que si cette condition étoit aussi essentielle & aussi indispensable qu'il se croit , l'humanité seroit encore sans

ressources contre un fléau qui en exige de si promptes & de si efficaces. La nature de la peste nous est encore absolument inconnue, malgré les efforts que plusieurs Auteurs ont faits pour l'expliquer. Il y en a qui ont cru analyser la matière de la peste, en analysant la matière des bubons & des charbons. Mais ils n'ont vu que le résultat des humeurs corrompues par l'action animale; & quand même le venin pestilentiel auroit été joint à ces humeurs, il est vraisemblablement trop subtil, pour qu'il ait pu être aperçu par les sens.

Cependant, par les effets sensibles qu'on remarque dans la peste, & en combinant les circonstances qui l'ont occasionnée, lorsqu'elle a eu lieu, on peut conjecturer qu'elle dépend d'un miasme ou principe putride, qui porté dans l'air, & introduit dans le corps, y excite les symptômes qui caractérisent cette maladie. Les miasmes ou corpus-

ales qui produisent la peste , ont un degré d'activité beaucoup plus fort que les exhalaisons putrides qui occasionnent ordinairement les fièvres malignes. Soit que leur première impression, en frappant les principaux organes de la vie , en arrête le mouvement, & abandonne par-là les humeurs à la dissolution qui leur est naturelle , lorsqu'elles ne sont plus garanties par l'influence de ce mouvement ; soit que ce miasme , en se mêlant avec elles , opère immédiatement leur putréfaction , tout présente dans la peste le caractère d'une corruption profonde , contre laquelle la Nature se débat plus ou moins.

La chaleur, la fièvre, le vomissement, les diverses éruptions, les mouvemens spasmodiques ou convulsifs, attestent les efforts qu'elle fait pour se dégager de l'ennemi qui l'opresse: cet ennemi est sans doute une matière très-active, très-irritante, qui a beaucoup de pouvoir

sur les nerfs, dont elle bouleverse les mouvemens; qui non-seulement porte la putréfaction dans tous les fluides mais attaque encore la texture des solides & y amène la gangrène & le sphacèle qui est le dernier degré d'altération qu'ils puissent éprouver avant la mort. La nature putride de la peste néanmoins n'est pas telle, qu'un corps & une ame bien disposés ne soient capables de nous soustraire à ses impressions: Il est des circonstances où les humeurs du corps, par leur constitution actuelle, évitent l'action du venin pestilentiel; comme il est des individus qui, par le calme dont ils jouissent, & par la régularité avec laquelle leurs fonctions vitales s'exécutent, sont assez heureux pour se mettre à l'abri de ses effets: chez eux, la Nature qui ne s'ébranle point, le dépose sur quelque partie extérieure & le chasse au-dehors. Aussi la frayeur augmente-t-elle l'effet de la contagion, comme la disposition  
putride

putride des humeurs le favorise. C'est pourquoi la famine qui oblige de se nourrir d'alimens mal sains & corrompus, est souvent accompagnée de la peste; & c'est la raison qui a fait dire que le courage est un des meilleurs remèdes contre ce fléau destructeur.

Chacun doit chercher ce dernier remède dans lui-même: Voici ceux que la Médecine propose, & que l'expérience a fait reconnoître pour les plus efficaces.

1.° Quoique la saignée ne soit pas précisément appropriée à la peste, il est des sujets, tels que les personnes robustes, pléthoriques & sanguines, en qui on a les suites d'une inflammation trop forte à redouter, auxquels ce secours peut être utile. C'est le cas peut-être de cette peste que M. Paris appelle *sanguine*, dans son Mémoire que la Faculté de Médecine de Paris vient de couronner. Mais dans ce cas, la saignée doit être administrée au commencement de la maladie,

& on ne doit la répéter qu'avec circonspection.

2.° On leur donnera ensuite un léger vomitif ; comme l'émétique pourroit causer une trop forte irritation , ou augmenter du moins celle que les malades n'éprouvent déjà que trop ; on aura recours à la poudre *n.° 1* , qu'on donnera dans un verre de tisane ou d'eau simple ; & toutes les fois que le malade vomira , on lui donnera un verre de la même boisson.

3.° Les narcotiques & les remèdes chauds doivent leur être interdits. Mais de légers sudorifiques leur conviennent. Ainsi on pourra leur donner l'infusion *n.° 2* , dont on secondera l'effet par la combinaison de camphre , de quinquina & de nitre , *n.° 3*.

4.° Il y a des sujets dont l'abattement exige qu'on leur relève un peu les forces par quelque cordial : le remède *n.° 4* , est celui qui convient dans ce cas.

5.° Il est nécessaire de nettoyer les premières voies, en les irritant le moins qu'il est possible; c'est pourquoi on choisira les purgatifs les plus doux: celui qui est indiqué dans le n.° 5 remplira cet objet. Ce remède ne peut dans tous les cas que faciliter l'action de tous les autres, en débarrassant le corps d'une surcharge toujours incommode, & nuisible dans cette circonstance: il est sur-tout nécessaire, lorsque la bile prédomine, & qu'il y a des signes sensibles de saburre dans les premières voies. Pour arrêter la superpurgation qu'il peut occasionner, ou dissiper la foiblesse que peut avoir produit son action, on aura recours au léger cordial n.° 4.

6.° Comme la Nature est assez par elle-même, dans cette maladie, portée vers une douce transpiration, & même vers les sueurs, on doit favoriser cette disposition, sans la forcer. Ce dernier procédé la feroit cesser, sans améliorer

l'état du malade ; on feroit même par-là avorter une crise qui a souvent été salutaire : on doit alors prescrire les sudorifiques. Lorsque le remède est bien indiqué par les symptômes qui se présentent , on peut augmenter l'effet de celui que nous avons ordonné ci-dessus , par le bol, *n.º 6*, ayant soin de faire prendre ensuite au malade quelques tasses d'infusion de chardon béni, ou de scabieuse, ou bien la boisson du *n.º 2*.

7.º L'altération & l'ardeur sont quelquefois extrêmes : on doit tâcher de les appaiser par une abondante boisson, telle que de l'eau panée, de la décoction de chiendent, sur une pinte de laquelle on aura coupé un citron, ou versé de la liqueur *n.º 7*, jusqu'à ce qu'on lui ait communiqué une agréable acidité.

8.º On doit recourir à des cordiaux plus actifs que ceux qui ont été déjà prescrits, lorsque le pouls est petit, inégal, concentré, que les yeux sont

éteints, les extrémités froides, & la face cadavéreuse. On fera usage alors du remède *n.º 8.*

9.º Les bubons & les charbons exigent, indépendamment des remèdes généraux à l'indication desquels ils concourent, selon la disposition où ils se trouvent, un traitement particulier & propre. Les bubons se manifestent ordinairement au commencement de la maladie, petits d'abord & très-douloureux, ils grossissent ensuite & deviennent indolens; on doit s'en occuper dès l'instant qu'ils paroissent, tâcher de les ramollir lorsqu'ils sont encore petits, durs & douloureux, & y appliquer le cataplasme *n.º 9.* Ce remède, comme on peut très-bien le penser, ne pouvant point produire son effet sur le champ, il seroit inutile de l'employer pour les malades dont la mort est prochaine. Il faut nécessairement dans ceux-ci se hâter d'ouvrir la tumeur, & pour cet

effet, on appliquera une traînée de pierres à cautère dans toute son étendue. On les y laissera plus ou moins long-temps, suivant la profondeur, la situation & le volume des parties, & la constitution grasse ou maigre du malade. Lorsque l'escarre est formée, on fait une incision suffisante pour voir les glandes tuméfiées dont on doit procurer la fonte par le moyen des digestifs. On doit les taillader un peu, avant d'y appliquer ce remède, & même les extirper, si elles sont mobiles, & si on peut le faire, sans causer d'hémorrhagie considérable. Si le danger est très-pressant, on doit, pour opérer plus promptement, employer le bistouri ou la lancette à la place du cautère.

10.° Quoi qu'il en soit, aussitôt que l'escarre sera formée, & qu'on aura fait les incisions nécessaires, on appliquera sur la partie, le digestif n.° 10, jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie.

On prendra le soin de la garantir , autant qu'il sera possible , du contact de l'air , & lorsqu'on changera le digestif , ce qu'on doit faire deux fois par jour , pour ne pas laisser séjourner trop long-temps dans la plaie , la matière qui en sort , qui est déjà assez corrosive & assez disposée à la putréfaction , on détergera la partie avec le remède *n.º 11*. Si on étoit menacé de la gangrène , on emploïroit le digestif *n.º 13*. Lorsque l'ulcère aura été bien détergé , & que tout ce que la suppuration doit détruire , sera dissipé , on s'attachera à consolider la plaie , & à la conduire à une parfaite cicatrisation , en y appliquant l'emplâtre *n.º 12*.

11.º Les charbons qui ont leur siège dans les différentes parties du corps , mais sur-tout aux cuisses , aux jambes , aux bras , à la poitrine & au dos , paroissent d'abord sous la forme d'une pustule ou tumeur blanchâtre , jaunâtre

ou rougeâtte, pâle dans son milieu ou d'un rouge obscur qui devient insensiblement noir. Ils se couvrent d'une croûte plus ou moins étendue, plus ou moins noire, ce qui les fait distinguer en charbons flegmoneux, en charbons érépipéateux & en charbons gangréneux. On appelle ainsi les premiers par rapport à leur forme circonscrite, & les seconds par rapport à leur forme plus aplatie & plus étendue. La couleur noire qui annonce la gangrène, a fait donner aux troisièmes leur dénomination. Toutes ces trois espèces de charbon doivent être attaquées par le moyen des scarifications. On doit les taillader sur leur milieu & sur leurs bords jusqu'au vif, & si la situation du charbon le permet, on doit faire en sorte d'emporter toute leur partie calleuse.

12.° Après qu'on aura scarifié les charbons; on mettra par-dessus un plumaceau chargé du digestif n.° 10, & sur ce plumaceau un cataplasme émol-

lient & anodin ou spiritueux & résolutif, selon la diversité des indications; celui du n.<sup>o</sup> 9, si la plaie est dure, rénitente & douloureuse; & celui du n.<sup>o</sup> 13, si l'on a à combattre la gangrène & la putréfaction.

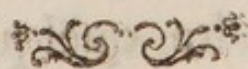
13.<sup>o</sup> Dans le cours des pansemens, on doit employer les injections, qu'on fera avec la liqueur n.<sup>o</sup> 14, lorsque la plaie sera naturelle & dans un bon état; & avec la liqueur n.<sup>o</sup> 15, lorsqu'on aura besoin d'avoir égard à la putridité: on pourroit, dans ce dernier cas, faire boire au malade quelques verres de cette même décoction. Dans le cas que les bubons entraissent, pour remédier aux suites de cet accident; & rappeler la matière à l'extérieur, il faudroit se hâter d'appliquer des vésicatoires aux bras & aux jambes.

14.<sup>o</sup> Le régime des malades ne doit être que des végétaux, du riz, des fruits mûrs, de la purée de lentilles, &c.

15.<sup>o</sup> Telle est la manière dont on peut traiter la peste & ses accidens. Quant

aux moyens de la prévenir, on n'en a pas encore trouvé de plus sûrs, que la séparation d'avec les lieux, les individus & tous les objets qui en sont infectés; c'est une sage précaution de brûler les dépouilles de ceux qui en sont morts, & d'interrompre toute communication entre les endroits attaqués de la peste, & ceux qui en sont exempts. La sobriété, si nécessaire en tout temps, l'est encore davantage, lorsque cette cruelle maladie règne. On doit éviter tout ce qui est capable de supprimer la transpiration; & un usage modéré du feu peut être très-utile. Les Anciens qui faisoient allumer de grands feux dans les places publiques, dans le temps de peste, soit qu'ils fussent éclairés par l'instinct, soit qu'ils fussent instruits par l'expérience, avoient reconnu les bons effets de ce moyen. Aujourd'hui, depuis qu'on a découvert un principe acide dans le feu, le raisonnement, d'accord avec l'observation, doivent

nous le faire regarder comme un des préservatifs les plus efficaces de la peste. Les acides passent généralement pour ce qu'il y a de plus propre à modérer & à enchaîner l'activité du venin pestilenciel; il faudroit que chaque personne dans un lieu attaqué de la peste, portât toujours sur elle un flacon de vinaigre camphré pour en respirer de temps en temps la vapeur, & en répandre sur ses mains & sur ses habits; l'eau même passe pour un excellent moyen d'éteindre les qualités malfaisantes & contagieuses de la peste. Il seroit donc indispensable de passer par l'eau le linge, les habits & toutes les matières suspectes, avant de s'en servir. Avec ces précautions, & sur-tout avec beaucoup de courage & de tranquillité d'ame, il n'est pas douteux qu'on ne parvînt à se soustraire à la contagion, ou du moins à en diminuer considérablement les effets.



---

---

## CHAPITRE II.

### *De la Fièvre maligne.*

ON a donné ce nom à un trop grand nombre de fièvres, différentes par leurs principes, par leurs symptômes & par les effets qui les accompagnent, pour que le véritable caractère n'en soit pas encore un peu vague, & incertain dans l'esprit de bien des gens. Une chose qui n'a pas peu empêché de fixer l'idée qu'on s'en doit faire, c'est l'abus qu'on a toujours fait, & qu'on ne cesse de faire du mot *malignité*, dont on se sert tous les jours, ou pour déguiser le peu de connoissance qu'on a de la maladie que l'on traite, ou pour couvrir les fautes par lesquelles on est parvenu à la rendre compliquée & dangereuse, de simple & légère qu'elle étoit.

• Pour répandre quelque lumière sur

une matière qui n'est encore que trop obscure & trop embrouillée, nous tâcherons de faire distinguer la fièvre éminemment maligne, celle qui est telle par des attributs particuliers, & reconnus par tous les gens de l'art, de toutes les autres fièvres dépendantes d'un principe différent, dont la marche & les symptômes sont différens de ceux de la véritable fièvre maligne, lorsqu'elles sont telles qu'elles doivent être par leur nature; quoique celles-ci soient capables cependant de recevoir un plus ou moins grand degré de malignité, par des causes accidentelles. Il seroit difficile de déterminer exactement si toutes les maladies peuvent en ce sens devenir malignes. Comme il est inutile d'entrer dans une pareille discussion, nous nous contenterons de faire remarquer celles qui sont les plus susceptibles de recevoir ce caractère, & quelles sont les causes en général qui leur donnent. Pour éclaircir ceci par

des exemples, la dyffenterie & la péri-pneumonie, par leur nature, ne font point des maladies malignes; elles ne deviennent telles que par des circonstances particulières: il en est de même de la fièvre putride simple, des fièvres bilieuses, mésentériques, de la fièvre catharrale bénigne, & des différentes fièvres rémittentes, continues & intermittentes qui, par des causes étrangères, telles que le régime, le climat, les saisons, la situation des lieux, un traitement vicieux, les vestiges mal effacés d'une maladie antérieure, peuvent s'éloigner plus ou moins du caractère qui leur est propre; ce qui dans ce cas, demande une conduite & des remèdes différens de ceux qui leur conviennent lorsqu'elles sont simples.

Cette distinction est de la plus grande importance dans la pratique médicale. Nous y ramènerons souvent le Lecteur, notre objet étant moins de faire connoître les fièvres & les maladies ordinaires,

connoissance que nous supposons dans les personnes les moins exercées dans l'art de guérir, que de montrer en quoi consiste cette malignité qui les rend si redoutables, jusqu'à quel point elles doivent effrayer, les moyens de guérison qui leur conviennent, & sur-tout ceux qui peuvent empêcher les maladies qui, par leur nature, ne sont pas malignes, de le devenir.

Comme nous avons, dans le Chapitre précédent, traité de la peste, & que nous avons marqué les caractères qui la distinguent de toutes les autres affections malignes, il convient que nous nous occupions dans celui-ci, de la fièvre maligne proprement dite, qui n'a à la vérité que quelques-uns des symptômes de la peste, mais la seule qu'on peut comparer à cette dernière, si quelque maladie pouvoit être comparée à ce fléau, & dont les effets sont assez terribles, pour avoir autorisé la plupart des Praticiens à lui donner le titre de *pestilentielle*.

La plupart des Médecins donnent le nom de *fièvre maligne* à toutes les fièvres dont les symptômes ne répondent point, par leur violence, au danger dont elles sont accompagnées, & qui s'annoncent par un abattement & une perte totale des forces, qu'on ne peut rapporter à aucune cause sensible; mais on courroit risque de se tromper, si on se flattoit de pouvoir reconnoître une fièvre maligne à ces seuls signes: il est des individus dont la constitution & le tempérament sont tels que, dès l'invasion d'une fièvre inflammatoire ordinaire, ils se présentent sous cet aspect. Cet effet tient à leur sensibilité, à la délicatesse de leurs organes, & à la disposition de la Nature qui, chez eux, se détraque plus aisément.

La connoissance de la fièvre maligne ne peut résulter que de la réunion des symptômes qui la constituent. C'est en considérant l'ensemble des rapports qu'elle présente, qu'on peut se faire une idée

raie de cette maladie : elle est une de celles qui veulent être décrites, & qui ne peuvent point être renfermées dans les bornes d'une définition.

Quoique l'abattement & la prostration des forces ne constituent pas seuls la fièvre maligne, ce sont cependant les symptômes qui frappent le plus ; ils sont accompagnés d'un mal-aise considérable, d'un mal de tête violent & de lassitude. La fièvre qui n'est pas violente, est précédée de quelques frissons ; le pouls n'est guère plus fort ni plus fréquent que dans l'état ordinaire ; mais il est inégal, concentré & irrégulier. Lorsqu'il y a inflammation ( & on doit faire attention à ceci ) le pouls est alors plus dur, plus plein & plus roide. Il y a pour l'ordinaire, dans les premiers jours, des nausées & des vomissemens, & presque toujours un sentiment de pesanteur vers le creux de l'estomac ; les yeux sont éteints, les artères temporales battent fortement,

symptômes qui annoncent presque toujours le délire : le malade se plaint de douleurs dans le dos & dans les reins ; la langue est d'abord blanche , mais ensuite elle devient sèche & noire ; la respiration est pénible & entre-coupée , l'abattement extrême , les syncopes sont fréquens : le malade a les yeux abattus , & bien souvent un peu enflammés.

Le hoquet est aussi un des symptômes de la fièvre maligne : la soif est quelquefois inextinguible , & quelquefois le malade est à peine altéré ; ce qui annonce une extinction de la sensibilité , qui doit faire mal augurer de son état ; car la sécheresse & la noirceur de sa langue , ainsi que la matière tenace qui salit ses lèvres & ses dents , semblent être le produit d'une ardeur qui devrait le tourmenter , s'il n'étoit déjà insensible.

Les urines sont d'abord pâles & limpides ; elles deviennent successivement jaunes & rouges , sans présenter ni

édiment, ni nuage : après quelques jours, elles deviennent noires & fétides. Quelques malades ont la diarrhée, qui ne les soulageant pas, doit être regardée comme un symptôme fâcheux. Mais dans tous, les déjections sont plus ou moins vertes, plus ou moins noires & sanguinolentes, & toujours d'une puanteur horrible : bien souvent le malade les lâche involontairement ; circonstance qui doit les rendre encore plus suspectes.

Le ventre dur, tendu après des évacuations abondantes, est un symptôme qui annonce pour l'ordinaire la gangrène des intestins, & il accompagne presque toujours la vraie fièvre maligne.

Dans cette maladie, la surface du corps présente ordinairement différentes sortes d'éruptions, qui sont un des signes les plus caractéristiques de sa malignité : ce sont tantôt des taches noires, livides, quelquefois verdâtres. Les taches noires sont presque toujours accom-

pagnées d'hémorragies considérables ; mais le danger de la maladie diminue , à mesure que ces taches noires , deviennent rouges & vermeilles : il y a des éruptions qui paroissent sous la forme & de la grosseur de grains de millet rouges , plus ou moins rapprochés , & dégénèrent en vésicules où est contenue une sérosité jaunâtre. Les vésicules se sèchent , & tombent le deuxième ou le troisième jour , semblables à du son ou à de petites écailles : c'est ce qu'on appelle *le pourpre rouge (a)* ; on appelle aussi *fièvres miliaires*, celles où cette éruption a lieu. Il y a un pourpre blanc qui a lieu dans des affections qui ne sont pas malignes , comme chez les femmes en couche.

Les fièvres malignes produisent quelquefois des vésicules transparentes , de la

---

(a) Il est nécessaire de dire ici pour le peuple , que le pourpre n'est point une maladie , comme il le croit ; mais un symptôme ou accident d'une maladie , qui même n'est pas toujours à craindre.

grandeur d'une lentille ; d'autres fois ce sont de petites taches semblables à des piqûres de puces , de couleur de rose , ou de pourpre , ou noires. Elles ne forment point d'élévation sur la peau. Toutes les fièvres accompagnées de pareilles éruptions sont appelées *fièvres exanthématiques* , & les unes ne sont pas moins dangereuses que les autres.

Le temps de l'éruption de ces exanthèmes varie. Elle se fait quelquefois dès les premiers jours , souvent elle n'arrive que le onzième ou le douzième. Les taches noires , & d'un vert foncé , ne paroissent ordinairement que lorsque le malade touche à sa fin. A ces diverses éruptions , qui disparoissent quelquefois pendant le cours de la maladie , succèdent des sueurs abondantes , & quelquefois une sueur gluante a lieu en même temps que les exanthèmes. Mais dans l'un & l'autre cas , le malade est toujours en danger.

Les aphtes, c'est-à-dire, une espèce de petits ulcères qui surviennent à la gorge, accompagnent souvent la fièvre maligne, & en aggravent le danger; sur-tout lorsque ces ulcères forment une chaîne qui s'étend le long de l'œsophage, jusqu'aux premières voies, & occasionne un hoquet dangereux & une dyssenterie qui ne tarde pas à être suivie de la gangrène des intestins.

Tels sont à peu-près les symptômes de la fièvre maligne. Ils annoncent presque tous la dissolution putride des humeurs ou une forte tendance à cette dissolution. Cette maladie peut être une suite de la disposition particulière du sujet qui est attaqué; mais le plus souvent elle naît de la contagion, & attaque les personnes les plus saines. Elle est épidémique, lorsqu'elle dépend d'une cause commune, & dont les effets se font sentir à la multitude, comme lorsqu'elle est occasionnée par le déran-

gement des saisons, par les vapeurs infectes des marais, par une mauvaise nourriture à laquelle une disette générale force de recourir.

Le *miasme* ou principe de corruption, qui communique & propage la fièvre maligne, est sans doute très-subtil, pouvant s'insinuer, & s'insinuant vraisemblablement dans le corps par le canal de la respiration ou par les pores de la peau. Il n'y est pas plutôt introduit, qu'il y opère les effets d'un venin funeste au principe de la vie, l'ame se trouble, ses facultés s'obscurcissent, les forces du corps s'éteignent, les mouvemens organiques se dérangent. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître au délire, à l'assoupissement ou au sommeil dur & entre-coupé, & à l'espèce d'anéantissement dans lesquels les malades tombent dès les premières impressions de ce principe délétère; les soubresauts des tendons, & les autres mouvemens irréguliers,

font bien voir que la Nature s'efforce de le combattre & de le chasser. Mais la foiblesse universelle du malade montre que son activité prédomine & enchaîne les forces vitales.

Ce miasme n'attaque pas seulement les organes de la vie ; mais vraisemblablement il imprime encore à toutes les humeurs du corps ses qualités malfaisantes ; il altère leur constitution , les dispose à la putréfaction & les met en état de communiquer la maladie qu'il produit à d'autres corps sains , & de répandre au loin son levain contagieux. Tout , dans les personnes qui en sont infectées , porte le caractère de la dissolution & de la putridité. L'haleine infecte des malades , leur sueur & leurs déjections , dont on a de la peine à supporter l'odeur ; les taches noires ou pourprées , dont leur corps se couvre , la pourriture prompte qui s'empare des cadavres , après la mort , ne laissent point de doute

sur

sur l'état putride des individus atteints de la fièvre maligne.

Cependant, malgré les signes évidens de putréfaction, le principe qui la cause, doit être envisagé sous d'autres points de vue que celui de principe simplement putréfiant. Car, à cet égard, il suffiroit de l'attaquer avec des acides; mais on a observé que ce remède trop prodigué, sur-tout lorsque la maladie a fait des progrès, peut devenir nuisible, en achevant de détruire & d'éteindre les forces qui seroient si nécessaires alors à la Nature, pour combattre la cause morbifique qui l'opresse. Les remèdes qui dans ce cas sembleroient les plus convenables, ce sont ceux qui ranimant en même temps les forces, rétablissant le calme dans les esprits, & l'équilibre dans le jeu des organes, s'opposeroient également au venin qui occasionne la maladie, & disposeroient le corps à produire, par d'heureuses crises, ce qu'ils n'auroient pas

pu faire directement. Car, dans toute maladie où la Nature n'agit point elle-même, & ne seconde point l'effet des remèdes, on ne doit pas attendre de leur secours un succès bien assuré.

Dans la fièvre maligne, l'oppression & l'abattement, les convulsions, le resserrement de la poitrine, & l'état de contraction où sont les différens organes, sont encore plus dangereux que la cause même de la maladie, en s'opposant à tous les mouvemens salutaires qui pourroient la dissiper. Ces symptômes sont plus à craindre que la dépravation des humeurs, ou plutôt ce sont eux qui accélèrent cette dépravation, puisqu'ils laissent une libre carrière aux progrès du miasme qui les corrompt, & abandonnent à son activité une machine affaïssée & qui ne se défend plus. Ces symptômes, pour peu qu'ils se soutiennent, sont bientôt suivis de ceux qui annoncent sa prochaine destruction: tels

sont une sueur froide qui se répand surtout le visage; une tension & un gonflement des hypocondres, accompagnés d'un flux dissentérique; l'écoulement involontaire de l'urine & des autres humeurs excrémentielles; les taches livides dont tout le corps se couvre; signes qui, étant tous la suite du relâchement qu'amène la gangrène, doivent faire présager une mort prompte.

Les meilleurs signes qui puissent se montrer dans la fièvre maligne, sont, un pouls un peu élevé, mou & égal, une respiration facile, mais sur-tout une sueur douce & uniforme sur toute la surface du corps. Cette évacuation est une crise salutaire par le moyen de laquelle la Nature se débarrasse de la cause morbifique, & des humeurs que son action a dénaturées. Les sueurs partielles, bien loin d'être salutaires, rendent au contraire le pronostic mauvais, en ce qu'elles indiquent la foiblesse, & qu'on

ne peut les regarder que comme le résultat des efforts impuissans que fait la machine pour se dégager. Une légère diarrhée vers la fin de la maladie, sur-tout si les matières ne sont pas trop fétides, n'est pas d'un mauvais augure. On a beaucoup à espérer, si lorsque les autres symptômes se sont adoucis, les taches de la peau changent de couleur, & de noires qu'elles étoient, deviennent rouges.

Le traitement de la fièvre maligne, comme celui de toutes les autres maladies, doit être fondé sur un examen approfondi de la cause qui la produit, des symptômes qui l'accompagnent, de l'âge & du tempérament du sujet qui en est atteint, & des moyens ordinaires que la Nature emploie pour la détruire. Quoiqu'on ne connoisse pas encore bien exactement la nature du venin dont elle procède, on connoît du moins les effets qui résultent de son action sur le corps; on sait qu'il attaque d'abord le principe

du sentiment & du mouvement, & que le cerveau & les nerfs sont les premiers organes qu'il affecte. Si la maladie tire son origine de la contagion, ses effets sont plus terribles, & les secours dont on fait usage au commencement, doivent plus tendre à chasser le miasme dont elle dépend, qu'à corriger la dépravation des humeurs, qui n'est jamais qu'un effet subséquent de la contagion, & non le principe contagieux.

1.° La saignée, remède si commun, & il est vrai, si nécessaire dans les fièvres inflammatoires simples, & dans celles qui dépendent de la viscosité & de la fougue impétueuse du sang, ne convient point essentiellement à la fièvre maligne : des circonstances particulières cependant exigent qu'on y ait quelquefois recours. Il est des sujets jeunes, pléthoriques & sanguins, dans lesquels une saignée peut, en dégageant des vaisseaux trop pleins, faciliter le jeu des

organes, & rendre plus libres les mouvemens que la Nature emploie pour dénaturer, adoucir ou chasser le principe matériel de la maladie. Un pouls petit & foible, quand on est sûr de la vigueur naturelle du sujet, ne doit point faire craindre cette évacuation, après laquelle on voit ordinairement le pouls devenir plus grand & plus développé; une respiration extrêmement gênée, la rend même nécessaire: on dégage par ce moyen, un organe surchargé, & en danger d'éprouver un engorgement funeste: mais on doit être très-circonspect sur l'usage de ce remède, dans une maladie où le principe des forces est essentiellement attaqué.

2.<sup>o</sup> Le vomissement & les maux de cœur accompagnent pour l'ordinaire les fièvres malignes. Il seroit, sans contredit, très-essentiel de pouvoir distinguer si ces symptômes dépendent d'une simple irritation de l'estomac, occasionnée par

l'impression générale que fait sur tous les organes le miasme contagieux, ou s'ils font l'effet de la présence d'une matière âcre & bilieuse dans ce viscère : mais quelle que soit la cause qui les produit, on peut donner, sans inconvénient, à moins qu'il n'y ait inflammation, un doux émétique, tel que la poudre n.<sup>o</sup> 1. Dans le premier cas, ce remède n'est pas assez violent pour pouvoir augmenter d'une manière dangereuse, l'irritation qui cause les envies de vomir & les maux de cœur : mais le malade peut en tirer les plus grands avantages, parce que les secousses qui accompagnent l'effet de ce remède, déterminant les humeurs vers la peau, augmentent nécessairement la transpiration, qui est une des voies par lesquelles la Nature opère les crises les plus favorables dans cette maladie. Dans l'autre cas, c'est-à-dire, celui où des matières bilieuses, âcres & corrosives séjournent-

roient dans les premières voies, l'émétique seroit un secours indispensable pour débarrasser cet organe d'un fardeau qui ne seroit qu'incommode, quand même il ne concourroit point à fomenter & à augmenter la putréfaction générale.

3.° Dans ce dernier cas, il ne faut pas se borner à évacuer par le haut; il est nécessaire de chasser aussi par le bas ces matières nuisibles. On se servira pour cela du remède n.° 5, pour disposer les matières, dont on veut délivrer les premières voies; & pour rendre les évacuations moins pénibles & moins fatigantes, on fera boire abondamment au malade de la boisson n.° 16. On ordonnera la même boisson en le faisant vomir, & si le vomissement étoit excessif, ou continuoit après une évacuation suffisante, il faudroit, pour l'adoucir ou l'arrêter, avoir recours au remède indiqué au n.° 8. Les autres moyens d'évacuer, mais plus doux &

moins actifs, tels que les lavemens préparés avec le lait, le sucre, le sel ou la décoction de graine de lin ou avec de l'eau simple, ne doivent point être négligés. En évacuant, ils ont l'avantage de calmer la chaleur intérieure, de modérer l'orgasme ou la crispation des viscères du bas-ventre, & de rafraîchir. Mais on doit éviter tout purgatif âcre & violent, qui, bien loin de diminuer la violence des symptômes, ne feroit qu'en augmenter l'intensité.

4.° Plusieurs Médecins, regardant le venin de la fièvre maligne comme un poison, ont cru que le meilleur remède qu'on pût employer pour le chasser, étoit les alexipharmques, qui sont des remèdes chauds & aromatiques. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois employer la thériaque, pour ranimer un peu les forces, sur-tout lorsque le sujet malade est d'un tempérament pituiteux & froid; mais on doit en user sobrement. Il vaut mieux

s'attacher à donner des remèdes qui poussent doucement à la peau, telles que la boisson du n.<sup>o</sup> 2, à laquelle on ajoutera le jus de citron, du vinaigre ou de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité, pour modérer en même temps les effets de la putréfaction. Pour cet effet, il seroit même utile de mêler les acides au bouillon que le malade prendra ; ou plutôt le meilleur parti seroit de renoncer au bouillon & à l'usage de toute substance animale, & de se borner aux boissons acidules & aux crèmes de riz pendant tout le cours de la maladie.

Tous les meilleurs Praticiens s'accordent aujourd'hui à condamner l'usage des alkalis volatils, qu'on employoit sous prétexte de soutenir les forces : on ne peut point se dissimuler qu'ils échauffent extrêmement, & ne font par-là qu'augmenter les progrès de la putréfaction. C'est par la même raison que plusieurs proscrivent les vésicatoires, qu'on em-

ploie, à la vérité, trop généralement, & dont on ne doit se servir que lorsqu'il y a affection soporeuse, pour tirer le malade d'un assoupissement invincible, & empêcher les humeurs de se trop porter à la tête. Si on est dans la nécessité de les employer, on aura recours au n.º 21, & pour en modérer les effets, on fera usage de la boisson n.º 16. S'il est nécessaire d'entretenir la suppuration que ce remède aura excitée, on se contentera d'appliquer sur la partie quelques feuilles de poirée enduites de beurre, ou un peu d'onguent *nutritum*, animé d'un peu de poudre de cantharides, si le premier moyen ne suffisoit pas pour entretenir la suppuration.

Un remède bien propre à exciter une douce transpiration, sans augmenter l'éritisme & la chaleur, c'est le camphre qu'on peut combiner très-avantageusement avec le nitre. Il convient par conséquent de faire prendre deux ou trois

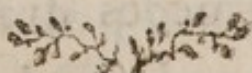
fois par jour, une dose du remède n.º 25 ; & comme il est essentiel dans la fièvre maligne de soutenir le ton des solides, & de remédier en même temps à la putréfaction, sans nuire à la transpiration, on fera bien de joindre à l'usage de ce remède, celui du quinquina, qui, bien loin de contrarier l'effet du premier, est très-propre à le favoriser, sur-tout lorsqu'il est combiné avec quelque substance apéritive. Il convient donc de donner deux ou trois fois par jour, au malade, le remède n.º 22.

Au reste, il y a un ordre à observer dans l'administration des remèdes que nous prescrivons : la saignée doit se faire en général au commencement, si la constitution vigoureuse du sujet l'exige. Dans ce période, on doit principalement mettre son attention à prévenir les inflammations, en même temps qu'on tâche de remédier à la putréfaction des humeurs, & à dissiper ou à enchaîner le

miasme qui cause la maladie. Lorsque les forces du malade sont excessivement abattues, comme il est essentiel qu'il sorte d'un état qui lui deviendroit en peu de temps funeste, on peut recourir dans ce cas au remède n.º 4, indiqué plus haut. Les remèdes propres à favoriser une douce transpiration, doivent surtout se donner vers le milieu & sur la fin de la maladie; mais dans tous les temps de la maladie, il est nécessaire de soutenir les forces; comme elle dépend moins de la surabondance des humeurs, que d'un miasme putride qui tend à les corrompre, il faut par des alimens sagement ménagés, mettre la Nature en état de lui résister ou de le chasser, & donner par conséquent au malade des crêmes de riz, de gruau, des confitures acidules, & un peu de vin rouge qu'on mêle à sa boisson ordinaire ou à de l'eau simple. Les remèdes évacuans doivent précéder ceux par lesquels on se propose

de détruire ou de chasser le miasme malin, tels que les acides, le quinquina, le camphre & les sels neutres apéritifs & résolutifs.

La putridité trop manifeste qui accompagne la fièvre maligne, demande une grande attention à écarter les causes qui peuvent la fomenter : on doit avoir soin de renouveler l'air de la chambre du malade plusieurs fois par jour, & de ne pas le surcharger de couvertures ; s'il y a plusieurs malades dans le même lieu, de les éloigner les uns des autres, & d'entretenir la propreté, soit dans l'endroit qu'ils occupent, soit dans les choses qu'on emploie à leur usage. Cette attention, qu'on ne doit jamais perdre de vue, est non-seulement propre à diminuer les effets de la malignité du mal, mais encore à prévenir les progrès de la contagion, & à l'empêcher de s'étendre au loin.



---

## CHAPITRE III.

### *De la Fièvre putride simple.*

C'EST improprement qu'on donne le nom de *putride* à cette fièvre, parce que ses symptômes ordinaires ne présentent point ce caractère de putréfaction qui distingue la fièvre maligne. Elle ne doit point d'ailleurs son existence à un miasme ou principe putride ; mais elle est le résultat d'une altération de la bile & des autres sucs qui croupissent dans les premières voies, ou qui ont déjà passé dans le sang. Elle dépend aussi quelquefois de la dépravation des autres humeurs du corps, dégénérées par un mauvais régime, par une longue suppression de la transpiration, par un usage trop continu d'alimens vapidés, indigestes, tels que les viandes salées, le beurre rance, les fruits peu mûrs ou corrompus, & les autres

64 *De la Fièvre putride simple.*

substances de cette nature , prises sans boisson ou sans aucun assaisonnement qui en corrige les qualités malfaisantes.

Quoique la putridité proprement dite, ne soit point le caractère essentiel de la fièvre putride , les urines , les sueurs & les selles des malades exhalent cependant une odeur très-fétide , & cette fétidité augmente avec la fièvre ; mais bien loin de regarder cet effet comme le produit immédiat de la cause morbifique , on doit le considérer comme une suite de l'altération des humeurs dénaturées par le mouvement & par la chaleur de la fièvre : il est vrai que , par ses progrès naturels & irrésistibles , ou par un mauvais traitement , cette fièvre peut dégénérer & dégénère souvent en fièvre maligne. Si le sang déjà un peu altéré circule difficilement , & souffre des engorgemens dans les organes les plus essentiels , tels que le cerveau & le poumon , ou si la trop grande activité de la fièvre le

*De la Fièvre putride simple.* 65

dispose à la putréfaction ; si des remèdes trop violens augmentent l'éréthisme & la chaleur, & déterminent l'inflammation des viscères ; ou bien, si des saignées trop abondantes & trop répétées affoiblissent les forces vitales au point qu'elles ne puissent plus opérer la dépuration indispensable des humeurs, il ne tarde pas à se manifester des signes de malignité : la foiblesse, le tremblement, le délire, les soubresauts des tendons, la difficulté de respirer, le regard farouche & égaré, des taches plus ou moins noires sur la peau, & la plupart des symptômes qui caractérisent la fièvre maligne, & que nous avons détaillés dans le Chapitre précédent, viennent se joindre à ceux de la fièvre putride simple, & en rendre le pronostic plus redoutable.

Les symptômes de la fièvre putride simple sont plus modérés : elle s'annonce ordinairement par un pouls fort, rapide

66 *De la Fièvre putride simple.*

& inégal, par la sécheresse & une chaleur âcre de la peau, précédée du frisson. Le malade éprouve une grande impuissance de mouvoir ses membres, un mal de tête violent & des douleurs dans les reins, des nausées souvent suivies du vomissement; la bouche est sèche & mauvaise, les urines sont peu abondantes; la chaleur tourmente le malade pendant toute la nuit, & diminue le matin avec la plupart des autres symptômes; la langue se charge d'une matière blanchâtre qui devient plus ou moins brune: si la maladie devient grave, elle se crevasse, & dans ce cas l'haleine devient fétide.

La fièvre redouble tous les jours, mais l'heure du redoublement n'est pas bien fixe; alors la chaleur & la sécheresse augmentent pour diminuer lorsque la fièvre se calme le lendemain: la rémission amène une détente remarquable par la souplesse & la moiteur de la peau, & par les évacuations dont elle est suivie.

Outre ce redoublement général & régulier , il y en a d'autres particuliers & vagues , qui font que la peau du malade est tantôt sèche & tantôt moite ; que les urines & les selles font plus ou moins fréquentes : pourvu qu'à ces symptômes il ne s'en joigne pas de plus graves , on a lieu d'espérer que la maladie se terminera heureusement.

Mais par les causes que nous avons dites *page 65* , les redoublemens deviennent plus longs , & sont accompagnés de délire & d'affoupissement , de météorisme ou gonflement du ventre , & de mouvemens convulsifs des bras & des mains ; il y a beaucoup à craindre.

Lorsque ces symptômes , qui sont étrangers à la maladie , n'ont pas lieu , & qu'elle se renferme dans ses bornes naturelles , elle se guérit en peu de jours après quelques évacuations ; & lorsqu'elle doit se terminer de cette manière , les symptômes , après quelque temps ,

68 *De la Fièvre putride simple.*

diminuent sensiblement , & deviennent de jour en jour plus supportables ; les évacuations sont plus abondantes , & au lieu de fatiguer le malade , le soulagent au contraire.

Avant d'administrer les remèdes convenables à la maladie , il faut tâcher de démêler la cause qui l'a produite ; car nous avons dit *page 63* , qu'elle peut dépendre de plusieurs causes. Si elle est l'effet de la dépravation des fucs des premières voies , & sur-tout d'une bile corrompue , ce qu'on peut reconnoître à la couleur jaune du visage de la personne affectée , au goût amer qu'elle éprouve , & au vomissement des matières bilieuses qui survient quelquefois ; on commencera par faire boire abondamment au malade , pendant un ou deux jours , de la tisane *n.º 17* , pour délayer & émousser les matières corrompues qui séjournent dans l'estomac & dans les premières voies. Après que

*De la Fièvre putride simple.* 69

le malade aura, pendant cet espace de temps, fait usage de cette tisane, on lui donnera pour le faire vomir, la poudre n.<sup>o</sup> 1, dans un verre de tisane ou d'eau simple, & on aura soin de lui faire boire beaucoup d'eau un peu dégourdie pendant l'action du remède. Ce remède ne doit se donner que dans les momens où la fièvre baisse, c'est-à-dire, dans l'intervalle que les redoublemens laissent entr'eux, & on doit le faire précéder par la saignée, lorsqu'outre les signes de saburre, il y a mal de tête violent, des douleurs aiguës, une fièvre très-forte & une vive chaleur.

Le lendemain du jour que le malade aura pris la poudre n.<sup>o</sup> 1, on le purgera avec la potion n.<sup>o</sup> 5, pour achever de débarrasser les intestins; & pour lui tenir le ventre libre, il faudroit lui faire prendre tous les jours du remède n.<sup>o</sup> 19, & des lavemens faits avec une décoction de graine de lin ou avec de l'eau simple &

70 De la Fièvre putride simple.

un peu de beurre. La nourriture du malade ne doit être que de la crème de riz, de la purée de pois ou de lentilles, quelques fruits aqueux bien mûrs, & la tisane n.º 17.

Nous avons dit que la fièvre putride est quelquefois occasionnée par la corruption des sucs des premières voies, qui s'est communiquée à la masse du sang. Dans ce cas, les symptômes sont plus graves; la chaleur & la fièvre sont plus considérables; la respiration est plus gênée, & l'haleine plus infecte. Dans ce cas, outre les remèdes prescrits ci-dessus, pages 68 & 69, on en donnera quelques-uns de ceux qui poussent à la peau, sans trop augmenter la chaleur & l'irritation: pour cet effet on fera usage de la tisane n.º 2. On procéderoit de la même manière, si on présuinoit que la fièvre dépendît de la transpiration arrêtée, comme elle en dépend souvent dans les lieux aquatiques & marécageux: P'émé-

tique peut alors produire un très-bon effet, en débarrassant l'estomac & les intestins des matières corrompues qui les incommovent; son action imprime aux humeurs une forte impulsion de l'intérieur à la surface du corps, & rétablit les fonctions de la peau. On aura par conséquent recours au remède du n.<sup>o</sup> 1, ou à celui du n.<sup>o</sup> 20.

Si la fièvre putride dépendoit d'une altération du sang ou des humeurs qui le constituent, un peu semblable à la putridité qui caractérise la fièvre maligne, ce qu'on peut reconnoître aux symptômes dont elle est alors accompagnée, & qui ressemblent à ceux qui accompagnent ordinairement la fièvre maligne; on mettroit en usage les remèdes indiqués dans le Chapitre précédent, qu'on graduerait & qu'on modifieroit, selon le degré d'intensité de la fièvre & de ses symptômes.

Il est important de faire attention que

72 *De la Fièvre putride simple.*

dans la fièvre putride, la dépravation du sang vient souvent de sa surabondance, de laquelle il résulte nécessairement des stagnations qui amènent la putridité, ou des engorgemens presque toujours suivis d'inflammation : la constitution pléthorique du sujet, son tempérament plus ou moins sanguin, la nature des symptômes de la maladie, sont autant de moyens par lesquels on peut s'éclairer sur ses véritables causes. Lorsqu'on sera assuré par des signes indubitables, qu'elle est fondée sur une trop grande réplétion, qui gênant la circulation des humeurs, les déterminent à se corrompre, on ne doit pas balancer à faire saigner le malade ; la saignée doit même être répétée, s'il y a décidément de l'inflammation ; & lorsqu'on sentira que la masse du sang est assez diminuée, & de manière que le jeu des vaisseaux soit bien rétabli, ce qu'il est aisé de reconnoître au pouls qui devient plus libre & plus développé, à la

*De la Fièvre putride simple. 73*

à la diminution de la chaleur & de l'oppression, on donnera, comme dans les cas précédens, le remède *n.º 1*, ou bien celui du *n.º 20*, autant pour faire vomir le malade, & lui nettoyer les premières voies, que pour exciter en lui des secouffes qui redonnent au sang son impulsion naturelle, le mettent en état de circuler librement, & détruisent les restes de l'engorgement qui peuvent encore subsister.

Dans les cas d'inflammation, on auroit recours aux remèdes que nous prescrivons dans les Chapitres suivans, où nous traitons des maladies inflammatoires, ayant égard cependant à la putridité qui doit rendre modéré sur la saignée.

Quant à la fièvre putride simple, sans inflammation, après qu'on aura administré les secours ordonnés plus haut, *pages 69 & 70*, on laissera marcher la maladie vers sa fin, sans mettre en usage d'autres moyens que les boissons acidules

74 *De la Fièvre putride simple.*

& le soin de tenir le ventre du malade libre par des lavemens & par la boisson du n.<sup>o</sup> 19.

Mais en employant ces secours, si la fièvre, au lieu de diminuer, augmente; si le délire survient, s'il paroît des taches pourprées sur la peau, il faut recourir à la boisson n.<sup>o</sup> 17, & appliquer au gras des jambes, des emplâtres vésicatoires, n.<sup>o</sup> 21, dont on entretiendra la suppuration de la manière que nous avons indiquée plus haut *page 59*, & on fera prendre trois fois par jour au malade le remède anti-putride & apéritif n.<sup>o</sup> 22.

Si, au lieu de prendre cette tournure fâcheuse, au contraire la fièvre diminue, & que les symptômes se calment & disparaissent successivement, le malade en continuant l'usage de la tisane du n.<sup>o</sup> 16, rendue acidule par le moyen de la liqueur n.<sup>o</sup> 7, & celui de la potion n.<sup>o</sup> 19, augmentera par gradation la quantité de nourriture. On le purgera encore

*De la Fièvre putride simple. 75*

une fois avec la potion n.º 5, si on voit qu'il ait encore besoin d'être évacué. Si la Nature opéroit quelque crise par la voie des sueurs, on tâcheroit de la seconder, par le remède n.º 2; si elle la dirigeoit vers celle des urines, il seroit bon de la soutenir par le moyen de la poudre n.º 29.

Si les redoublemens subsistoient, lorsque les autres symptômes de la fièvre ont disparu, ou plutôt s'il restoit des accès de fièvre, il faudroit nécessairement donner au malade la poudre n.º 22, à la dose d'un gros, quatre fois par jour. Lorsque tout a cessé, le malade ne doit reprendre sa manière de vivre accoutumée que peu-à-peu; il doit tâcher de réparer ses forces par de bons alimens, en mêlant un peu de bon vin à sa boisson, & en faisant un exercice modéré.

Cette fièvre ne se communique point par le contact, & n'exige point par conséquent les précautions qui sont indispensables dans les fièvres épidémiques,

76 *De la Fièvre putride simple.*

à moins que le sang parvenu, soit par la violence de la fièvre, soit par des causes extérieures, au dernier degré de corruption, ne laisse échapper des miasmes semblables à ceux qui propagent les fièvres malignes épidémiques; auquel cas, on doit se comporter relativement à la fièvre putride, comme on se comporte relativement à la fièvre maligne épidémique, soit pour son traitement, soit pour les précautions qu'il y a à prendre, pour qu'elle ne se communique point.



---

## CHAPITRE IV.

### *Des Fièvres intermittentes.*

ON appelle *fièvres intermittentes*, celles qui laissent des intervalles de repos au malade, dont le cours est plus ou moins interrompu, & dont les accès reviennent, pour l'ordinaire, à la même heure après un temps déterminé. Celles dont les accès reviennent tous les jours, sont appelées *quotidiennes*; on a donné le nom de *tierces* à celles dont les accès reviennent de deux jours l'un, & on appelle *fièvres quartes*, celles dont les accès laissent deux jours d'intervalle entr'eux: telles sont les fièvres intermittentes les plus communes. Plusieurs Auteurs parlent de quintes, de sextes, de fièvres éra-  
tiques; il n'entre point dans notre plan de nous arrêter sur ces variétés, qui d'ailleurs n'en doivent produire aucune dans le traitement. Une distinction plus

essentielle, est celle qui fait diviser les fièvres intermittentes en fièvres de printemps & en fièvres d'automne, parce que réellement elles sont sensiblement différentes par leur durée, par le danger & les suites qui les accompagnent, & par la nature des secours qu'elles exigent. Les fièvres de printemps commencent au mois de février; elles sont pour l'ordinaire dépuratoires, peu dangereuses & faciles à guérir. Celles d'automne qui commencent au mois d'août, sont plus opiniâtres & plus redoutables, & très-souvent elles sont épidémiques. Dans ce dernier cas, elles suivent la marche des maladies épidémiques, & exigent les mêmes précautions, & des secours analogues à ceux qu'on emploie pour celles-ci. Les fièvres quotidiennes & les fièvres tierces ont lieu ordinairement, lorsqu'il règne des pleurésies & des péripneumonies épidémiques; de sorte qu'elles tendent souvent, & sur-tout au

printemps, vers les affections inflammatoires, comme en automne elles sont plus disposées à dégénérer en fièvres putrides & en fièvres malignes.

Ces dernières, qui sont pour l'ordinaire le résultat d'un sang appauvri & dénaturé, ne se terminent quelquefois que pour faire place à des obstructions qui conduisent à l'hydropisie, à la jaunisse, & à des affections nerveuses très-difficiles à guérir. Les circonstances qui accompagnent les fièvres de printemps, font manifestement voir qu'elles dépendent d'un épaisissement visqueux que la Nature tend à résoudre par le moyen de la fièvre, tandis que les fièvres d'automne tiennent à des causes qui ont affoibli le ressort des solides, & altéré la constitution des humeurs : ces causes sont en général la transpiration arrêtée, accident qui a presque toujours lieu dans les endroits marécageux & froids, des alimens grossiers, des eaux croupies,

bues sans précaution & en trop grande quantité pendant les grandes chaleurs de l'été.

Les fièvres intermittentes de la première espèce, doivent par conséquent attaquer les sujets vigoureux & pléthoriques, & par conséquent le régime qui leur convient est peu propre aux fièvres de la seconde espèce : tout ce qui peut dissoudre & délayer les humeurs, est approprié à celles-là ; la guérison de celles-ci dépend d'une juste combinaison des délayans, des remèdes propres à corriger le caractère putride du sang, & de ceux qui sont capables de rétablir le ton & le ressort des fibres affoiblies. Nous allons exposer la nature de chaque fièvre intermittente, & indiquer les moyens de guérison qui lui conviennent.

La fièvre quotidienne n'est pas si fréquente que les autres fièvres intermittentes : ses accès reviennent tous les jours, & sont plus longs que ceux de la

fièvre tierce ; leur durée , qui est de six ou sept heures , se termine ordinairement par une sueur plus ou moins abondante. Ceux que cette fièvre attaque sont d'un tempérament moins pléthorique , & d'une constitution moins forte que ceux qui sont atteints de la fièvre tierce : trop d'inaction , un sang chargé de pituite épaisse , & disposée à produire des obstructions & des humeurs tenaces & gluantes , amassées dans l'estomac & les intestins , sont les causes qui déterminent le plus souvent cette espèce de fièvre.

Les principales indications de cette fièvre , consistent à évacuer & atténuer les humeurs qui la produisent , & à raffermir les organes dont elles avoient affoibli le ton. La Nature parvient le plus souvent elle-même à les remplir : on peut seconder ses efforts par les moyens suivans.

Si le malade étoit jeune & vigoureux , il seroit nécessaire de le faire saigner : mais rarement dans cette fièvre , la sai-

gnée doit être répétée, la maladie dépendant moins d'une qualité inflammatoire du sang, que d'un épaisissement visqueux de la pituite. Le malade a pour l'ordinaire des envies de vomir qui indiquent l'émétique; & quand même les envies de vomir n'existeroient pas, le défaut d'appétit & le mauvais état de la langue, autoriseroient assez à employer ce remède, qui d'ailleurs est très-propre à résoudre & à mettre en mouvement des humeurs trop peu mobiles, & qui ne pèchent déjà que trop par leur état de stagnation. Ainsi, dans le cas qu'on soit obligé de faire usage de la saignée, après cette évacuation, on donnera pour faire vomir, le remède *n.º 1* ou celui du *n.º 20*; on emploîra ce secours au commencement & après le second ou le troisième accès. Pendant le temps qui s'écoulera, jusqu'au sixième ou septième accès, on se contentera de donner au malade la tisane *n.º 17*, accompagnée de la potion apéritive *n.º 24*.

Si chaque accès amène un changement favorable, si l'appétit & les forces augmentent ou au moins se soutiennent, on peut se borner à ces secours ; on purgera seulement le malade après le sixième ou le septième accès, avec le purgatif n.º 5 : mais si les accès continuoient, il faudroit alors recourir au spécifique ordinaire des fièvres intermittentes, & faire usage du remède n.º 22 qu'on donnera trois fois par jour, & qu'on continuera de donner jusqu'à ce que l'accès ait manqué trois ou quatre fois. Ordinairement la fièvre cède à ce moyen, & le malade se rétablit promptement en observant un bon régime.

La fièvre tierce, comme nous avons déjà dit, est plus commune que la précédente ; elle commence par des baillemens, une grande lassitude, un tremblement considérable des membres, un grand froid & des envies de vomir plus ou moins pressantes : au froid succède une chaleur

peut-être plus insupportable, & un pouls plus élevé & plus fort qu'il n'étoit dans le premier temps de l'accès; le malade éprouve alors une grande soif & un mal de tête violent, & le tout se termine par une sueur abondante.

Cete fièvre est quelquefois occasionnée par des embarras des premières voies & par des humeurs qui croupissent dans l'estomac & les intestins: mais le plus souvent elle dépend d'un vice du sang, & de sa difficulté à circuler dans les viscères: les personnes pléthoriques & d'un tempérament sanguin y sont plus sujettes que les autres, & elles en sont atteintes ordinairement après avoir commis des excès dans le régime, après avoir éprouvé quelque violente passion, ou avoir supporté des travaux excessifs, & même après une trop longue inaction qui a donné lieu à un trop grand épaisfissement des humeurs.

La fièvre tierce de printemps, étant

le produit des humeurs épaissies par l'hiver, & de la transpiration arrêtée par le froid, se guérit aisément, parce que la cause qui l'entretient se dissipe successivement à chaque accès par les sueurs & les autres évacuations critiques dont il est suivi.

La fièvre tierce d'automne, qui dépend sans doute d'un sang dépouillé de sérosités & de véhicule, & des humeurs peut-être rendues putrides par les chaleurs de l'été, est plus difficile à guérir; la dépuration du sang est plus lente à se faire; elle est plus souvent accompagnée d'obstructions que la fièvre tierce de printemps: d'ailleurs certaines constitutions de l'air, & la nature de certains climats les rendent souvent épidémiques, & augmentent par-là la violence des accès, avec la difficulté du traitement. Aux causes particulières de la fièvre se joint dans ce cas un miasme difficile à chasser, & qui la propage; alors les forces vitales sont plus abattues par le pouvoir funeste de

cette dernière cause; la foiblesse du malade est plus grande; sa respiration plus pénible, & tous les mouvemens s'exécutent d'une manière plus irrégulière. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître à un pouls petit & foible, à la constriction spasmodique de la poitrine, aux soubresauts des tendons, aux convulsions des différentes parties du corps, & au délire.

Quelle que soit la cause de la fièvre tierce, ce sont la nature des symptômes de la maladie, l'âge & la constitution du malade, qui doivent déterminer le choix des moyens qu'on doit employer pour le traitement. La violence extrême de la fièvre, une chaleur vive, un grand mal de tête dans un sujet robuste & jeune, ou dans un adulte vigoureux, exigent la saignée, qu'on répètera si les circonstances le demandent : les envies de vomir indiquent l'émétique, ainsi que l'amertume de la bouche & le gonflement du ventre. On donnera donc au malade

la poudre *n.º 1*, après le second ou le troisième accès, avec les précautions que nous avons indiquées plus haut, & ce remède est sur-tout convenable à la fièvre tierce de printemps. Les délayans & les apéritifs combinés avec les remèdes anti-putrides, sont propres à la fièvre tierce d'automne : il est bon pour rétablir le calme & l'équilibre, troublés par l'action de l'émétique, de donner le jour qu'on l'aura pris, le sirop de pavot à la dose d'une demi-once qu'on mêlera à la boisson *n.º 16* ou bien la liqueur *n.º 28*, dans un demi-verre de la même boisson. Dans la fièvre tierce de printemps, il faut, depuis le commencement jusque vers la fin du second période, insister beaucoup sur les délayans & les apéritifs; on fera usage pendant tout ce temps-là de lavemens, de la tisane *n.º 17*, & de la potion *n.º 24*: proportionnant la nourriture du malade à ses forces & à son appétit, lui interdisant la viande, & ne lui laissant prendre

que des bouillons légers faits avec peu de viande & beaucoup de plantes nitreuses, telles que la chicorée & l'endive; il pourra faire usage encore des gelées de fruits ou des fruits récents bien mûrs; le suc de citron mêlé aux boissons & aux potions, l'infusion des plantes diaphorétiques & alexipharmiques doit être employée dans la fièvre tierce d'automne, qui est pour l'ordinaire accompagnée d'une certaine tendance à la putridité.

Les évacuations que nous avons prescrites plus haut, disposent à l'action des sels apéritifs, & ne font que la rendre plus efficace: elles écartent les embarras qui pourroient les empêcher de pénétrer dans les viscères, & d'y atténuer les humeurs qui y croupissent. A mesure que les apéritifs tendent à résoudre leur viscosité & à dissiper les obstructions qu'elles forment, on doit travailler à leur dépuration, & tâcher de raffermir le ton des solides par l'usage des plantes amères,

toniques & incisives, telles que la petite centaurée, la gentiane, les fleurs de camomille; &, avec le seul secours de ces apéritifs & de ces plantes, on est très-souvent parvenu à faire cesser des fièvres tierces, soit de printemps, soit d'automne.

On doit aider l'effet de ces remèdes par une ample boisson délayante: on donnera au malade pendant le froid de l'accès, quelques tasses de la tisane n.º 2; à la fin de l'accès, de la tisane n.º 14; & pendant la chaleur de la fièvre, celle du n.º 17. En variant ainsi la boisson, on remplit les différentes indications qui se présentent dans le cours de la fièvre, sans cesser d'humecter & de délayer les matières qui doivent être évacuées: les absorbans sont quelquefois nécessaires, c'est lorsque les malades ont des aigreurs & des rapports acides; on peut dans ce cas leur donner une fois par jour un paquet de la poudre n.º 29: si les évacuations qui suivent l'accès affoiblissent

trop le malade, on lui donnera quelques cuillerées de la potion cordiale n.º 4.

Cette fièvre ainsi conduite, cesse ordinairement d'elle-même; elle se termine bien différemment, lorsque par des saignées faites sans discernement, on a énervé les mouvemens salutaires par lesquels la Nature tendoit à la guérir, ou que par des purgatifs trop violens, on a inutilement augmenté l'irritation & l'orgasme: ce dernier procédé, par l'agitation & l'impulsion trop forte qu'il donne aux humeurs, rend leur engorgement dans les viscères plus considérable; de sorte que la maladie augmentant, à mesure que la Nature se fatigue & s'épuise, elle devient enfin rebelle à tous les secours. Si à cela on ajoute un usage inconsideré du quinquina, remède qui, lorsqu'il est donné mal-à-propos, ou en trop grande quantité, fixe davantage la cause morbifique, on ne doit pas être surpris de voir la fièvre tierce

faire place à des affections nerveuses opiniâtres, à l'hydropisie, à l'asthme, à des fièvres continues malignes, à des fièvres lentes, &c.

Si la fièvre tierce, après avoir été traitée de la manière que nous avons indiquée, ne cédoit point aux secours qu'on auroit employés, on pourroit mettre en usage le quinquina, & avoir recours au remède n.<sup>o</sup> 22, dont on feroit prendre trois à quatre doses par jour; on administreroit ce remède après le huitième ou le neuvième accès, & on en continueroit l'usage pendant l'espace de temps qui s'écouleroit dans quatre accès.

La fièvre quarte est celle dont les accès laissent deux jours d'intervalle entr'eux, c'est-à-dire, qui reviennent tous les quatre jours, en y comprenant le jour où l'accès a lieu: l'heure de l'accès est fixe pour l'ordinaire, quoiqu'elle varie quelquefois comme dans les autres fièvres

intermittentes, dont les accès avancent ou retardent. Nous ne nous arrêterons point sur ces variétés, non plus que sur celles qui, d'une fièvre intermittente, font une double tierce, une double quarte, une tierce continue, &c. variétés qui ne changeant rien dans la nature de la maladie, ni dans le traitement qui lui convient, ne feroient qu'embarrasser les personnes que nous voulons instruire, & obscurcir, par des distinctions plus subtiles que nécessaires, l'idée qu'elles doivent s'en faire.

Tous les Auteurs conviennent que la fièvre quarte est fondée sur la même cause que les autres fièvres intermittentes; mais comme elle est plus opiniâtre & plus difficile à déraciner que toutes les autres, on a lieu de croire que la cause qui produit la fièvre quarte, quoique de la même nature que celle qui produit les autres fièvres intermittentes, a cependant une plus grande énergie,

qu'elle doit à des circonstances particulières, dépendante de la saison ou de la constitution des individus. En effet, les fièvres quartes sont plus fréquentes en automne que dans les autres saisons : il y a apparence que les chaleurs de l'été ayant épaissi le sang par des déperditions qu'il a faites par la transpiration, l'ont rendu plus lent, plus tenace ; de manière que la cause morbifique, si ce n'est point cette tenacité du sang, elle-même, qui produit la fièvre, s'y trouve plus fixée & plus difficile à développer.

Ce qui pourroit faire soupçonner que l'épaississement du sang a beaucoup d'influence dans la fièvre quarte, c'est que pour l'ordinaire elle attaque des personnes mélancoliques, atrabilaires, celles qui, privées de tout exercice corporel, sont entièrement livrées à des études abstraites, celles qui ont éprouvé de longs chagrins, ou qui se nourrissent d'alimens indigestes & grossiers.

L'accès dans cette fièvre commence l'après-midi, & le froid par lequel il commence n'est quelquefois pas si violent que celui de la fièvre tierce; il dure environ deux heures, & fait place à une chaleur qui est aussi plus modérée que celle qui termine les accès de la fièvre tierce, & qui diminuant insensiblement, finit après quatre ou cinq heures par une sueur légère, & quelquefois sans sueur: les urines que les malades rendent à la fin de l'accès ne sont point de couleur de brique, comme dans la fièvre tierce ou quotidienne, & ne déposent presque point de sédiment; de sorte qu'avec des résultats si peu critiques, on ne doit pas être étonné si cette fièvre est quelquefois si longue.

Une chose qui prouve combien elle tient à la disposition particulière des individus, c'est qu'elle est plus rarement épidémique que les autres fièvres intermittentes; elle est aussi plus sujette aux

récidives que celles-ci, & il n'est pas rare de voir des gens qui, conduits de rechute en rechute, sont tourmentés pendant plusieurs années par la fièvre quarte.

La difficulté qu'a la Nature, dans cette fièvre, de résoudre la ténacité des humeurs, ou à modifier & déloger le principe morbifique, doit rendre très-suspects les remèdes qui tendent à faire cesser promptement les efforts & les mouvemens que la machine fait pour s'en délivrer; le quinquina qui produit cet effet, ne doit se donner qu'avec beaucoup de circonspection; son usage doit toujours être précédé par celui des délayans & des apéritifs: sans cela, ce remède en suspendant l'agitation spasmodique des nerfs & des artères, qui produit la fièvre, prévient toute espèce de crise, & fixe dans le corps la cause de la maladie; mais cette agitation qui subsiste souvent après les évacuations les

plus critiques, est supprimée très-avantageusement, lorsque la matière morbifique a été chassée. Si on donne le quinquina avant cette époque, le principe de la maladie acquiert plus d'énergie & adhère plus fortement aux étroites sinuosités des viscères; d'où il résulte nécessairement des obstructions presque toujours suivies de maladies graves telles que l'hydropisie, la jaunisse, l'apoplexie, l'asthme.

Ainsi, avant d'en venir à l'usage du quinquina, on procédera de la même manière que dans les autres fièvres intermittentes; il faut même insister davantage sur les incisifs & les apéritifs, la matière qui produit la fièvre quarte étant, de l'aveu de tous les Médecins, plus tenace & plus difficile à résoudre que celle qui cause la fièvre quotidienne & la fièvre tierce: car celles-ci se guérissent promptement, & leur guérison est très-souvent l'ouvrage de la Nature seule;

tandis

tandis que la fièvre quarte dure quelquefois un an, & même davantage. Il est donc essentiel dans le traitement de celle-ci, que tout tende à diminuer l'épaississement du sang, & que régime, conduite, remèdes, tout enfin soit dirigé vers ce but.

Pour cet effet, on commencera par mettre le malade à l'usage de la tisane n.º 16, & de la potion apéritive n.º 24. Deux jours après que le malade aura observé ce régime, auquel il est nécessaire de joindre les lavemens émolliens, tels que ceux qu'on fait avec une infusion de fleurs de camomille ou de guimauve, mêlée avec un peu de lait, on le purgera avec le remède laxatif n.º 5. Ce médicament suffit pour lui débarrasser les premières voies, & les rendre plus libres pour l'action des autres remèdes : l'émétique ne seroit peut-être pas ici aussi bien placé que dans les autres fièvres intermittentes,

parce que les sujets qui sont atteints de la fièvre quarte, sont ordinairement d'un tempérament mélancolique, ou d'une constitution de solides, que le chagrin & des occupations trop profondes, ont rendu très-irritables; leurs humeurs étant d'ailleurs trop épaisses & trop lentes, il seroit dangereux de les mettre en mouvement avant de les avoir délayées: il seroit à craindre que des secousses violentes n'augmentassent l'engorgement qu'elles forment dans les viscères.

Après que le malade aura été purgé, on laissera passer huit ou neuf accès, ne faisant prendre au malade que des alimens faciles à digérer, de la tisane, des bouillons adoucissans faits avec de la chicorée & un peu de veau, de la potion apéritive n.º 24, des lavemens avec de l'eau simple, ou composés comme ceux que nous avons ordonnés plus haut, *page 97*: après cet espace de temps, on

pourra donner un purgatif & ensuite le quinquina, de la manière dont il est prescrit à la *page 91*, en en augmentant peu-à-peu la dose d'environ un tiers ou un quart, c'est-à-dire, que si le malade en prend deux fois par jour en commençant, il en prendra trois fois dans la suite, & quatre fois, s'il n'en a d'abord pris que trois fois. On pourra aussi faire usage des plantes amères & résolatives que nous avons ordonnées plus haut, *pages 87 & 88*; on peut les combiner avec le quinquina, & les prescrire de la manière dont elles sont combinées dans le *n.º 22*. Enfin les eaux minérales ferrugineuses sont un moyen très-propre à cimenter & assurer la guérison que les autres remèdes auront commencée, & à prévenir les récidives qui sont si à craindre dans cette maladie. Il faut aussi empêcher que les malades ne se livrent trop à leur appétit, qui est plus considérable dans cette maladie que dans les autres. L'exercice est

aussi un des moyens les plus efficaces pour prévenir cette stagnation des humeurs, qui avoit contribué à la production de la fièvre, & qui amène souvent les rechutes.

En observant exactement la conduite, & en remplissant les conditions que nous venons de prescrire, il est rare qu'on ne vienne pas à bout d'extirper entièrement les fièvres intermittentes, qui, par un traitement mal ordonné, deviennent très-souvent pernicieuses : les moyens même qu'on emploie quand ils sont mal administrés, augmentent leur opiniâreté, & disposent les malades à des rechutes funestes. Les suites les plus ordinaires de l'abus des fébrifuges sont des maladies chroniques, dont les unes sont très-difficiles à guérir, & les autres incurables ; telles sont l'hydropisie, l'asthme, la phtysie, des fièvres continues malignes, des affections nerveuses, la jaunisse, &c.

Tous les remèdes, même ceux qui sont spécifiques, doivent être administrés

avec méthode, c'est-à-dire, qu'on doit avoir égard à l'âge, au tempérament & aux habitudes du sujet malade, à la saison, au caractère de la maladie, qui tantôt penche vers les affections inflammatoires, & tantôt vers les affections putrides. Ces considérations sont essentielles pour modifier convenablement les moyens de guérison qu'on met en usage, & combiner les remèdes d'une manière relative aux différentes circonstances. Ceux qui ayant entendu dire que le quinquina est le remède spécifique des fièvres intermittentes, pensent qu'on ne fauroit trop se hâter de le donner, s'exposent à aggraver la situation d'un malade, au lieu de la rendre meilleure.

Un principe qu'on ne doit jamais perdre de vue, c'est que tout remède qui tend à supprimer la fièvre, c'est-à-dire, le moyen dont la Nature se sert pour résoudre & dissiper la cause morbifique, avant qu'on ait fait tout ce qui

est nécessaire pour favoriser les crises convenables, peut devenir funeste. Les remèdes chauds & astringens ne font que concentrer & fixer le mal; & les premiers effets d'un tel procédé sont une augmentation de chaleur & d'érétisme, des insomnies, la couleur jaune ou cadavéreuse du visage, une oppression & une difficulté de respirer accompagnées d'une toux sèche & incommode. Il faut donc, dans le traitement des fièvres intermittentes, avant d'en venir à l'usage des fébrifuges, 1.<sup>o</sup> examiner la constitution & le tempérament du sujet, & voir jusqu'à quel point ils requièrent la saignée; 2.<sup>o</sup> évacuer les premières voies où réside souvent le principe de la maladie, où se trouvent du moins presque toujours des impuretés qui le fomentent; pour cet effet, il faut délayer & adoucir les humeurs, diminuer la tension des solides, & donner de la souplesse aux organes par le moyen d'une boisson abondante. Telles sont les

mesures qu'on doit prendre, avant de prendre le parti de mettre en usage les fébrifuges & les spécifiques.

Lorsqu'on a eu le malheur d'en abuser, la seule ressource qui reste, s'il en est encore temps; c'est de revenir sur ses pas, & de tâcher d'éteindre la chaleur qu'on a excitée, de détruire les engorgemens produits par une mauvaise manœuvre, & de faire cesser la tension qui les entretient, à force de boissons adoucissantes, & par un usage bien ordonné des apéritifs pour passer aux remèdes qui évacuent doucement, & de ceux-ci, aux remèdes qui fortifient par degrés le ton & le ressort des solides. Le peuple, qui se nourrit d'alimens grossiers & d'une difficile digestion, doit en continuer l'usage pendant quelque temps, après que les accès ont cessé, & se tenir scrupuleusement à un régime qui prévienne les abus dont la maladie a tiré sa source: il

doit éviter avec soin l'humidité, & les causes capables de supprimer la transpiration, mêler à ses alimens des boissons fortifiantes qui en corrigent la crudité, & s'interdire les excès du travail, comme ceux de la débauche. Ces moyens, qui sont très-propres à empêcher les récidives, sont aussi capables d'écarter les causes des fièvres intermittentes, épidémiques ou autres.



---

## CHAPITRE V.

### *De la Fièvre ardente.*

LE nom de cette fièvre vient d'un de ses principaux symptômes , qui est une chaleur âcre & pour ainsi dire brûlante , qui se fait sentir à ceux qui touchent le malade. Elle est , selon quelques-uns , une espèce de fièvre tierce continue , parce qu'ils ont cru remarquer des intermissions dans sa marche , qui ont lieu de deux jours l'un ; & selon d'autres , une espèce de fièvre putride bilieuse , qui ne diffère de la fièvre putride ordinaire , & de celle dont nous avons déjà parlé , que par son degré de violence. Quoi qu'il en soit , comme ce degré de violence lui donne un caractère particulier , & la rend très-redoutable , nous avons cru qu'elle méritoit un chapitre séparé.

Une chaleur brûlante que le malade éprouve dans tout le corps , & sur-tout

dans les entrailles, & que sent la main de celui qui le touche, est le symptôme le plus caractéristique de cette fièvre; la sécheresse & l'aridité de la peau sont égales à sa chaleur: le malade souffre des maux de tête violens, & une oppression qui rend sa respiration fréquente & pénible, & d'où résulte une extinction de voix qui lui permet à peine de proférer quelques mots entrecoupés; sa langue est sèche & noire, & la soif inextinguible; ses urines peu abondantes & enflammées, annoncent une ardeur & une tension extrêmes; il s'inquiète, cherche le sommeil, & ne peut le trouver; il s'affoupit quelquefois par l'excès du mal & de l'oppression, mais le plus souvent il est plongé dans un délire phrénétique qui le conduit à une mort très-prompte; car le plus souvent il meurt le troisième ou le quatrième jour de la maladie.

Les paylans sont plus exposés à ses

atteintes que les autres classes d'hommes, & les jeunes gens vigoureux, plus que les personnes âgées & d'une constitution foible. Les premiers sont disposés à cette maladie par les travaux excessifs de la campagne, & par les chaleurs ardentes du soleil auxquelles ces travaux les exposent; dans les autres, elle est le fruit des abus de la table, des plaisirs de l'amour & des liqueurs échauffantes: des voyages pénibles & longs où l'on souffre la chaleur & la soif, sont aussi capables de la produire. Les Commerçans & les Militaires doivent par conséquent y être sujets. Un sang épaissi & échauffé par ces différentes causes, ne peut que circuler difficilement dans les dernières ramifications des vaisseaux sanguins; de sorte qu'il semble que la Nature ait besoin de proportionner l'agitation de ce fluide dans les gros vaisseaux, à la difficulté qu'il a de se mouvoir dans les petits. Ainsi le mouvement & la chaleur qui

en est une fuite, font extrêmes ; mais malheureusement , comme ces moyens s'exercent sur un sang aduste & dépouillé de véhicule, il est rare qu'ils parviennent à opérer quelque crise salutaire : au contraire , le plus souvent ils ne font qu'augmenter son engorgement , & accélérer son altération.

D'ailleurs , cette maladie est trop violente , pour que la Nature ait le temps de préparer des crises avantageuses ; le malade succombe avant qu'elle puisse amener quelque changement favorable. On a lieu de concevoir quelque espérance , lorsqu'il survient quelque évacuation par le haut ou par le bas , ou qu'il se présente des urines chargées : des hémorrhagies du nez , l'apparition des règles ou des hémorrhoides , ont quelquefois assuré le salut du malade ; on n'a pas beaucoup à attendre des hémorrhagies qui sont très-peu abondantes , & qui arrivent le troisième ou le quatrième

jour ; on doit peu compter sur des fueurs critiques dans une affection où le sang est si tenace & si privé de férosité : quelquefois , mais rarement , le malade se trouve foulagé par l'évacuation d'une matière cuite & sanieuse qu'il crache.

Lorsqu'on sera appelé pour une fièvre ardente , on doit se hâter de faire saigner le malade , & proportionner la saignée à l'âge & au tempérament du sujet. Les personnes qui sont sujettes à la fièvre ardente , d'après ce que nous avons dit plus haut , *page 107* , exigent ce remède ; leur sang devenu épais & raréfié , rend ce secours nécessaire. Après la saignée , ce qui importe le plus , c'est de mettre en œuvre tout ce qui est capable de rafraîchir , de diviser , d'atténuer le sang & de le rendre fluide , pour qu'il puisse circuler librement : ainsi , après avoir fait saigner le malade , il faut lui donner , en grande quantité , des boissons acidules ,

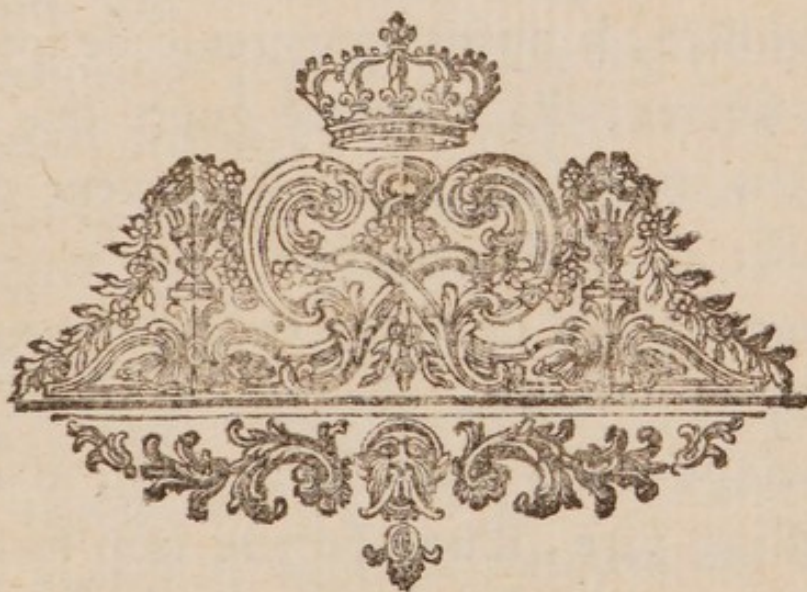
telles que la boisson n.<sup>o</sup> 17 ; on aura aussi recours à la potion saline n.<sup>o</sup> 24, dont le malade prendra une cuillerée d'heure en heure ; on doit insister beaucoup sur les lavemens émolliens faits avec une infusion de fleurs de camomille, à laquelle on mêlera un peu de lait : c'est un très-bon moyen de relâcher les fibres des organes du bas-ventre, & de faire passer dans les vaisseaux qui les composent, une partie du véhicule qui leur manque ; c'est un très-bon procédé d'appliquer aussi sur le ventre du malade des flanelles ou des linges trempés dans la même infusion ; on tempère par-là la chaleur âcre de la peau, cette décoction émolliente rendant cet organe plus souple, & en diminuant la sécheresse.

Lorsqu'on aura mis en usage ces moyens, on doit songer à débarrasser les premières voies, ce qu'on fait avec une décoction de tamarins, ou avec le purgatif

n.<sup>o</sup> 5 ; & tout cela doit se faire les premiers jours de la maladie , parce qu'il prépare la Nature à quelque crise favorable , si elle en est capable. Si l'air a jamais besoin d'être renouvelé , c'est dans une maladie où l'haleine & la transpiration du malade sont brûlantes , & détruisent promptement le ressort de l'air ; on doit par conséquent tenir les fenêtres de la chambre ouvertes , & débarrasser le malade de ses couvertures pour le couvrir le plus légèrement qu'il sera possible. Comme la principale indication qu'offre la fièvre ardente , est de relâcher & d'humecter , il seroit bon de rendre humide l'air que respire le malade par le moyen de la vapeur d'une décoction d'herbes émoullientes ; cette vapeur donnant de la souplesse aux organes de la respiration , on s'aperçoit bientôt que la respiration devient plus aisée : ces relâchans facilitent les détentes , & amènent souvent des évacuations qui n'auroient peut-être

pas lieu sans leur secours. Nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de dire que les remèdes échauffans seroient ici mortels : la chaleur du malade est déjà assez considérable, & tout ce qui tendroit à l'augmenter la rendroit funeste. Nous le répétons encore, on ne doit se proposer d'autre but dans le traitement de la fièvre ardente, que de relâcher la tension, & de diminuer la sécheresse des solides, de redonner au sang la fluidité qu'il a perdue, de favoriser la dépuracion dont il peut avoir besoin, d'humecter & de rafraîchir les organes trop crispés & trop échauffés. C'est à quoi on parviendra si on s'attache, 1.° à diminuer la masse du sang, pour rendre ses mouvemens plus faciles ; 2.° à faire un grand usage de boissons acidules, pour le rendre plus fluide ; 3.° à humecter les différentes parties du corps pour les rendre plus souples, & capables de se prêter aux mouvemens critiques que la

Nature peut tenter pour se dégager ;  
4.° enfin, à tenir le ventre libre, sans  
l'irriter, & à procurer au malade un air  
toujours frais.



## CHAPITRE VI.

*De la Fièvre Synoque simple, &  
de la Fièvre Éphémère.*

LA fièvre synoque simple est, après l'éphémère, la moins dangereuse de toutes les fièvres : elle n'attaque guère que les sujets robustes, & n'est souvent que l'effet de l'effervescence d'un tempérament plein de force & de vigueur ; pour l'ordinaire, elle est la suite de quelque excès dans le régime, d'une passion vive, d'une fatigue trop forte, des grandes chaleurs de l'été qui ont raréfié le sang, & l'ont déterminé à un mouvement violent. La Nature, gênée par la quantité excessive d'un sang que sa raréfaction rend encore plus propre à déranger les fonctions ordinaires de la vie, excite un mouvement fébrile pour atténuer, résoudre une partie de ce

fluide, & s'en débarrasser par quelque organe excrétoire.

C'est ce qui arrive vers le sixième ou le septième jour de la maladie, quelquefois le troisième ou le quatrième, où il survient une sueur plus ou moins abondante qui la termine. Elle commence quelquefois par un frisson léger ; mais pour l'ordinaire, ce symptôme n'a pas lieu : le malade souffre une chaleur très-vive, qui se soutient plus ou moins long-temps, & finit comme nous venons de le dire. Quant au pouls, il est plein & rapide, le visage rouge & enflammé, le malade est agité & éprouve des douleurs de tête plus ou moins vives, une soif ardente & une oppression qui rend sa respiration laborieuse & son sommeil entrecoupé.

Le premier secours que semble exiger cette fièvre, est la saignée ; on la fera très-considérable, ou bien on la répétera, si le sujet est d'une constitution

robuste & d'un tempérament sanguin. Ce moyen est d'autant plus indiqué, que cette fièvre se termine très-souvent par des hémorrhagies : si le sujet étoit bilieux, & qu'on eût lieu de croire que la maladie est fomentée par des matières bilieuses qui irritent les premières voies, il faudroit après la saignée administrer le purgatif n.º 5 ; du reste la diète & l'usage de la tisane n.º 17, & de la potion n.º 24, suffiront pour achever de dissiper la maladie.

On conçoit bien que la fièvre *éphémère*, ainsi appelée, parce qu'elle ne dure que vingt-quatre heures, exige encore moins de remèdes : l'abstinence, les boissons aqueuses & des lavemens, sont les seuls moyens qu'on ait besoin d'employer. Une sueur & des urines abondantes, sont la crise par laquelle cette fièvre se termine ordinairement ; & on doit bien se garder de troubler ces excrétions salutaires par des remèdes échauffans.

Nous n'avons parlé de ces deux fièvres qui se guérissent sans les secours de l'art, & auxquelles les gens du peuple, les artisans & les payfans, sont très-sujets, par rapport aux travaux pénibles de leur état, que pour les avertir de ne point aggraver & faire dégénérer ces fièvres qui, par elles-mêmes sont exemptes de danger, par des pratiques imprudentes, telles que l'usage des boissons échauffantes, des purgatifs irritans; pratiques auxquelles ils n'ont que trop recours dans la plupart de leurs maladies.



## CHAPITRE VII.

*De la petite Vérole.*

Nous avons jusqu'ici traité des fièvres continues essentielles, avec ou sans rémittence; nous allons nous occuper à présent des fièvres essentiellement accompagnées d'éruptions, telles que la petite vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine, la fièvre éréfipélateuse. La plus grave, la plus intéressante de toutes ces fièvres, & par ses suites, & par le danger qui l'accompagne trop souvent, est la petite vérole.

Cette maladie, dont les anciens Médecins n'ont point parlé, & que les Arabes nous ont fait connoître les premiers, est devenue si générale, que très-peu de personnes en sont exemptes; mais par une heureuse singularité, elles ne l'ont qu'une fois dans la vie, & si quelques sujets l'ont plusieurs fois, ce

font des exceptions si rares à la règle générale, qu'elles n'ont presque jamais diminué la juste sécurité où sont ceux qui l'ont eue. Cette maladie est contagieuse, & attaque ordinairement plusieurs individus en même temps. Les enfans sont plus exposés à ses atteintes que les adultes, soit que le miasme variolique ait plus de prise sur ceux-là, soit que leurs organes flexibles se prêtent plus à son développement.

Avant que la fièvre qui accompagne la petite vérole se déclare, la personne qui doit l'avoir, éprouve une certaine pesanteur; elle a moins d'appétit & de gaieté, les yeux battus; quelques-uns, sur-tout les enfans, ont un coloris très-animé. Ces préludes sont suivis d'alternatives de froid & de chaud, & enfin, d'un frisson plus ou moins long, qui fait place à une forte chaleur, presque toujours accompagnée de douleurs à la tête, dans le dos, & d'envies de vomir. Quel-

ques heures après, la fièvre se calme un peu, & il survient une sueur qui est souvent considérable : cependant le mal de tête & des reins, & l'accablement, continuent ; après quelque temps de rémission, la fièvre se relève, sur-tout le soir, & devient aussi forte que la première fois.

Le troisième ou le quatrième jour, on voit paroître les premiers boutons sur la fin du redoublement : l'éruption commence ordinairement par les parties supérieures du corps ; c'est presque toujours au visage qu'on se montrent les premiers boutons ; il en vient ensuite aux mains, aux bras, au cou, à la poitrine : à mesure que l'éruption avance, la fièvre diminue, si la petite vérole est bénigne ; & souvent la fièvre a entièrement cessé, qu'il sort encore un grand nombre de boutons au dos, aux cuisses, aux jambes, aux pieds, & dans tout le reste du corps. Si après le second jour de l'éruption, la fièvre ne cesse pas tout-à-fait,

tout-à-fait, c'est un signe que l'éruption sera très-abondante.

Les boutons ne font d'abord qu'une tache rouge, semblable à la piqure d'une puce, du milieu de laquelle s'élève un point blanc qui grossit peu-à-peu, tandis que la rougeur qui l'entoure s'étend dans la même proportion. Vers le sixième jour, après leur sortie, ils ont acquis toute la grosseur qu'ils doivent avoir, & sont remplis d'un pus qui augmente leur blancheur; alors le pus, en s'épaississant, commence à leur donner une couleur un peu jaune, ils se sèchent & tombent en écailles dix ou onze jours après leur éruption, selon l'ordre dans lequel ils ont paru, de sorte qu'ordinairement, ils sont tout-à-fait desséchés dans un endroit, tandis qu'ils sont à peine mûrs dans un autre; ceux de la plante des pieds ayant de la difficulté à percer la peau, qui est dure & calleuse dans cette partie, sont les derniers qui parviennent à leur maturité.

La quantité des boutons qui, en rendant la peau raboteuse, augmente sa surface, lui donne nécessairement un certain degré de tension, qui fait que tous les intervalles qui séparent les boutons, sont rouges & luisans; mais cette enflure & cette couleur diminuent, à mesure que les boutons se desèchent.

Si l'éruption est considérable, il survient une fièvre qu'on appelle *secondaire*; lorsque la suppuration s'établit: elle est l'effet du travail qui change en pus la matière qui forme les boutons. Cette fièvre est plus dangereuse que la première; & c'est à cette époque que périssent la plupart de ceux qui meurent de la petite vérole: le malade alors, avec une chaleur & une soif ardente, éprouve de l'oppression & de l'assoupissement, ou des inquiétudes qui ne lui permettent de prendre aucun repos. Le desèchement des boutons amène le calme, & dissipe le danger: quand les boutons

sont en petit nombre, la fièvre secondaire est à peine sensible : au surplus dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque les boutons sont nombreux, la violence de la fièvre, ou bien la force du pouls ne paroît point proportionnée à l'état du malade, parce que l'enflure dérobe au tact l'impression du battement de l'artère.

Tel est le tableau des symptômes qui accompagnent ordinairement la petite vérole bénigne : il y en a qui n'ont pas toujours lieu ; de cette classe est la salivation qui survient très-souvent aux adultes, lorsque la maladie est grave. Cet accident, qui empêche presque d'avaler, incommode beaucoup le malade ; mais cette évacuation lui est très-avantageuse : la Nature y supplée dans les enfans par la diarrhée. Il n'est pas rare de voir ces derniers avoir des convulsions avant l'éruption, & cet accident n'est pas aussi dangereux chez eux que chez les adultes,

à moins qu'elles ne soient la suite d'une subite répercussion de la matière variolique, ou de la violence de la fièvre qui accompagne la suppuration. Les personnes jeunes ont quelquefois des saignemens de nez, dont l'utilité se manifeste toujours par une diminution sensible dans la violence des symptômes.

Le caractère de la petite vérole, dont le principe est vraisemblablement le même dans tous les lieux & dans tous les individus, peut être modifié de différentes manières, selon le tempérament des personnes qu'elle attaque, & selon les diverses constitutions de l'air; constitutions qui tiennent ou à la nature des lieux, ou à celle des vents & des saisons qui règnent. L'examen de ces différentes circonstances est de la plus grande importance pour le traitement de la petite vérole, qui tantôt a beaucoup de rapport avec les maladies inflammatoires, & tantôt se rapproche plus ou moins du caractère des fièvres putrides

exanthématiques. Dans le premier cas, la petite vérole s'annonce par un pouls plein, dur & rebondissant; par une chaleur & une sécheresse excessive; par une respiration laborieuse & des douleurs vives dans les différentes parties du corps; enfin, tout porte le caractère d'une fièvre inflammatoire. Dans le second cas au contraire, il est aisé de reconnoître les signes d'une fièvre putride maligne; abattement, mouvemens convulsifs, pouls obscur & irrégulier, tout annonce une petite vérole d'une espèce funeste. Lorsque l'éruption se fait, les boutons sont d'une couleur livide & noire, fanguinolens & gangréneux; ce qui annonce un sang dissout & dénaturé par un principe de putridité.

Cette dernière espèce de petite vérole règne ordinairement dans les lieux infectés par des vapeurs putrides, tels que les lieux bas & marécageux, après des temps humides & chauds, ou bien attaque des

sujets dont les humeurs ont une tendance à la putréfaction, tandis que la petite vérole, qui tient de la nature inflammatoire, n'attaque pour l'ordinaire que des sujets vigoureux & doués d'un sang riche & visqueux, & règne par des temps froids & secs, comme lorsque le vent du nord souffle. Ces considérations sont essentielles, puisque c'est d'après elles qu'on doit déterminer le traitement qui convient à la petite vérole, ou du moins les modifications qu'il exige. Une chose qui prouve que le miasme variolique produit des effets qui ne dépendent que des diverses circonstances où se trouvent les individus qu'il attaque, c'est que le même venin communiqué à plusieurs personnes, produit en elles des petites véroles différentes : dans un tempérament pituiteux, l'éruption sera lente; les boutons parviendront difficilement à une certaine maturité, & resteront remplis d'une matière lymphatique

qui ne peut point se convertir en pus. La putridité se manifeste de toutes parts dans les personnes qui ont un sang alkalescent; & la disposition inflammatoire accompagne pour l'ordinaire les petites véroles des personnes dont la fibre est forte & le sang épais & riche.

On distingue la petite vérole en *discrète* & en *confluente*: celle-ci est plus dangereuse que la première; quoique l'une & l'autre soient funestes quelquefois, lorsqu'elles sont épidémiques, & qu'elles sont modifiées par les circonstances dont nous venons de parler, c'est-à-dire, par des saisons mal saines & par une mauvaise disposition des sujets. Néanmoins la petite vérole discrète, ainsi appelée, parce que les boutons sont séparés les uns des autres, est plus bénigne que la confluente, à qui on a donné ce nom, parce que les boutons se tiennent, & que la matière qui les remplit peut se confondre & se mêler. Nous ne parlerons point

des autres divisions que les Auteurs font de la petite vérole, parce qu'elles ne changent rien au traitement.

Pour traiter avec avantage la petite vérole, de quelque espèce qu'elle soit, on doit prendre la Nature & l'expérience pour guides : le but que la première se propose, est de chasser du corps un principe malfaisant ; elle excite un mouvement qui dispose ce principe à se séparer des autres humeurs, & à se jeter sur la peau : la fièvre est l'instrument que la Nature emploie pour cela, & pour être salutaire, doit être contenue dans les limites d'une certaine modération. Il suit delà, que le vulgaire qui n'aspire qu'à éteindre la fièvre, est dans l'erreur la plus pernicieuse : la seule chose qu'on doit faire à cet égard, c'est de tâcher d'en diminuer la violence, lorsqu'elle est trop forte ; car dans ce cas, bien loin que la dépuracion à laquelle la Nature tend, puisse avoir lieu, la tension

des solides qui se refusent à toute sorte d'excrétion, & le mouvement rapide des humeurs qui ne permet point à la matière variolique de se séparer & de se déposer à la peau, s'opposent à cette opération.

Le principe que nous établissons exclut par conséquent l'usage de tous ces remèdes chauds, que le peuple n'a employé que trop long-temps, dans la vue de pousser le venin de la petite vérole à la peau. Ces remèdes sont si rarement nécessaires, & si dangereux pour l'ordinaire, que les gens qui ne sont pas bien capables de distinguer les cas où ils peuvent être utiles, feront bien de s'en abstenir tout-à-fait. Si la maladie est d'un bon caractère, les efforts de la Nature seront suffisans pour la conduire à une terminaison favorable; & s'il y a quelque excès à craindre alors de sa part, c'est que ses mouvemens ne soient trop violens: si la maladie est maligne, les remèdes chauds ne corrigeront point.

la constitution des humeurs dont cette malignité dépend ; au contraire , ils augmentent les inflammations qu'elles forment dans les différens viscères , & accélèrent leur putréfaction.

Les moyens les plus efficaces pour prévenir ces accidens , seroient ceux qui rapprocheroient le plus le traitement de la petite vérole naturelle , de celui de la petite vérole artificielle ou inoculée : les avantages de ce dernier traitement sont connus , & son excellence est fondée sur ce qu'il favorise autant qu'il est possible , les opérations de la Nature ; au lieu que les procédés usités dans le traitement ordinaire de la petite vérole , y sont tout opposés : les remèdes chauds , & sur-tout l'air trop échauffé , augmentent la chaleur & la sécheresse de la peau & empêchent par-là l'éruption. L'expérience fait voir que dans le fort de la fièvre , toutes les sécrétions sont suspendues , cet état doit par conséquent

être aussi un obstacle à la sécrétion de la matière variolique ; d'ailleurs , il semble que plus la chaleur est vive , & le mouvement de la fièvre plus rapide , plus grande est la quantité des humeurs qui s'assimilent à la substance varioleuse , de sorte que la quantité des boutons quand l'éruption s'est faite , semble être en proportion avec la violence de la fièvre. Heureux encore si tout le sang altéré par le venin variolique , pouvoit former des boutons & se jeter sur la peau ! mais lorsque cet organe est couvert de pustules au point de ne pouvoir plus en contenir , il faut nécessairement que le reste de la masse du sang , qui est infectée , se jette sur les viscères internes , détruise leur tissu , & y éteigne la vie.

La méthode qu'emploient les Inoculateurs , remédie aux funestes effets d'une fièvre trop violente : elle est assez facile & assez simple pour que le peuple puisse la mettre en pratique ; il lui sera aussi

aisé de prendre une tisane légèrement rafraîchissante, & de se procurer un air toujours frais, que d'employer des remèdes chauds, & de s'ensevelir dans une atmosphère échauffée, & qu'on ne renouvelle jamais. Si la violence des symptômes de la petite vérole naturelle ne permet point de se conformer en tout à la méthode employée par les Inoculateurs, on n'en mettra en usage que ce que les circonstances permettront.

Cette méthode tend à diminuer la quantité des boutons varioliques, en modérant la fièvre & la chaleur; car si ces deux derniers symptômes sont nécessaires pour la préparation & l'excrétion du venin variolique, il est à craindre d'un autre côté que leur trop d'énergie ne multiplie trop ce venin, & ne lui assimile une trop grande quantité d'humeurs; de manière que, quoiqu'une éruption très-abondante en chasse une grande partie, il en reste encore une

grande quantité qui achève d'infecter les humeurs , & qui accable les viscères internes.

On sent bien que l'usage des rafraîchissans doit être subordonné aux circonstances où l'on se trouve ; qu'il seroit imprudent d'insister sur les boissons acides à l'égard d'une personne d'un tempérament pituiteux & froid, en qui l'éruption auroit de la peine à se faire ; qu'il faut réserver ce moyen pour ces petites véroles qui tiennent du caractère inflammatoire, ou d'un principe putride : quant à l'air frais, il est absolument nécessaire dans toutes les espèces de petites véroles ; cet élément, si nécessaire aux êtres vivans qui se portent bien, l'est encore plus aux malades qui ont besoin de son ressort & de son influence, pour être aidés & soutenus dans des fonctions qu'ils n'exécutent qu'avec peine. Il doit être plus souvent renouvelé pour eux, que pour les personnes en bonne santé, parce que

l'atmosphère d'une personne qui a une fièvre forte, & dont la respiration est brûlante, est plutôt corrompue que celle d'un individu qui est dans son état naturel; sans compter que l'air que respire un sujet attaqué de la petite vérole, doit être chargé des miasmes varioliques, qui multiplient les impressions de la cause de la maladie; au lieu qu'un air renouvelé, en emportant à chaque instant une certaine quantité de matière variolique, & en tempérant la raréfaction des humeurs, ne peut que soulager beaucoup le malade.

Ainsi un air frais & des boissons propres à calmer l'excès de la fièvre, doivent faire la base du traitement de la petite vérole. On aura soin par conséquent de placer les personnes qui en seront atteintes, dans des endroits bien aérés, ou du moins de renouveler l'air de leur chambre le plus souvent qu'il sera possible; on leur fera boire souvent d'une tisane qui modère l'ardeur & la soif

qui les tourmente, telle que la boisson du n.º 17 : le reste du traitement doit être conforme aux règles générales de l'art de guérir, c'est-à-dire que c'est la nature des symptômes qui doit le déterminer, laissant à part les considérations particulières qui naissent de l'espèce de la maladie, & que l'expérience a consacrées.

Comme aussitôt qu'une personne est attaquée d'une fièvre aiguë, qui doit être suivie de la petite vérole, il n'est pas possible de décider si cette maladie doit avoir lieu, on se conduira dans ce cas, comme on se conduit au commencement de toutes les maladies aiguës, c'est-à-dire, qu'on mettra le malade au régime, à l'usage d'une boisson plus ou moins rafraîchissante, selon le degré de la fièvre, & à celui des lavemens émolliens; on le saignera, s'il est d'un tempérament sanguin, & si la chaleur & la fièvre sont considérables, ainsi que le mal de tête & l'oppression : la saignée

dans ce cas est nécessaire, non-seulement pour calmer la violence des symptômes & les souffrances du malade, mais encore pour rendre l'éruption plus facile. On a vu des malades qui étoient dans le plus grand danger, par le défaut d'éruption, être sauvés par une saignée qui a amené une éruption considérable, en diminuant la tension & l'érétisme qui s'y opposoient : on prévient par-là aussi les inflammations du poumon, du cerveau, qui rendent souvent funeste la petite vérole.

C'est pourquoi lorsqu'il s'agira d'une personne jeune, pléthorique, attaquée d'une fièvre accompagnée de lassitude, de mal de tête & de reins, & d'une respiration laborieuse, on doit commencer par la faire saigner, la mettre à l'usage de la tisane n.<sup>o</sup> 16 & des lavemens faits avec de l'eau & un tiers de lait ; si le sujet avoit des envies de vomir qui ne dépendissent point d'une simple irritation, il

faudroit favoriser cette disposition , en donnant , vers le troisieme jour de la maladie , la poudre *n.º 1* : ce remède est alors d'autant plus avantageux , qu'en évacuant les premières voies , il imprime en même temps aux humeurs un mouvement vers la peau , qui rend l'éruption plus facile. On voit très-souvent dans ce cas l'éruption commencer à se faire pendant l'action du remède , & les boutons paroître en grande quantité avec la sueur , excitée par les secousses qui accompagnent le vomissement.

Si les boutons sont gros , séparés les uns des autres , & que la fièvre se calme à mesure que l'éruption s'avance , on se bornera aux secours que nous avons indiqués. Le régime seul , & un air frais souvent renouvelé , suffiront à la Nature qui , d'elle-même fera le reste. Il en sera de même dans les petites véroles confluentes qui sont d'un bon caractère ; elles exigent aussi très-peu de remèdes :

il faut avoir soin que la diarrhée dans les enfans , & la salivation dans les adultes , ne soient pas trop fortes , parce qu'elles épuisent trop quand elles ne sont pas modérées , & qu'elles peuvent déranger la marche naturelle de la maladie ; auquel cas on auroit recours , pour modérer ces évacuations , au remède *n.º 27*. C'est une excellente pratique que de faire mettre soir & matin les jambes du malade dans de l'eau tiède ; elle débarrasse la tête , rend l'éruption plus facile , & calme les accidens : elle est une occasion pour le malade de se lever deux fois par jour , de changer d'air & de situation ; ce qui est très-propre à modérer l'ardeur de la fièvre , & à diminuer la violence de tous les autres symptômes.

La boisson ordinaire du malade doit être la tisane *n.º 16* ; le bouillon de viande doit lui être interdit ; sa nourriture doit se borner à du lait coupé avec deux tiers de tisane , à des confitures , à des fruits

cuits , à de la crème de riz ou à de la purée de lentilles , à du pain & des légumes : les petites véroles d'un bon caractère se guérissent très - bien ainsi , & sans autre remède ; on a seulement soin dans ce cas de purger le malade , lorsque les boutons du visage commencent à se dessécher. On pourra alors faire usage du purgatif *n.º 5* , qu'on redonnera cinq ou six jours après.

La plupart des sujets peuvent se passer de la saignée , mais ce remède est indispensable lorsque la fièvre est violente ; il faut même alors la répéter quelquefois : on doit insister beaucoup , dans ce cas , sur les lavemens émolliens , sur les bains des jambes , & sur le soin de faire souvent lever le malade , & de le tenir le plus long - temps qu'il est possible sur une chaise , pour lui faire respirer un air souvent renouvelé. Pour modérer l'excès de la chaleur de la fièvre , on pourra mêler à la tisane *n.º 16* , la liqueur *n.º 7* ;

ces moyens doivent du moins en partie être suspendus, lorsque la fièvre vient à cesser; & on s'en tient alors au seul régime, jusqu'à ce que la suppuration vienne rallumer la fièvre. Dans ce période, qui est le plus redoutable, parce que la grande multitude des pustules qui couvrent le corps, fournit aux vaisseaux absorbans, une quantité considérable de pus variolique dont toute la masse du sang est bientôt infectée, la maladie mérite une attention particulière: on doit sur-tout alors avoir soin de tenir le ventre libre; c'est un des moyens les plus propres à diminuer la masse de la matière variolique, qui des premières voies peut passer dans le sang: car l'ésophage, l'estomac & les intestins qui sont couverts de pustules, regorgent de pus variolique. Pour entretenir donc la liberté du ventre, on fera usage de la décoction n.<sup>o</sup> 30, qu'on aiguîsiera avec un grain de tartre émétique, & qu'on donnera au malade

deux ou trois fois par jour ; on pourroit substituer à ce remède le tartre émétique administré de la manière indiquée dans le n.<sup>o</sup> 19 : on donnera aussi en même temps la tisane n.<sup>o</sup> 16, à laquelle on joindra la liqueur n.<sup>o</sup> 7, pour prévenir les effets de la putridité qui sont toujours à craindre, lorsque la matière variolique inonde en trop grande quantité l'œsophage, l'estomac & tout le canal des intestins. Les lavemens ne doivent pas être oubliés à cette époque, & pour les rendre plus efficaces, on y joindra trois onces de pulpe de casse.

Pour soulager les malades dont les narines & le gozier sont quelquefois bouchés par les pustules, on leur fera de fréquentes injections dans ces parties avec la décoction n.<sup>o</sup> 14. Pour attirer, autant qu'il est possible, la matière variolique aux extrémités, & dégager la tête, on applique avec succès des cataplasmes émolliens, tels que celui du n.<sup>o</sup> 9, à la plante des

pieds & aux mains : on pourroit les faire seulement avec de la mie de pain & du lait ; mais lorsque ce moyen est insuffisant , & ne remplit point l'objet qu'on se propose , on doit avoir recours aux synapismes , c'est-à-dire , à l'emplâtre n.º 31 , qu'on applique à la plante des pieds , à la place du cataplasme émollient.

Le desir de conserver la beauté , a donné lieu à un usage qui peut encore adoucir les effets de la petite vérole d'une manière à assurer le salut du malade ; il consiste à ouvrir les boutons qui sont remplis de pus , non-seulement au visage , mais encore dans tout le corps : en ouvrant par ce moyen une issue au pus , on prévient les impressions qu'un trop long séjour le mettroit en état de faire sur les différentes parties du corps ; on diminue la masse de la matière variolique , & on l'empêche de passer dans le sang. Cette opération doit se faire , lorsque les pustules commencent à jaunir ; lorsqu'on

aura ouvert le plus de pustules qu'on aura pu, on les nettoiera avec des linges trempés dans de l'eau tiède ou dans la décoction du n.º 14 : si on étoit inquiet sur l'état des yeux, qui restent quelquefois fermés presque pendant tout le cours de la maladie, on pourroit les arroser avec la même liqueur ou avec du lait tiède.

Il arrive quelquefois qu'une éruption commencée, rentre tout-à-coup. Dans un accident si fâcheux, on doit aussitôt recourir à la tisane n.º 2, qu'on fait boire un peu chaude & en abondance; on mettra aussi en usage les vésicatoires, qu'on appliquera aux gras des jambes : si la rentrée de la matière éruptive étoit suivie d'abattement & de foiblesse du pouls, on donneroit toutes les heures une cuillerée ou deux de la liqueur indiquée par le n.º 33, pour favoriser l'écoulement des urines, qui soulage beaucoup dans la petite vérole; c'est une très-bonne méthode de faire prendre deux

ou trois fois par jour une dose de la poudre n.º 29.

Tels sont les symptômes, les accidens & le traitement de la petite vérole ordinaire, de celle qui a un caractère inflammatoire : cette espèce, qu'elle soit confluente ou discrète, n'est pas bien dangereuse ; la Nature la guérit le plus souvent par ses seules forces, & l'art y a très-peu de chose à faire. Il n'en est pas de même de certaines petites véroles, ou plutôt de la petite vérole jointe à certaines fièvres épidémiques, qui rendent ordinairement inutiles les efforts de l'un & de l'autre : la marche de la petite vérole, se trouve dans ces cas contrariée par la disposition putride du sang, ou par l'action d'un miasme délétère qui abbat les forces vitales, & jette la machine dans un anéantissement funeste. Alors on a la putridité & tous les symptômes des fièvres malignes à combattre, avec ceux de la petite vérole ;  
situation

situation embarrassante, même pour les personnes les plus consommées dans l'art de guérir. Aussi ne doit-on pas être étonné, si, lorsque la petite vérole se trouve jointe à des fièvres malignes épidémiques, elle est si dangereuse & produit tant de ravages. La matière éruptive annonce une dissolution profonde des humeurs : dans quelques sujets, les boutons de la petite vérole sont livides & noirs, & les intervalles qui sont entre eux, laissent voir des taches *pétéchiales*. A ces signes, qui indiquent un sang putride, il s'en joint bientôt un autre qui laisse à peine quelque espérance de salut ; ce sont des hémorrhagies du nez, de la gorge & des autres différentes parties du corps, qui sont le résultat de l'entier affaissement de la machine. Il est d'autres individus, sans doute d'un tempérament pituiteux, & dont les solides sont lâches & foibles, en qui la contagion produit d'autres effets, & une petite

vérole d'une espèce différente ; mais dont le caractère n'est guère plus favorable.

Tous les symptômes de cette espèce de petite vérole, annoncent la foiblesse & l'abattement, le pouls est petit & foible, le visage pâle, l'urine crue & limpide, la chaleur & la soif médiocres ; enfin, il semble que la Nature n'ait pas assez de force pour pousser les humeurs à la peau ; aussi l'éruption est-elle très-tardive ; elle n'a lieu que le sixième ou le septième jour que l'on voit paroître lentement des boutons pâles & remplis d'une matière séreuse, limpide & diaphane, qui n'acquiert jamais une certaine maturité ; ce qui a fait donner à cette espèce de petite vérole, le nom de *crystalline*.

Les indications que présentent ces deux espèces malignes de petite vérole, sont évidentes. Celle que la putridité caractérise, exige un usage prompt &

soutenu, des moyens propres à arrêter la dissolution des humeurs, tels que le vinaigre, le jus de citron, la liqueur n.º 7, qu'on mêle à la boisson ordinaire du malade. Comme il faut aussi dans cette espèce de petite vérole, soutenir les forces, on ne sauroit employer un remède plus efficace que le quinquina; la potion anti-septique n.º 32, produiroit de très-bons effets, si on pouvoit en attendre de tels, de quelque remède, dans une position si désastreuse. Dans l'autre espèce de petite vérole, c'est-à-dire, celle où tout annonce la foiblesse, il faut nécessairement avoir recours à des moyens qui relèvent un peu les forces abattues, tels que la potion n.º 8. Il est nécessaire aussi d'exciter la sensibilité des organes, presque éteinte, & de ranimer le ressort des solides par quelque irritant: c'est ce qu'on opérera en appliquant aux cuisses, aux bras & aux jambes, l'emplâtre n.º 21.

Malgré ces moyens qui paroissent les plus efficaces qu'on puisse employer dans ces dangereuses espèces de petite vérole ; on ne parviendra jamais à empêcher les malheurs & la mortalité qu'elles occasionnent. L'inoculation est la ressource la plus sûre qui nous reste contre cette cruelle maladie : il seroit à souhaiter que la multitude fût enfin entièrement détrempée sur les avantages d'une méthode qu'un grand nombre de particuliers éclairés, & que quelques Gouvernemens ont adoptée. Nous nous proposons d'en faire voir l'utilité dans un autre Ouvrage, & d'exposer la véritable manière de la pratiquer.



---

---

## CHAPITRE VIII.

### *De la Rougeole.*

LA rougeole est une maladie presque aussi commune que la petite vérole, à peu-près du même caractère, c'est-à-dire, tenant à une disposition plus ou moins inflammatoire; mais elle est moins dangereuse que la petite vérole : elle règne souvent dans le même temps que cette dernière, & quelquefois elles attaquent toutes les deux le même sujet en même temps, complication qui est toujours dangereuse.

La rougeole commence ordinairement par un mal-aise considérable, des frissons, & un grand mal de tête; ceux qui en sont atteints, mais sur-tout les enfans, ont une grande propension au sommeil, & un mal de gorge violent, leurs yeux sont rouges & larmoyans, & d'une sensibilité si vive, qu'elle leur fait fuir la

lumière ; ils ont aussi une toux sèche & fréquente, des éternuemens & un écoulement d'une humeur âcre par le nez. Ces symptômes acquièrent bientôt plus d'intensité, & la toux est en peu de temps accompagnée d'oppression ; la fièvre & la chaleur deviennent plus considérables, il survient des envies de vomir très-pessantes, qui se calment lorsque la diarrhée a lieu ; le malade a une soif ardente, la langue blanche ; il y a quelquefois aussi des sueurs assez considérables.

Le troisième ou le quatrième jour, il se fait sur le visage du malade une abondante éruption de taches semblables à celles que forme la morsure d'une puce, & qui par leur réunion, constituent des plaques plus ou moins larges, & causent à la peau un gonflement considérable, sur-tout à celle du visage. Les taches ont une légère élévation, qui n'est presque sensible que par la rudesse qu'elle communique à la peau : l'œil peut aper-

cevoir l'élévation de celles qui couvrent le visage, & qui fait souvent craindre la petite vérole; l'éruption commence par la face, & gagne successivement la poitrine, le dos, les bras, les cuisses, les jambes : elle est pour l'ordinaire très-abondante sur la poitrine. Les jeunes gens attaqués de cette maladie, ont souvent des saignemens de nez qui soulagent beaucoup.

Pourvu que la rougeole ne soit pas jointe à quelqu'autre maladie épidémique qui lui communique son caractère mal-faisant, on n'a pas beaucoup à craindre les suites de cette maladie, qui se guérit si souvent d'elle-même, & sans aucun secours étranger. L'éruption fait cesser les accidens comme dans la petite vérole, quoique souvent elle ne suffit pas; il y a quelquefois dans les premières voies des amas de bile, annoncés par des envies de vomir, qui subsistent même après que l'éruption est achevée,

& qu'on doit tâcher d'évacuer pour que les symptômes se calment tout-à-fait. Dans ce cas, on doit avoir recours au remède n.<sup>o</sup> 1. Le troisième ou le quatrième jour après l'éruption, les taches rouges pâlisent, la matière qui les forme se dessèche, & tombe sous la forme d'écaillés ou de son; enfin presque toute la surpeau se détache & se renouvelle. Le dixième ou le onzième jour, les rougeurs disparaissent entièrement, & la peau reprend son premier état.

La Nature qui guérit pour l'ordinaire elle-même cette maladie, se sert pour cela de quelque évacuation sensible qu'elle excite, soit par le moyen du vomissement, soit par la voie des urines, soit par celle de la transpiration. Ces effets sont autant d'indications salutaires qui doivent guider le traitement convenable à ce genre d'affection. Sans être tout-à-fait semblable à la petite vérole, elle exige à peu-près les mêmes moyens

de curation : à la vérité , les pustules que forme la rougeole ne sont point aussi proéminentes que celles de la petite vérole , & n'éprouvent point de suppuration ; mais la fièvre qui devance & prépare l'éruption , peut être considérée comme une fièvre inflammatoire. Cette fièvre n'est dangereuse que lorsque la matière qui l'occasionne se jette sur la poitrine ; accident qui est toujours suivi d'une toux importune & d'une respiration laborieuse ; il est pour l'ordinaire la suite & l'effet des remèdes chauds , dont on doit absolument s'abstenir.

Les remèdes propres à cette maladie , sont une ample boisson délayante & légèrement diaphorétique , des lavemens & de légers purgatifs qui tiennent le ventre libre , la saignée , si le sujet est jeune , vigoureux & sanguin , & sur-tout si la fièvre & le mal de tête sont violens. Ainsi , lorsqu'on aura à traiter une personne attaquée de la

rougeole, on commencera par la mettre à l'usage de la tisane n.º 16.

Si le sujet est vigoureux & sanguin, si la fièvre est forte & la respiration gênée, il est nécessaire de le saigner avant l'éruption, & de proportionner la saignée à la violence de la fièvre, & à la constitution pléthorique du malade.

On lui tiendra le ventre libre par le moyen des lavemens; on lui en donnera un ou deux par jour, selon le besoin qu'il en aura, & on connoîtra ce besoin au plus ou moins de facilité qu'il aura à aller à la selle, à la dureté du ventre, & à la chaleur intérieure qu'il éprouvera. On peut, si les lavemens ne suffisent pas, faire usage de la décoction n.º 30.

Rien n'est plus propre à calmer le mal de tête que les bains des jambes. On fera donc, lorsque le malade éprouvera cet accident, mettre ses jambes dans l'eau chaude deux fois par jour. On pourroit, s'il y avoit de l'oppression

& une toux sèche, soulager le malade, en lui faisant respirer la vapeur d'une infusion de fleurs de mauve ou de tilleul, ou bien la simple vapeur de l'eau chaude toute seule.

C'est ainsi qu'on favorise l'éruption, & qu'on calme à la fois la violence des symptômes qui la précèdent & qui l'accompagnent. Lorsque les rougeurs survenues à la peau auront disparu, on purgera le malade avec la potion n.<sup>o</sup> 5.

Après cela le malade continuera l'usage de la tisane & des lavemens pendant quelques jours, s'abstiendra encore de viande pendant ce temps, évitera toute impression de froid & d'humidité, en tâchant néanmoins de ne respirer qu'un air sain, c'est-à-dire, frais, & souvent renouvelé.

Quoique cette maladie ne soit pas pour l'ordinaire accompagnée d'accidens alarmans, elle en présente cependant quelquefois : il est des cas où l'éruption

rentre tout-à-coup. Il faut alors, comme dans la petite vérole, avoir recours aux vésicatoires & aux boissons diaphorétiques, c'est-à-dire, qui poussent à la peau. Ainsi, on appliquera l'emplâtre n.<sup>o</sup> 21 aux jambes, & on fera prendre la boisson indiquée par le n.<sup>o</sup> 2.

Enfin, il est des sujets dont la poitrine reste affectée après que la maladie est terminée, & qui tomberoient bientôt dans la phthisie, si par le régime & l'usage du lait, on ne remédioit aux suites d'une position si fâcheuse.



---

---

## CHAPITRE IX.

### *De la Fièvre éréfipélateufe.*

CETTE fièvre eft commune à tous les individus. Les perfonnes qui font un ufage continuel d'alimens âcres & falés, y font particulièrement fujettes, ainfi que celles qui font adonnées aux liqueurs spiritueufes. Les payfans & les gens qui habitent la campagne, font très-expofés aux éréfipèles de la tête & de la face, par rapport aux ardeurs du foleil, dont leurs occupations ne leur permettent pas aifément de fe garantir. La face n'eft pas le feul fiége de cette affection; elle attaque toutes les autres parties du corps, mais moins fouvent que le vilage: elle a lieu dans toutes les faifons; la fin de l'été cependant eft le temps où elle eft plus commune, parce qu'à cette époque les humeurs fe trouvent empreintes d'une

158 *De la Fièvre érépélateuse.*

bile âcre dont la Nature tâche de les dépouiller par une fièvre & une éruption salutaires.

Dans cette maladie, la partie affectée se gonfle & devient rouge, le malade y éprouve une chaleur brûlante, & une démangeaison insupportable: la rougeur qui la colore disparoît sous l'impression du doigt, & revient ensuite au même point. Le mal augmente jusqu'au troisième jour, se soutient un ou deux jours, & se calme ensuite: la peau de la partie affectée tombe alors en écailles, comme dans la rougeole. C'est ainsi que se termine cette maladie, lorsqu'elle n'est pas grave.

Il est une autre espèce d'érépèle plus considérable, qui est accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent l'inflammation: elle s'annonce comme la plupart des maladies aiguës, par un frisson très-vif, un mal de tête violent, une chaleur ardente, une fièvre très-

forte & des envies de vomir. La tumeur érépélateuse paroît le second ou le troisième jour, & alors tous ces symptômes diminuent. Quelquefois l'inflammation est si forte qu'elle dégénère en gangrène. Quand la tête est le siège de l'érépèle, le malade éprouve dans cette partie des douleurs qui ne se dissipent qu'avec elle; & la tête est quelquefois si affectée, qu'il y a délire: l'érépèle n'est pas toujours fixe, elle change quelquefois de place, de sorte qu'après avoir affecté la joue ou le cou, elle se jette sur la nuque, sur le front ou sur toute autre partie. Lorsque l'érépèle disparoît d'un endroit, il y a tout à craindre si elle ne se montre pas ailleurs, c'est-à-dire, sur une autre partie extérieure du corps; car si elle se jetoit sur un organe intérieur & essentiel à la vie, tels que le cerveau ou le poumon, le malade n'auroit pas long-temps à vivre.

Il se forme quelquefois des vésicules

qui renferment une eau limpide & âcre, comme celles qui suivent les brûlures, & qui se sèchent ensuite, & tombent sous la forme d'une matière écailleuse.

Le transport de cette humeur dans quelque partie interne se manifeste toujours par des symptômes violens; le délire, un visage enflammé & des yeux brillans annoncent que ce transport s'est fait au cerveau. Une oppression forte, une extrême difficulté de respirer & une fièvre violente, ne doivent point laisser douter que le poumon ne soit affecté: si l'humeur s'est jetée sur les intestins, elle produit des douleurs de colique insupportables & une grande tension du bas-ventre; la néphrétique, la suppression des urines, sont la suite ordinaire de son transport sur les voies urinaires, comme l'esquinancie l'est de son transport sur la gorge.

Cette humeur est d'une nature bilieuse & âcre, comme la matière de la

transpiration ; c'est pourquoi l'éréfipèle est une affection habituelle dans certains sujets, soit parce qu'ils sont d'un tempérament bilieux, & que chez eux la bile a de la difficulté à couler, soit parce que les fonctions de la peau ou la transpiration ne se font pas en eux d'une manière régulière. Les premiers doivent, par des délayans & de légers purgatifs pris de temps en temps, prévenir les irruptions de cette humeur ; les autres doivent se mettre à l'abri des accidens qu'elle occasionne, en évitant tout ce qui peut gêner le cours de leur transpiration, comme l'humidité, un froid subit après qu'on a fûé, des alimens froids & vappides, tels que le concombre, le melon, les alimens visqueux & gras, tels que le cochon, les ragoûts, le pain mal cuit. Ils doivent, au contraire, ne rechercher que les alimens légers, les végétaux frais & d'une facile digestion, être plus couverts que les personnes

162 *De la Fièvre éréfipélateufe.*

ordinaires , faire ufage quelquefois de boiffons un peu diaphorétiques , & éviter les liqueurs trop froides.

L'éréfipèle commune ou légère , comme nous l'avons déjà dit , fe diffipe aifément ; mais cette éréfipèle qu'accompagnent une forte fièvre , une chaleur vive , & les fymptômes graves que nous avons exposés plus haut , mérite une grande attention. Dans l'éréfipèle commune , la boiffon du n.º 2 , prife en grande quantité , deux ou trois paquets par jour de la poudre n.º 29 , des alimens légers & aqueux , & des lavemens fuffiront ; mais il faut de plus grands fecours dans l'éréfipèle de la feconde efèce.

Comme dans cette efèce il y a fièvre , chaleur & mal de tête affez violens , il faut néceffairement avoir recours à la faignée , quoique ce remède ne foit pas auffi effentiel dans cette affection , que dans les véritables inflammations. C'eft pourquoi la faignée ne doit être , ni fi

abondante, ni si souvent répétée dans la fièvre éréfipélateufe, que dans les autres maladies inflammatoires. Après la saignée, le moyen le plus convenable de diminuer la violence des symptômes, si le mal est fomenté par des amas de bile, c'est le remède *n.º 20*; on pourroit aussi en faire usage dans le cas où la maladie tireroit sa source de la transpiration arrêtée; les secouffes que ce remède excite, sont très-propres à rétablir les fonctions de la peau. La boisson qui conviendrait le plus, si la maladie étoit le fruit d'une transpiration supprimée, est celle du *n.º 2*; celle du *n.º 17* seroit plus convenable, si elle avoit été excitée, ou si elle étoit entretenue par un amas d'humeurs bilieuses.

Le lendemain du jour que le malade aura pris le remède *n.º 20*, on lui donnera la potion purgative *n.º 5*, pour achever de débarrasser ses intestins; on aura soin

164 *De la Fièvre érépélateuse.*

d'entretenir son ventre libre par le moyen des lavemens & de la poudre n.º 29, dont il prendra deux paquets par jour; si cela ne suffisoit pas pour entretenir la liberté du ventre, il faudroit recourir à l'usage de la décoction n.º 30.

Pour faciliter la transpiration, qu'on ne doit pas perdre de vue dans cette maladie, il seroit nécessaire que le malade mît les pieds dans l'eau chaude une ou deux fois par jour, si le siège du mal est dans les parties supérieures du corps: si le cerveau étoit menacé, & s'il y avoit délire, il faudroit appliquer à la plante des pieds le cataplasme n.º 31: lorsque la chaleur & la fièvre sont portées à un grand degré de violence, on doit quitter l'usage de la boisson n.º 2, pour prendre celle du n.º 16, à laquelle on pourroit même ajouter la liqueur n.º 7; mais si la Nature se déterminoit pour quelque crise du côté

de la peau, il faudroit pour la seconder, revenir à l'usage de la boisson n.<sup>o</sup> 2.

Quant aux applications sur l'affection locale, ou sur l'érépèle, on doit soigneusement éviter toutes celles qu'on fait avec des matières grasses, qui ne pourroient que répercuter la matière érépélateuse, & la déterminer à se jeter sur quelque partie interne : on doit tout au plus faire des fomentations sur la partie affectée, avec une infusion tiède de fleurs de sureau ; s'il suinte des vésicules dont nous avons parlé plus haut, une humeur âcre & rougeâtre, il est nécessaire de l'absorber avec de la farine bien séchée, ou de répéter très-souvent les fomentations, afin que la liqueur avec laquelle on les fait, entraîne l'humour qui coule de ces vésicules, & mettre la partie affectée à l'abri de ses impressions.

Nous avons dit plus haut, *page 161*, les précautions que doivent prendre les

166 *De la Fièvre érépélateuse.*

personnes sujettes aux érépèles, pour éviter leur retour. C'est à ces conditions qu'elles se maintiendront exemptes d'une affection peu redoutable, lorsqu'elle est légère; mais qui peut avoir & qui a quelquefois les suites les plus graves.



---

## CHAPITRE X.

### *De la Fièvre scarlatine.*

CETTE fièvre, comme la fièvre érépélateuse, règne sur-tout à la fin de l'été, & paroît être le résultat d'une effervescence du sang, excitée par les chaleurs qui accompagnent cette saison : elle attaque particulièrement les enfans, quoique les personnes adultes n'en soient pas exemptes. Elle commence par le frisson auquel succède une chaleur assez forte : alors la peau se couvre de petites taches rouges, plus nombreuses, plus grandes & moins uniformes que les taches de rougeole ; mais comme celles-ci, le second ou le troisième jour elles disparoissent, & la surpeau desséchée tombe sous la forme d'une matière farineuse.

Cette maladie exige les mêmes remèdes

que la rougeole, c'est-à-dire, qu'on laisse tout faire à la Nature, si ses mouvemens sont réguliers, s'ils ne sont, ni trop impétueux, ni trop lents. On peut se dispenser de saigner, si la fièvre & la chaleur ne sont point excessives. Comme la Nature tend à une dépuration des humeurs qui s'opère par les voies de la transpiration, on fera boire au malade, en grande quantité, une décoction de racine de scorsonnère; on lui interdira la viande & toute boisson échauffante: il est essentiel de lui tenir le ventre libre, & pour cela on lui fera prendre deux fois par jour un paquet de la poudre n.<sup>o</sup> 29, dont on peut seconder l'effet par des lavemens émolliens. Il faut se souvenir toujours que le peuple dans toutes les maladies éruptives, craignant les impressions d'un air froid, s'obstine à tenir les malades dans des lieux continuellement fermés à l'accès de l'air frais, & à leur faire respirer un air brûlant. On leur

répète

répète que par ce procédé, on aggrave une maladie qui est très-légère par sa nature, & qu'on peut par-là la faire dégénérer au point de la rendre mortelle; que par conséquent on doit tâcher de renouveler souvent l'air de la chambre du malade, & ne pas l'accabler sous le poids des couvertures.

La nourriture des malades dans cette affection, comme dans toutes les autres maladies aiguës, doit se borner à des farineux, à des légumes légers, des fruits bien mûrs, ou à du lait coupé avec la moitié d'une décoction d'orge.

S'il survenoit quelque accident fâcheux au commencement de la maladie, tels que l'affoupissement & des convulsions, il faudroit, comme nous avons dit dans le Chapitre précédent, employer les sinapismes, qu'on appliqueroit à la plante des pieds; ou bien, si les taches disparoissoient tout-à-coup, & que la poitrine parût attaquée, ce qu'il est aisé

170 *De la Fièvre scarlatine.*

de reconnoître à l'oppression & à la difficulté de respirer, il faudroit faire mettre les pieds du malade dans l'eau chaude, lui faire respirer la vapeur d'une infusion de fleurs de camomille, & avaler quelques tasses de la boisson n.<sup>o</sup> 2; mais on n'aura guère à craindre ces accidens, si on se conduit prudemment, & si on s'abstient de ces moyens irréguliers que le peuple emploie trop souvent, & que nous avons rapportés plus haut.



---

## CHAPITRE XI.

### *Du Rhumatisme.*

LE rhumatisme est à peu-près dans le même cas que l'érysipèle ; il y en a une espèce qui est sans fièvre, & une autre espèce qui est accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent une fièvre aiguë, tels qu'une fièvre forte, des frissons, de l'oppression, des maux de tête : il y a cependant cette différence entre l'érysipèle sans fièvre & le rhumatisme sans fièvre, que cette dernière affection est chronique, c'est-à-dire, dure long-temps, & que l'autre est une affection passagère.

Le rhumatisme aigu est une espèce d'inflammation qui tient, comme l'érysipèle, plutôt à un principe d'âcreté, qu'à une disposition vraiment inflammatoire du sang. Aussi, doit-on modifier

les moyens qu'on emploie dans l'un & l'autre cas, d'une manière relative à la différence qui les distingue.

Le rhumatisme s'annonce par un certain mal-aïse avant de se déclarer; le sujet qui doit en être attaqué, éprouve quelquefois des frissons. Ce prélude est suivi d'une douleur vive qui attaque certaines parties du corps; mais le plus souvent les articulations, dont le mouvement est interrompu: cette douleur est accompagnée de chaleur, de rougeur & de gonflement: la fièvre semble diminuer, lorsque l'affection locale est bien fixée, quoique souvent cependant elle persiste plusieurs jours dans sa violence; elle redouble le soir. Après un certain nombre de jours, la fièvre & la douleur diminuent; mais celle-ci quelquefois va attaquer une autre partie, & la fièvre alors se rallume. On voit souvent toutes les articulations attaquées à la fois, & le malade réduit à un état des

plus affreux & des plus insupportables. Il n'a plus de repos, tout le blesse, toutes les situations sont douloureuses pour lui, il ne peut pas même soutenir le poids des couvertures, & on est obligé de les tenir suspendues, & de manière qu'elles ne le touchent point: parmi les douleurs qu'il éprouve, les plus vives sont celles des reins, des cuisses ou des hanches: aucune partie n'en est exempte, la tête, les dents, les yeux y sont exposés; le cerveau même en est susceptible, & les symptômes varient selon la partie que la matière rhumatique affecte.

Nous avons dit que le rhumatisme passe d'une partie à une autre: le mal se fixe quelquefois à une articulation à laquelle il fait perdre le mouvement pour toute la vie.

Quoiqu'il faille traiter le rhumatisme comme une maladie inflammatoire, il faut se souvenir cependant qu'il y a,

parmi les causes qui le produisent, un principe d'âcreté, comme dans l'érysipèle. Il est vrai que dans cette dernière affection, ce principe domine beaucoup plus que dans le rhumatisme; & que dans celui-ci, on a beaucoup plus à combattre l'épaississement inflammatoire du sang; & lorsque deux causes se trouvent combinées pour la production d'une maladie, on doit commencer par attaquer la plus dangereuse, & celle qu'on peut le plus aisément détruire, sans irriter l'autre. Ainsi, on doit d'abord tâcher, dans le traitement du rhumatisme, de diminuer la disposition inflammatoire du sang, afin de mieux pouvoir ensuite rétablir la transpiration, & dissiper le principe caustique que le dérangement de cette fonction avoit produit.

Dès qu'on est appelé pour un malade attaqué de rhumatisme, on doit aussitôt le mettre au régime, c'est-à-dire, à l'usage de la tisane n.º 16, des lavemens

émolliens , faits avec une infusion de fleurs de guimauve & du lait, & à l'abstinence de toute espèce de viande. On fait ensuite saigner le malade , & on réitère la saignée selon la violence du mal, la vigueur du sujet , & selon que la disposition inflammatoire prédomine sur le principe irritant : la dureté & la tension du pouls sont les signes principaux auxquels on peut connoître la disposition inflammatoire du sang : à la tisane prescrite plus haut, on peut substituer le petit lait qui est une boisson adoucissante & rafraîchissante, & très-propre à calmer l'effervescence des humeurs, à diminuer leur épaisissement, ou à adoucir leur âcreté.

Les lavemens sont très-nécessaires pour diminuer la chaleur des entrailles, & débarrasser les intestins. On doit en donner deux ou trois par jour. S'ils ne remplissent pas bien le dernier objet, il faut ajouter à l'usage du petit lait,

deux paquets par jour de la poudre n.<sup>o</sup> 29, ou la décoction n.<sup>o</sup> 30.

Les alimens du malade doivent être des légumes faciles à digérer, & des fruits bien mûrs ou cuits.

Lorsque la fièvre, la chaleur & la dureté du pouls auront diminué, on purgera le malade avec la potion n.<sup>o</sup> 5, qu'on pourra lui redonner trois ou quatre jours après.

Tels sont à peu-près les remèdes les plus efficaces qu'on emploie à l'intérieur, contre le rhumatisme aigu. La sensibilité extrême des parties affectées ne permet point d'en employer d'extérieurs, qui ne feroient qu'augmenter leur souffrance. On peut tout au plus les exposer à la vapeur d'une infusion de plantes émollientes, tels que la guimauve & la camomille, pour diminuer leur tension, & en ouvrir les pores à une sueur salutaire : le bain a quelquefois produit les plus heureux effets, en excitant une

sueur qui a délivré le malade ; c'est une des voies par lesquelles se termine le rhumatisme. Les selles & les urines sont les autres voies critiques les plus ordinaires que la Nature choisit dans cette maladie. C'est au Médecin à voir celle vers laquelle elle penche le plus pour la favoriser. Ainsi , après avoir tâché au commencement par les saignées , & pendant le cours de la maladie par le moyen des délayans , de diminuer la viscosité inflammatoire du sang , & d'évacuer par les selles & par les urines les humeurs atténuées par la fièvre , on tentera par des boissons légèrement sudorifiques , telles que le thé de sureau & de tilleul , ainsi que par le moyen des bains , de déterminer vers la peau la matière caustique qui est une des causes de la maladie.

Quelquefois le rhumatisme se termine par le dépôt d'une humeur âcre sur les jambes où elle établit des ulcères qu'il vaut mieux tarir , par le régime & par des

purgatifs doux pris de temps en temps , & à propos , que de les fermer brusquement par l'application des remèdes extérieurs.

D'autres fois la maladie aboutit à la formation d'un abcès dans la partie affectée : on doit l'ouvrir , déterger la partie , & en procurer la cicatrisation.

Ces deux dernières crises ont rarement lieu ; mais les parties qui ont été affectées conservent encore long-temps après que tous les symptômes sont dissipés , de l'enflure , de la foiblesse , & une certaine impuissance de se mouvoir , du moins avec facilité. L'exercice , les frictions , un régime de vie qui entretienne toujours le corps dans une douce transpiration , & qui soit propre à adoucir les humeurs , sont les plus sûrs moyens de se débarrasser de ces restes de maladie : ceux en qui prédomine une humeur âcre , ont besoin de purgatifs doux souvent répétés , de boissons qui poussent à la peau , sans

échauffer ni irriter , pour prévenir les retours du rhumatisme. Les délayans & les doux apéritifs conviennent plus aux personnes en qui l'épaississement inflammatoire du sang est la disposition la plus dominante.

Quoique l'objet de cet Ouvrage se borne aux maladies aiguës , nous croyons néanmoins devoir dire quelque chose du *rhumatisme chronique* ; ainsi appelé , parce qu'il dure long-temps. On le reconnoît encore à ces caractères : il est sans fièvre , & quand elle s'y joint , c'est accidentellement ; les douleurs qu'il cause ne produisent pas sur les parties affectées les mêmes effets ; ces parties ne sont ni rouges , ni chaudes , ni enflées , & il n'y en a pas un si grand nombre d'attaquées à la fois , que dans le rhumatisme aigu. Celui-ci est le partage des personnes robustes & assez jeunes ; l'autre espèce de rhumatisme attaque pour l'ordinaire des personnes âgées & infirmes.

Cette affection produit des effets & prend des noms différens , selon les parties du corps où elle établit son siège. Elle s'appelle *sciaticque* , lorsque l'humeur rhumatismale se jette sur la hanche : sur les boyaux , elle produit des coliques ; & sur les reins , la néphrétique.

Les symptômes de cette espèce de rhumatisme , différant de ceux du rhumatisme aigu , son traitement ne doit pas être le même que celui qu'on emploie contre ce dernier. Comme il n'y a ni fièvre , ni inflammation , la saignée n'est pas nécessaire , à moins que les douleurs ne fussent très - violentes , & que le sujet ne fût d'une constitution forte & d'un âge peu avancé. Ce qu'il y a de plus essentiel à faire dans ce cas , c'est de délayer les humeurs , pour en adoucir l'âcreté , par le moyen des boissons adoucissantes , telles que les infusions de fleurs de guimauve ou la tisane n.º 16 , d'en diminuer la masse

par le moyen des purgatifs légers, tels que la décoction n.<sup>o</sup> 30, ou la poudre n.<sup>o</sup> 29, à la dose de deux paquets par jour, qui est très-propre à faciliter les urines; évacuation qui soulage toujours dans cette maladie.

Comme l'état de la transpiration a beaucoup d'influence sur cette maladie, les personnes qui y sont sujettes, devroient faire un fréquent usage d'une décoction de racine de squine. Les vésicatoires sur la partie malade, ont souvent dissipé les douleurs rhumatismales; nous avons plusieurs fois guéri la sciatique par ce moyen: un emplâtre de poix de Bourgogne seule, appliqué sur la partie malade, pour y exciter une abondante transpiration, produit le plus grand soulagement. Les bains sont un des remèdes les plus usités contre l'affection rhumatisinale, & il faut avouer que ceux de Balaruc, de Bourbonne, & les autres de la même nature, ont très-souvent fait

le plus grand bien. On a mis aussi en usage le bain de marc de raisin, ainsi que les bains froids, qui ne peuvent certainement être utiles qu'en rétablissant la transpiration dérangée, & qui seroient nuisibles dans tout autre cas. Les personnes sujettes à cette affection doivent habituellement être bien vêtues, & porter presque toujours de la laine sur la peau, éviter le froid & l'humidité, & sur-tout toute application extérieure, tendante à répercuter la matière rhumatique.



---

## CHAPITRE XII.

### *Du Rhume.*

**L**E rhume est une affection qui tient, comme le rhumatisme, plus ou moins de l'état inflammatoire, & dans laquelle on a à combattre aussi une humeur âcre; mais peut-être moins mordante que celle qui produit le rhumatisme; humeur qui se jette sur le poumon, la gorge ou la membrane qui tapisse l'intérieur des narines, & souvent affecte toutes ces parties à la fois.

Le rhume est communément regardé comme le fruit d'une transpiration arrêtée, ou par un froid subit, ou par l'effet plus lent d'une humidité long-temps supportée; mais on doit observer que ces causes sont subordonnées à la disposition des sujets, & que certaines personnes qui ne s'exposent jamais à

L'action de ces causes, sont très-souvent enrhumées. Il est vraisemblable que dans ces personnes la transpiration se fait habituellement mal, & que les remèdes les plus propres à détruire en elles cette disposition, seroient ceux qui donnent du ton & du ressort à l'organe extérieur, tels que les frictions & les bains froids.

Quoique le rhume ordinaire ne soit pas dangereux, il mérite plus d'attention qu'on ne lui en donne; & la sécurité avec laquelle la plupart des gens le supportent, a été plus d'une fois funeste. On devroit du moins considérer qu'en laissant séjourner trop long-temps, surtout dans le poumon, une humeur qui le fatigue continuellement, on s'expose à voir cet organe perdre enfin son ressort, & s'affaïsser entièrement; car cette humeur, en s'y épaïssissant & s'y altérant, donne lieu, à la longue, à une fièvre lente qui se termine par la perte du malade.

Lorsque le rhume est considérable , il est accompagné de frisson & de fièvre ; il commence par une toux sèche , & beaucoup d'oppression : peu-à-peu l'orgasme ou la tension diminue , & avec elle l'oppression qu'elle occasionnoit ; l'expectoration devient facile , la toux est moins importune & moins pénible , & la fièvre cesse. Si la membrane des narines est affectée , si on est , comme on dit très-improprement , enrhumé du cerveau , le mal de tête se joint aux autres symptômes du rhume ; l'embarras & l'irritation que l'humeur occasionne sur la membrane des narines , donne une envie continuelle de se moucher , & l'on ne mouche rien , ou l'on ne mouche qu'une eau claire & âcre. Cette eau s'épaissit à mesure que l'inflammation & l'irritation de la membrane pituitaire diminuent.

Le rhume de cerveau est de moins de durée que celui de poitrine , qui est quelquefois très-long , au point de

durer plusieurs mois. Celui-ci est pour l'ordinaire une suite du premier ; il est très-rare qu'on soit enrhumé du cerveau, sans qu'on le devienne du poumon ; mais on l'est très-souvent du poumon, sans l'être du cerveau.

Pour bien saisir les indications curatives que présente le rhume, il faut se rappeler ce que nous avons dit au sujet de l'érysipèle & du rhumatisme ; que, quoique ces affections tiennent à une disposition inflammatoire, on ne doit pas cependant les traiter comme des maladies éminemment inflammatoires, & telles que celles dont nous allons parler dans les Chapitres suivans. On doit avoir égard au caractère de cette humeur âcre qui domine plus ou moins, & dont on ne doit point espérer de corriger les effets par des saignées, ni par des remèdes purement rafraîchissans ; c'est le degré d'inflammation qui doit déterminer la saignée. Elle n'est pas

nécessaire lorsque le mal de tête n'est pas violent, & que la respiration n'est point gênée. On doit combiner les boissons adoucissantes avec les rafraîchissans en proportion de la chaleur que le malade éprouvera. Si elle étoit médiocre, & qu'il fallût avoir plus d'égard à l'âcreté de l'humeur qu'aux symptômes inflammatoires, il faudroit se borner aux remèdes propres à adoucir le caractère mordicant de cette humeur, & à favoriser son évacuation par les pores de la peau & par les voies urinaires.

Ainsi, au commencement, s'il y a une fièvre assez forte, & que le malade soit d'une constitution vigoureuse, on tirera un grand avantage d'une saignée faite au bras. On mettra aussitôt la personne affectée à l'usage de la tisane n.º 16; s'il n'y avoit pas de fièvre, on se contenteroit de lui faire boire en grande quantité, une infusion de fleurs de guimauve & de bourache. Les lavemens & les bains des jambes peuvent être ici

d'une grande utilité, comme dans tous les autres cas où nous les avons déjà proposés. Ils calment la toux & la fièvre, s'il y en a.

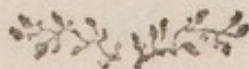
Pour seconder l'effet des lavemens, & faciliter l'écoulement des urines, on fera prendre aussi au malade, une fois par jour un paquet de la poudre n.<sup>o</sup> 29.

Il faut que le malade soit très-réservé sur le manger, qu'il s'abstienne de viande & de vin. Les gens de la campagne & le peuple des villes croient au contraire que c'est le cas de boire du vin, afin, disent-ils, de mûrir le rhume. C'est une pratique très-pernicieuse, & qui a été fatale à beaucoup d'hommes. Il ne faut pendant le rhume que des boissons délayantes & adoucissantes, & des alimens en petite quantité, qui soient d'une nature aqueuse & facile à digérer, tels que les fruits cuits ou bien mûrs, les épinards, la purée de lentilles. Ces moyens seuls suffisent le plus souvent pour dissiper le rhume; au lieu qu'en le négligeant

& en se livrant à son appétit, & sur-tout en faisant usage de boissons échauffantes, on parvient à faire une maladie très-grave, d'une maladie très-légère.

Si le malade ne pouvoit pas dormir, rien ne seroit plus propre à le calmer que de lui faire prendre le soir en se couchant un peu de thériaque, de la grosseur d'une noisette, délayée dans un peu de tisane. Mais pour donner ce remède avec toute la sûreté qu'on doit chercher dans le traitement d'une maladie, il faut que la chaleur & l'inflammation soient calmées.

Nous devons répéter pour les personnes sujettes au rhume, que ce n'est point en faisant un usage continuel des boissons chaudes ou tièdes, & en se tenant toujours enfermées, qu'elles détruiront en elles cette disposition; mais au contraire, en respirant le grand air, & en uva nt froid.



---

## CHAPITRE XIII.

### *De l'Apoplexie.*

LE simple rhume, comme nous venons de le dire dans le Chapitre précédent, n'est pas une affection bien dangereuse lorsqu'il n'est pas trop négligé, ou que son traitement est bien conduit: cependant la matière qui le forme peut être en si grande quantité ou affecter tel organe, qu'elle mette tout-à-coup le malade dans le plus grand danger: c'est ce qui arrive, comme on le verra dans le chapitre suivant, où nous traiterons de l'esquinancie, lorsqu'elle se jette sur un grand nombre de parties à la fois & qu'elle attaque tous les organes de la respiration. Dans ce cas, où l'on voit les amygdales, la luvette, les environs de la glotte & le canal de l'air affectés en même temps,

Le malade est bientôt suffoqué & meurt dans les plus terribles angoisses.

Le mal est encore plus prompt si la matière est portée au cerveau ; l'effet de ce transport est une apoplexie d'une nature qu'on appelle *séreuse* : les symptômes de cette affection qui mérite avec raison, d'être mise au rang des plus aiguës, sont une perte subite du sentiment & des mouvemens volontaires pendant laquelle le mouvement des artères & celui de la respiration subsistent ; mais ce dernier est très-gêné, & quelquefois accompagné du râlement. Le pouls est plein, mais moins dur & moins élevé, que dans l'espèce d'apoplexie qu'on appelle *sanguine* ou *coup de sang* : le visage est aussi moins rouge & le cou moins gonflé que dans cette dernière espèce d'apoplexie dont nous parlerons ensuite, & qui étant d'un caractère différent, exige qu'on la traite différemment.

L'apoplexie séreuse, attaque ordinaire-

ment les personnes chargées d'une pituite surabondante , qui étant tout-à-coup portée sur le cerveau , ou qui trouvant peu de résistance dans cet organe , s'y accumule & y étouffe le principe de la vie.

Il est des sujets qui sont tout-à-coup frappés par cette maladie , sans avoir été prévenus par aucun symptôme avant-coureur : il y en a qui sont avertis longtemps auparavant , par différens signes qu'il est bon de connoître pour se prémunir d'avance , & tâcher par des remèdes appropriés , d'é luder le coup funeste dont on est menacé : les principaux signes qui annoncent une apoplexie future , sont de légères paralysies dans les différentes parties du corps , sur-tout lorsqu'ils sont en colère ou qu'ils mangent ; le gonflement & la pesanteur de la tête , un penchant continuel au sommeil , des vertiges fréquens , des tintemens d'oreilles.

Les

Les préservatifs, comme les remèdes, doivent différer à raison des différentes causes qui produisent cette disposition à l'apoplexie. Les personnes pituiteuses doivent éviter le froid, s'abstenir d'alimens gras & visqueux, & se purger de temps-en-temps; ce seroit une très-bonne pratique pour ces personnes, de se faire faire souvent des frictions avec un morceau d'étoffe de laine, pour fortifier les membres, y attirer les humeurs qui tendent à la tête, & y favoriser leur transpiration. Si les signes qui annoncent une apoplexie, étoient pressans, si ceux que nous avons indiqués étoient considérables, ou si plusieurs de ces signes, ou bien tous, se manifestoient à la fois, il faudroit employer les vésicatoires, qu'on appliqueroit aux jambes ou aux bras, ainsi que l'émétique & les purgatifs drastiques, propres, non-seulement à évacuer les humeurs qui oppriment les sources de la vie, mais

encore à produire une révulsion favorable à la tête.

Les précautions qu'on doit prendre pour prévenir l'apoplexie sanguine, doivent être un peu différentes. Les personnes disposées à cette terrible affection, sont ordinairement d'une constitution robuste & pléthorique ; elles ont un sang tenace & visqueux, & qui par conséquent circule avec difficulté. Les indications que présente un pareil état, consistent à diminuer dans ces personnes la masse du sang, ce qu'on opère par la saignée pratiquée de temps-en-temps ; à rendre le sang plus fluide par le moyen des boissons délayantes, telles que le petit lait ; & par de légers apéritifs, tels que la crème de tartre, la poudre tempérante de Stahl ; enfin, à le détourner de la tête, à quoi on parvient, en prenant souvent des lavemens, & en mettant souvent les pieds dans de l'eau chaude ; moyens qui sont très-propres à dégager la tête.

La division de l'apoplexie en sanguine & en séreuse , est sans contredit trop générale ; sans compter les apoplexies accidentelles , dépendantes d'une compression du cerveau par quelque corps dur : il y a des apoplexies occasionnées par la suppression ou la cessation de certains écoulemens habituels. On prévient cette dernière espèce d'apoplexie, en tâchant de rappeler ces écoulemens, ou en tâchant d'y suppléer par d'autres qui leur soient analogues.

Voilà les principaux moyens par lesquels on peut se garantir d'une apoplexie menaçante. Il s'agit maintenant des moyens de remédier à l'apoplexie actuelle , & à l'apoplexie séreuse , par laquelle nous avons commencé.

Aussitôt qu'on aura une apoplexie de cette nature à traiter , il faut donner au malade une situation convenable , & qui n'augmente pas le danger de son état , c'est-à-dire , une situation où la tête

du malade soit élevée : on doit ensuite lui donner la poudre n.º 1, soit pour réveiller la sensibilité par des secousses vives ; soit pour attirer les humeurs qui compriment le cerveau vers les parties inférieures ; soit enfin pour débarrasser l'estomac de celles qui peuvent le surcharger, & contribuer à aggraver le mal.

Lorsque l'émétique aura produit son effet, on donnera un lavement qu'on rendra purgatif, par le moyen de trois ou quatre gros de sel de Glauber, ou de deux ou trois gros de séné : on le rendroit un peu stimulant, en y faisant seulement fondre un peu de sel commun. Ce lavement doit être donné de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que le malade se trouve sensiblement mieux.

Après l'émétique, le remède le plus efficace sont les vésicatoires qu'on doit appliquer au gras des jambes.

On donnera pour boisson au malade la tisane n.º 2, sur-tout s'il paroït disposé à la sueur.

Le lendemain du jour que le malade aura pris la poudre n.<sup>o</sup> 1, on le purgera avec le remède n.<sup>o</sup> 34, purgatif capable de produire sur les intestins une irritation propre à débarrasser la tête.

L'apoplexie sanguine qu'on reconnoît à un pouls fort & élevé, à un visage rouge & gonflé, & à une respiration laborieuse, exige les secours suivans.

Comme dans cette espèce d'apoplexie, le malade est suffoqué par une surabondance de sang, & qu'on doit par conséquent éviter tout ce qui, en raréfiant ce fluide, pourroit aggraver les effets de cette surabondance; on doit se hâter d'abord de procurer au malade un air pur & frais, & de le délivrer de toutes les ligatures qui peuvent gêner en lui le mouvement & la circulation libre des humeurs.

On doit ensuite saigner le malade du bras, & répéter la saignée trois ou quatre fois, de quatre en quatre heures; si la personne apoplectique est d'un tempé-

rament très-sanguin, & d'une constitution vigoureuse.

On lui donnera ensuite des lavemens faits avec une infusion de fleurs de camomille ou de guimauve & un tiers de lait.

On lui fera mettre aussi les pieds dans de l'eau chaude, pour attirer le sang vers les extrémités inférieures, & dégager la tête, s'il est possible. On peut aussi tenter l'effet des frictions des jambes, qui est d'attirer aussi le sang dans ces parties, de ralentir son retour vers les parties supérieures, & de l'empêcher de s'y porter avec trop de violence.

La boisson du malade doit être du petit lait ou la tisane *n.º 16.*

Pour faciliter en lui l'écoulement des urines, & lui tenir le ventre libre, ainsi que pour modérer la fougue du sang; on lui donnera deux fois par jour un paquet de la poudre *n.º 29*, ou bien quelques cuillerées de la potion *n.º 24.*

Le lendemain du jour de l'attaque,

& après avoir fait les saignées suffisantes, il est nécessaire de purger le malade. Mais comme il ne s'agit point ici d'irriter, mais de rendre les premières voies libres, pour y attirer doucement le sang qui surcharge la tête; au lieu du purgatif recommandé plus haut, contre l'apoplexie séreuse, on aura recours à celui du n.<sup>o</sup> 5.

On doit, dans cette espèce d'apoplexie, s'abstenir de tout remède chaud & de tout irritant, qui, sous le prétexte d'exciter & de réveiller, ne feroit que raréfier le sang, & le déterminer à se porter encore avec plus de force à la tête. Il y a des gens qui, dans l'apoplexie sanguine, ne font pas difficulté d'administrer l'émétique. Son effet dans ce cas n'est pas aussi sûr que dans l'apoplexie séreuse. Cependant il y a des circonstances particulières qui peuvent le rendre nécessaire, & que les gens de l'art seuls peuvent parfaitement évaluer. Pour les gens qui n'y sont pas initiés, ils feront mieux de

s'en tenir aux remèdes que nous avons proposés ; d'autant plus que les efforts que le malade fait quelquefois pour vomir , sont très-équivoques , & n'annoncent pas toujours un embarras de l'estomac. Ce remède est absolument nécessaire , lorsque l'apoplexie a été déterminée par une indigestion , accident très-fréquent chez les vieillards , & assez commun parmi les personnes peu réservées sur le manger.

Pour attirer le sang vers les parties inférieures du corps , & y ranimer la vie , lorsqu'elles paroissent trop affaïssées , on peut y faire des frictions avec un morceau d'étoffe de laine. Mais un moyen encore plus capable de remplir ce but , c'est l'application des vésicatoires aux cuisses , & celle de l'emplâtre , n.<sup>o</sup> 31 , à la plante des pieds.

Si l'apoplexie est complète , il reste très-peu de ressources , ou plutôt il n'y en a point. Quant à ces apoplexies qui

laissent quelque espoir de guérison, leur traitement, comme on l'a déjà dit, doit répondre à la nature des causes qui les ont produites. Dans les personnes cachectiques, en qui abondent des humeurs pituiteuses, les purgatifs actifs, les vésicatoires, les potions un peu toniques, telles que la potion n.º 33; les boissons légèrement sudorifiques, telles que la tisane n.º 2; les frictions rudes, les lavemens irritans, sont les moyens les plus efficaces à mettre en œuvre.

Les plus convenables à l'apoplexie sanguine, sont les saignées répétées; les moyens révulsifs, tels que les vésicatoires, & les lavemens adoucissans & laxatifs; les remèdes tempérans, tels que la crème de tartre, le nitre, la poudre tempérante de Stahl; une ample boisson délayante, telle que l'eau de chiendent & le petit lait; enfin, les purgatifs doux, tels que celui du n.º 5.

Si l'apoplexie dépend d'un accident,

tel qu'une chute, un coup reçu à la tête, elle doit être traitée, indépendamment des secours chirurgicaux, comme une apoplexie sanguine, c'est-à-dire, qu'on doit d'abord faire amplement saigner le malade, & lui donner les autres secours employés contre cette espèce d'apoplexie, excepté les vésicatoires qui sont nuisibles dans les coups reçus à la tête.

Quand l'apoplexie dépend de la suppression d'un écoulement habituel, il faut avoir égard à la nature de l'humeur supprimée. Si ce sont les hémorroïdes ou les règles, on doit faire saigner le malade du bras & du pied, lui mettre les pieds dans l'eau chaude, lui donner des lavemens émolliens & légèrement purgatifs, lui faire appliquer les sangsues au fondement, pour rappeler le sang vers les couloirs dont il s'est retiré. Il faudroit avoir recours aux vésicatoires & aux sinapismes, si l'apoplexie tiroit sa source d'un ulcère fermé tout-à-coup,

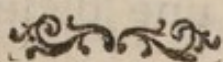
& si elle étoit dûe à l'humeur de cet ulcère, répercutée en dedans, & portée au cerveau. On emploïroit les mêmes moyens contre une apoplexie causée par la répercussion des dartres ou de la gale.

Sans avoir d'apoplexie décidée, certaines personnes sont quelquefois prises tout-à-coup d'étourdissement jusqu'à perdre connoissance. Si ces personnes sont robustes & sanguines, elles doivent être aussitôt saignées, on doit leur faire mettre les pieds dans l'eau chaude, & leur donner des lavemens émolliens. Si on étoit sûr que cet accident dépendît d'un estomac surchargé de matières glaireuses & pituiteuses, le meilleur remède qu'on pût employer, seroit l'émétique.

Pour prévenir cet accident, les personnes d'un tempérament sanguin, doivent de temps-en-temps se faire saigner, si elles ne peuvent pas suppléer à la saignée par une diète sévère : elles doivent de temps-en-temps aussi prendre

des lavemens, mettre les pieds dans l'eau chaude, prendre tous les matins une chopine de petit lait, ou trois ou quatre tasses de la tisane *n.º 16*, & prendre chaque jour un paquet de la poudre *n.º 29*: elles feroient très-bien même de se purger tous les mois avec la potion *n.º 5*.

Quant aux personnes en qui cette disposition dépend d'un amas de glaires & de pituite, après les avoir évacuées par le moyen de la poudre *n.º 1*, elles doivent tâcher d'évacuer successivement celles qui se forment ensuite, en prenant tous les jours avant le dîner ou le souper, un bol d'ippécacuanha, du poids d'un grain, & en prenant tous les matins quelques tasses d'infusion d'hysope. Ces moyens, si on en fait un usage suivi, peuvent non-seulement prévenir les étourdissemens, mais encore l'apoplexie, & empêcher ses rechutes.



---

## CHAPITRE XIV.

### *De l'Esquinancie.*

**L'**ESQUINANCIE est une inflammation plus ou moins forte & plus ou moins étendue de la gorge. Nous disons plus ou moins forte, parce qu'elle est dans le cas de l'apoplexie, dont le danger & le traitement différent, selon la nature des humeurs qui la produisent. L'esquinancie peut donc être sanguine ou séreuse. L'esquinancie de la première espèce est plus grave, & ses symptômes sont plus prompts & plus violens que ceux de l'esquinancie séreuse.

Cette affection est aussi plus ou moins grave, selon l'étendue de son frége, selon qu'elle affecte un plus ou moins grand nombre de parties, & selon que les parties affectées sont plus ou moins importantes & plus ou moins essentielles.

Toutes les parties intérieures de la bouche peuvent être attaquées à la fois, quoique l'humeur qui produit la maladie ne se jette quelquefois que sur une, & qu'elle affecte tantôt l'une & tantôt l'autre. La maladie est des plus graves, lorsque les organes de la déglutition & de la respiration sont attaqués, & le malade perd bientôt la vie, si les secours ne sont aussi prompts & aussi effectifs que le mal, parce que le défaut de nourriture & d'air est une privation qu'on ne supporte pas long-temps.

Les symptômes de l'esquinancie sont trop marqués & trop évidens pour qu'on puisse la méconnoître. Les symptômes généraux sont semblables à ceux de toutes les autres maladies aiguës; tels que le frisson, la fièvre, le mal de tête. Les symptômes particuliers sont, une respiration difficile, & une grande difficulté d'avaler. Si les parties voisines de la glotte ou du passage de l'air sont affectées,

le malade est à tout moment près d'être suffoqué : c'est encore pis lorsque la glotte, la trachée-artère & le poumon sont attaqués. Le plus souvent ce sont les amygdales & la luette qui sont principalement affectées ; & si l'inflammation est considérable, la face du malade est rouge & gonflée, il respire avec peine, & ne peut rien avaler. Si le mal augmente & que le cerveau s'engorge, le délire survient, le pouls est fréquent & petit, le malade est dans un abattement extrême, & meurt au bout de deux ou trois jours.

Tel est le terme de l'esquinancie, lorsqu'elle est portée à un certain point ; mais elle a rarement ce degré de violence : quelquefois le mal, quittant les parties internes, se jette à l'extérieur, sur le cou, sur la poitrine, &c. & l'on sent qu'alors le malade est considérablement soulagé. C'est la métastase la plus heureuse qui puisse se faire de l'humeur

qui produit l'esquinancie ; car si elle se fixe sur le cerveau , ou sur toute autre partie essentielle à la vie , l'état du malade , bien loin d'être adouci , seroit au contraire aggravé.

Quand les amygdales & la luette sont le siège du mal , ces parties se gonflent & deviennent rouges , le volume surtout que la luette acquiert , empêche la déglutition. Les angoisses du malade ne sont pas extrêmes lorsqu'il n'y a qu'une amygdale qui soit attaquée ; mais si l'une & l'autre sont affectées , ainsi que la luette en même temps , le mal-aise que le malade éprouve , est très-considérable , parce qu'outre la difficulté de la déglutition , l'inflammation qui se communique toujours aux organes de la respiration , rend l'exercice de cette fonction très-pénible : il ne peut point avaler la salive qui s'accumule dans la bouche , & qui par son âcreté , excorie l'intérieur de la bouche , la langue &

les lèvres. L'incommodité qui résulte nécessairement de ce symptôme, inquiète le malade, & l'empêche de dormir.

L'intensité & la violence de la fièvre varient selon la nature & le caractère de l'humeur qui occasionne l'inflammation. Si la maladie dépend d'un sang visqueux & épais, les symptômes sont comme ceux de toutes les affections éminemment inflammatoires, la chaleur & la fièvre sont portées à leur dernier période, le pouls est dur, rapide & élevé, le mal de tête est violent, la respiration est difficile, & l'urine rouge : la partie de la gorge qui est affectée est enflammée.

La terminaison de cette espèce d'esquinancie est comme celle des autres inflammations ; ou elle se résout & se dissipe, soit par l'action de la Nature, soit par le secours de l'Art, soit par le concours de l'un & de l'autre ; ou bien elle forme un abcès. Quelquefois elle se termine par la gangrène ; mais

rarement, si la maladie est bien conduite, & si on ne fait point un usage imprudent des remèdes chauds.

Il est vrai qu'on a vu (& c'est un cas particulier) des maux de gorge gangréneux, qui étoient épidémiques, tels que ceux qui ont régné dans le mois de novembre de l'année 1777, dans le village de Moivron dans la province des Trois-évêchés, & dont M. Read a donné une description très-exacte. Cette sorte d'esquinancie gangréneuse est toujours l'effet d'une constitution particulière de l'air, de la nature de celles qui produisent les fièvres putrides, malignes, épidémiques, dans lesquelles les symptômes de la gangrène se manifestent quelquefois dès le commencement même de la maladie. Ici la gangrène n'est point le terme extrême d'une inflammation portée à son comble; mais l'effet d'un principe putride, dont la considération doit guider le traitement. L'haleine

qui est toujours très-fétide dans ce cas , la puanteur de la salive , les éruptions pétéchiales qui paroissent sur la poitrine , les bras & les autres parties du corps , un pouls foible & concentré , & un abattement général des forces annoncent évidemment une disposition putride des humeurs , & sont les signes les plus indubitables de la malignité de la maladie.

Les symptômes de l'esquinancie séreuse sont moins violens que ceux de l'esquinancie inflammatoire , & les suites moins à craindre que celles de l'esquinancie gangréneuse. La fièvre qui l'accompagne est moins forte , le mal de tête moins vif , le pouls moins dur , & la chaleur moins considérable que dans la première. La tumeur qui se forme à la gorge est moins rouge , elle est blanchâtre , & occupe principalement les glandes lymphatiques ; elle gêne , à la vérité , comme dans la première espèce d'esquinancie , la respiration & la déglutition.

L'esquinancie inflammatoire qui est beaucoup plus dangereuse que l'esquinancie féreufe demande un très-prompt secours ; la saignée est le plus efficace & le premier qu'on doive employer ; il faut la répéter selon la violence du mal & la constitution vigoureuse du sujet. On est obligé souvent dans cette terrible maladie d'en faire cinq ou six dans un très-petit espace de temps.

On doit ensuite donner au malade de quatre en quatre heures un lavement fait avec une infusion de fleurs de camomille ou de mauve & un peu de lait.

Sa boisson , s'il peut en avaler , ne doit être que la tisane n.º 16.

On lui fera mettre plusieurs fois par jour les pieds dans l'eau chaude , pour tâcher d'opérer une révulsion qui soulage la gorge.

Un moyen plus efficace d'obtenir cette révulsion , c'est d'appliquer les vésicatoires , c'est-à-dire , l'emplâtre n.º 21 à

la nuque ou bien des ventouses scarifiées. On a quelquefois employé l'émétique avec succès, l'action qu'il produit sur l'estomac, indépendamment de son effet évacuant, devenant un moyen propre à détourner le sang qui se porte avec trop de force à la gorge. On doit aussi appliquer des cataplasmes émolliens sur le cou, pour y attirer les humeurs.

On peut employer pour ramollir & détendre les parties enflammées, la vapeur d'une infusion de fleurs de guimauve; on y exposera plusieurs fois par jour la partie malade. Le gargarisme n.<sup>o</sup> 35 est aussi très-propre à produire le même effet. Une incision faite avec une lancette sur la partie enflammée peut aussi soulager le malade, en la dégorgeant.

C'est par ces moyens que l'on peut produire la résolution de la tumeur inflammatoire, si elle est possible; car souvent quoiqu'on fasse, on ne sauroit empêcher la formation d'un abcès.

Si la résolution a lieu , la fièvre avec tous les autres symptômes diminue , à mesure que la tumeur se dissipe , & cette diminution commence à se faire apercevoir le troisième ou le quatrième jour de la maladie , & vers le septième le malade est entièrement délivré.

Lorsque l'inflammation ne peut point se terminer par la résolution , les symptômes se soutiennent , mais sont moins violens qu'ils n'étoient , la douleur & le mal-aise diminuent vers le quatrième jour , la partie affectée qui étoit rouge & enflammée pâlit , & le pouls est moins dur qu'au commencement ; vers le septième jour l'abcès est formé , & on peut le reconnoître à une certaine blancheur qu'on voit au centre de la tumeur. Il s'ouvre quelquefois de lui-même ; s'il ne se crève point , on doit l'ouvrir avec une lancette enveloppée jusqu'à la pointe qu'on laisse découverte , avec un morceau de linge. L'abcès étant percé , la bouche

se remplit d'un pus fétide , dont on se hâte de la délivrer , par le moyen du gargarisme n.º 36.

Si après cette opération, le malade est inquiet , souffre du mal-aise & éprouve des frissons de temps en temps & des chaleurs passagères , si le pouls est irrégulier , & si le malade sent encore une certaine pesanteur dans la partie , qui semble devoir être dégagée , on peut presque être assuré , ou , que l'on n'a point été jusqu'au véritable foyer du pus , ou que du moins il y a encore quelque autre abcès à ouvrir qu'on n'a point aperçu ; car quelquefois il y en a plusieurs. Alors il faut continuer & même redoubler l'usage des moyens maturatifs qu'on a employés contre le premier abcès , tels que les gargarismes émoulliens & la vapeur de l'eau chaude , pour amollir promptement les parties enflammées , achever de mûrir les abcès qui restent & les déterminer à s'ouvrir d'eux-mêmes.

Les malades ou les personnes qui les soignent, doivent promener un de leurs doigts dans la bouche, & en presser un peu les différentes parties, pour tâcher de les crever; on les ouvre très-souvent de cette manière, sans avoir intention de le faire. Un mouvement pour tousser ou pour rire les fait quelquefois ouvrir. Enfin, dès que l'abcès est formé, on peut regarder le malade comme hors de danger.

L'Esquinancie séreuse, qui dépend d'une congestion d'humeurs catharreuses sur la gorge, quoiqu'elle rende la respiration & la déglutition très-difficiles, n'est pas accompagnée de symptômes à beaucoup près aussi graves que l'esquinancie inflammatoire; le pouls dans cette espèce est plus mou, le visage est moins rouge, le mal de tête, s'il y en a, est moins considérable, la tumeur qui se forme à la gorge, n'est point rouge, mais blanchâtre. Tout enfin annonce que  
cette

cette espèce d'esquinancie est le résultat d'un amas d'humeurs séreuses, & non d'un sang épais & visqueux. Aussi les indications qui se présentent pour son traitement, sont-elles différentes de celles qu'offre l'esquinancie inflammatoire.

On doit se proposer, dans l'esquinancie séreuse, 1.° de détourner l'humeur catharreuse accumulée en trop grande quantité sur la gorge; 2.° de l'évacuer par des voies plus convenables & plus naturelles. Elle n'exige point des saignées répétées, & très-souvent elle se guérit sans ce secours. Des circonstances particulières, telles qu'un grand embarras dans les organes de la respiration & de la déglutition, un tempérament sanguin, peuvent cependant y faire quelquefois recourir. Il est certain que dans ces circonstances, une saignée faite au commencement, peut dégager, diminuer la gêne & le mal-aise du malade, & rendre la suite du traitement plus efficace.

L'émétique dans cette espèce d'esquinancie est un remède qu'on ne sauroit trop se hâter de donner. Nous avons toujours éprouvé que le malade en recevoit un prompt soulagement, & nous avons vu telle personne ne pouvant rien avaler & respirant avec peine, qui deux heures après avoir pris l'émétique, avoit & respiroit avec facilité.

Une décoction de racine de scorsonnère ou de bardane, doit être la boisson du malade, qui a besoin de transpirer, & dont le mal dépend d'un amas d'humeurs destinées en partie à être chassées par les pores de la peau.

Comme on ne sauroit ouvrir trop de couloirs à cette humeur, on fera très-bien de joindre à cette boisson, l'usage de quelques apéritifs & de quelques diurétiques. On donnera par conséquent deux fois par jour un paquet de la poudre n.º 29, ou bien on fera prendre au malade la potion saline n.º 24.

Les bains des jambes & les lavemens peuvent être aussi utiles dans cette espèce d'esquinancie que dans l'esquinancie inflammatoire.

Les vésicatoires y produiroient aussi un très-bon effet, s'ils étoient nécessaires; mais le plus souvent on peut s'en passer.

Après l'évémétique, le secours le plus essentiel qu'on puisse employer, ce sont les purgatifs; on donnera donc au malade, aussitôt qu'il pourra avaler, la potion n.° 5.

Pour diminuer la tumeur de la gorge, & redonner du ton aux organes de cette partie, qui sont relâchés par l'humeur qui les inonde; on fera usage du gargarisme astringent n.° 37.

Lorsque la luvette, qui est extrêmement relâchée, ne se rétablit point par l'action des astringens, on est quelquefois obligé de la couper; & cette opération heureusement n'est point dangereuse, & n'entraîne point à sa suite des accidens fâcheux.

Tels sont les remèdes par lesquels on peut dissiper l'esquinancie séreuse. L'esquinancie gangréneuse, qui a lieu ordinairement après qu'on a vu long-temps régner une constitution d'air humide & froide, est vraisemblablement le résultat de l'humeur de la transpiration altérée, qui se jetant sur la gorge, en détruit le tissu lâche, & y produit la gangrène. Les symptômes qui annoncent cette espèce d'esquinancie, varient, soit à raison de la matière plus ou moins putride qui s'est jetée sur la gorge, soit à raison de sa quantité, soit enfin par rapport au genre & au degré de sensibilité des différens individus, qui font que la même cause les affecte diversement. Un symptôme particulier à l'esquinance gangréneuse, qui n'a pas lieu dans les autres espèces d'esquinancie, mais qui lui est commun avec la fièvre maligne, & avec toutes les affections dans lesquelles le principe de la vie est menacé ou attaqué

par une cause putride, c'est un abattement général : le pouls est petit, irrégulier ; l'ame est troublée ou en délire , & la manière dont toutes les fonctions corporelles s'exécutent , annoncent la foiblesse de leurs organes ou du principe qui les fait agir.

Indépendamment des symptômes généraux qui accompagnent toujours l'esquinancie , des caractères particuliers à l'esquinancie gangréneuse , ce sont des taches livides qui couvrent la lurette & les amygdales , & une haleine très-fétide , insupportable au malade même. Ces taches sont des escarres d'ulcères plus ou moins profonds qui corrodent les parties où ils sont situés. Les mucosités que les malades crachent sont puantes , & mêlées d'une matière fanieuse & livide , qui ronge & excorie l'intérieur de la bouche , les lèvres , & même les doigts des personnes étrangères qui les soignent.

De cet état, le malade est conduit à une mort prompte ; si la Nature par des crises heureuses, ou l'Art par des secours bien appropriés, ne se hâte de le délivrer de ce principe de dissolution qui menace la machine.

La saignée qui est si convenable à l'esquinancie inflammatoire, & les purgatifs qui réussissent si bien dans l'esquinancie séreuse, doivent être administrés dans l'esquinancie gangréneuse avec les plus grandes précautions. Si des circonstances tirées de la vigueur du sujet & de la force du pouls exigeoient la saignée, il ne faudroit point s'en laisser imposer par la couleur vermeille du sang pour la réitérer. Quant aux purgatifs, ou il faut se borner à des lavemens pour débarrasser les intestins, ou n'employer que quelque purgatif léger, tel que celui du n.<sup>o</sup> 5. Un léger vomitif peut aussi être utile au commencement pour pousser les humeurs vers la peau ; car, on a

remarqué que des sueurs douces , pourvu qu'elles soient universelles , sont salutaires dans cette affection. On peut favoriser cette disposition , lorsqu'elle a lieu , par la boisson *n.º 2.*

Mais comme le but principal qu'on doit se proposer , est de combattre le principe putride ; il faut après les préparatifs nécessaires , avoir recours à la potion anti-septique *n.º 23* , dont on donne une cuillerée toutes les demi-heures.

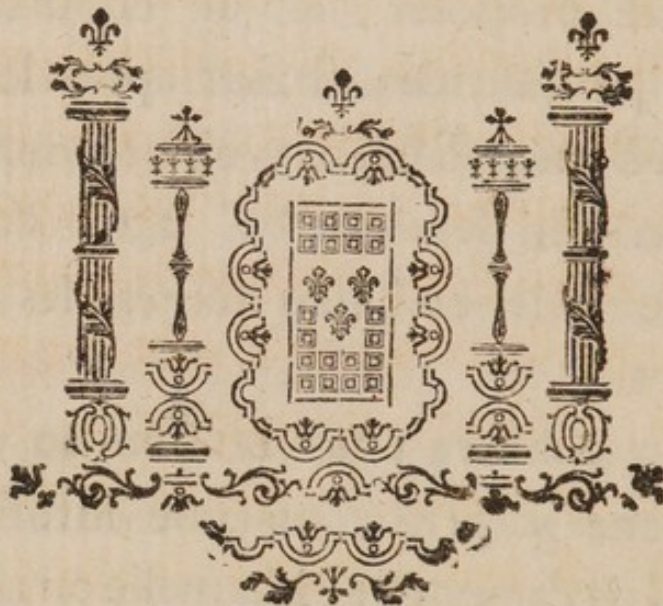
On donnera pour boisson au malade la tisane *n.º 17* , ou une infusion de fleurs de camomille , à laquelle on ajoutera la liqueur *n.º 7.*

Pour attaquer le principe putride dans son siège principal , on donnera de temps en temps un gargarisme fait avec le syrop de framboise & la teinture de myrrhe , ou bien celui du *n.º 37.*

Enfin , on peut & on doit , pour attirer la matière au dehors & dégager

la gorge, appliquer des vésicatoires sur le cou.

Tels sont les précautions & les moyens particuliers qu'exige l'esquinancie gangréneuse.



---

## CHAPITRE XV.

### *De la Péripleumonie ou Inflammation de poitrine.*

LA péripleumonie est une inflammation du poumon, qui affecte tantôt un côté, tantôt un autre de cet organe. Elle s'annonce par un frisson violent, qui est suivi d'une chaleur brûlante; par une oppression considérable, par une grande difficulté de respirer, accompagnée de toux. Le pouls pendant la chaleur est plein, rapide & dur; il est concentré, mou & irrégulier: lorsque la maladie doit être grave, le malade sent un point un peu douloureux dans le côté de la poitrine où se forme l'inflammation, qui ne lui permet de se coucher que sur le dos. La toux est quelquefois sèche, & alors la douleur que le malade éprouve est plus vive; d'autres fois la toux

est accompagnée de crachats plus ou moins teints de sang. Bien souvent le malade crache du sang tout pur. Quelquefois son visage est rouge, & d'autres fois très-pâle : sa peau est sèche, & son haleine très-chaude, effets nécessaires d'une fièvre violente, & de la grande chaleur qui règne dans l'organe de la respiration. Les urines sont rouges & peu abondantes au commencement ; elles déposent vers la fin beaucoup de sédiment. Le malade a quelquefois au commencement des envies de vomir, qu'on doit plutôt regarder comme l'effet de l'orgasme de l'estomac qui se trouve sympathiquement irrité, que de la saburre qui peut s'y rencontrer. Quoique ce symptôme ne soit point une indication pour l'émétique, nous sommes bien éloignés de penser, comme certaines gens, qu'il soit mortel dans la péri-pneumonie ; donné, après qu'on a fait quelques saignées, & diminué par-là

l'impétuosité du sang & l'irritation générale, il produit quelquefois les effets les plus salutaires. Les crachats les plus favorables sont ceux qui sont jaunes, & mêlés d'un peu de sang; ceux qui sont durs & noirâtres sont d'un très-mauvais augure.

La fièvre redouble tous les soirs, & la chaleur, dont le redoublement est suivi, oppresse beaucoup le malade. Jusque-là le danger n'est pas bien imminent; mais il y a tout à craindre, lorsque la respiration devient si difficile, que le malade ne peut rester qu'assis, que son visage est livide, sa langue noire, son pouls petit & rapide, son regard fixe & égaré, & son oppression extrême: dans ce cas, le délire survient ordinairement; l'état du malade est encore plus défespéré, quand la poitrine, le cou & les autres parties du corps viennent à se couvrir de taches livides, alors l'abattement augmente d'un

instant à l'autre , & le malade meurt bientôt. Il est essentiel de dire que ce dernier symptôme , c'est-à-dire , les taches livides & pétéchiales sont l'effet & le résultat d'un traitement échauffant ; de l'usage malheureux où sont les gens de la campagne , de donner des boissons spiritueuses aux personnes attaquées d'une péripleumonie , & de les enfermer dans des chambres bien fermées , en tâchant en même temps de les couvrir le plus qu'ils peuvent pour les faire sueur. Les sueurs naturelles ont , à la vérité , quelquefois été heureuses ; mais ce sont des cas particuliers qui ne doivent point servir de règle. La Nature se dégage quelquefois par des crises que l'Art ne doit pas toujours imiter , parce qu'on n'est pas sûr que les tentatives qu'on peut faire réussissent. Ainsi il y a presque toujours du danger à provoquer les sueurs ; & les taches pétéchiales dont nous avons parlé , sont ordinairement la suite

des remèdes chauds qu'on emploie pour cela, lorsqu'elles ne font point l'effet de certaines constitutions de l'air qui produisent des péripleumonies où se manifestent des signes de putridité. Dans cette dernière espèce de péripleumonie, les moyens curatifs dont on fait usage, doivent être différens de ceux qui conviennent aux péripleumonies vraiment inflammatoires.

La péripleumonie a différens degrés & différens aspects qu'il faut examiner attentivement, & bien distinguer, pour bien déterminer le véritable traitement qui lui convient. La saignée est le premier secours qu'on doit employer, lorsque les symptômes décrits plus haut se présentent dans un malade. On doit la répéter selon le degré de fièvre & de chaleur que le malade souffre, selon la vigueur de son tempérament, la dureté & la plénitude de son pouls; mais si après une ou deux saignées, les crachats

sont un peu cuits, quoique sanguinolens, c'est-à-dire, comme ceux qu'on rend à la fin d'un rhume, on peut & on doit même se dispenser de faire de nouvelles saignées, qui ne feroient qu'affoiblir inutilement, & qui même pourroient arrêter l'expectoration. Mais si après la première saignée, les symptômes ne diminuent point, si la chaleur & la fièvre sont encore très-fortes, & si la peau est sèche, il faut réitérer la saignée après huit ou neuf heures: on en fera une troisième & une quatrième, si l'anxiété & la difficulté de respirer viennent encore à augmenter. Le sang dans cette maladie est presque toujours couvert d'une matière couenneuse, ou d'une pellicule épaisse & tenace, qui ne paroît guère qu'à la seconde saignée. Cette disposition du sang, jointe à l'intensité de la fièvre & des autres symptômes, sont des indications pour réitérer la saignée. Cette pellicule seule ne seroit pas une raison

suffisante, parce qu'elle a lieu dans des affections où la saignée répétée seroit déplacée. On ne doit pas répéter cette évacuation, lorsque la pellicule est superficielle & d'une couleur livide; surtout si la fièvre étoit médiocre: un sang extrêmement vermeil & dépourvu de sérosité doit être très-suspect, quoiqu'il en impose souvent aux personnes peu exercées à juger de l'état du sang. Il est ainsi constitué, précisément lorsqu'il est le plus disposé à la dissolution.

Au surplus, c'est l'état de la respiration, & la manière dont l'expectoration se fait, qu'on doit consulter, pour déterminer jusques à quel point on doit pousser la saignée. On doit la réitérer jusqu'à ce que l'une & l'autre deviennent faciles. Quelquefois la plénitude des artères & l'abondance même du sang, occasionnent une oppression & une irrégularité dans le pouls qui pourroient éloigner de la saignée un Médecin.

inexpérimenté ; mais cette oppreffion & cette irrégularité ne viennent point de la foibleffe du malade , que le mal ne faifant que de commencer , ne peut pas encore avoir affoibli ; elles ne font dûes qu'à une difficulté de circuler , produite par l'engorgement des vaiffeaux trop remplis de fang : fi dans ce cas on faigne le malade , le pouls devenu plus libre par cette évacuation , s'élève & devient plus fort.

La faignée n'est pas moins néceffaire dans d'autres cas , où le malade oppreffé par la violence & l'étendue de l'inflammation , a le pouls petit , les extrémités froides , les yeux étincelans & le délire ; la faignée alors en diminuant l'inflammation , au lieu d'augmenter la foibleffe du malade , le ranime en diminuant la gêne que fouffrent les organes , & l'embaras d'une circulation interrompue.

Il faut avouer cependant qu'il y a des péripleumonies épidémiques dans

lesquelles on ne peut guère aller au-delà de la seconde saignée , & qui même , selon le tempérament foible du malade , n'en exigent point du tout. Dans cette espèce de péripleumonie , le sang a très-peu de consistance ; s'il se couvre d'une pellicule , elle est mince & livide ou verdâtre , au lieu d'être épaisse & blanche. Dans cette espèce de péripleumonie , le malade éprouve tous les symptômes d'une fièvre maligne épidémique , avec la plupart de ceux qui caractérisent la vraie péripleumonie , de sorte que le traitement qui lui convient , doit être une combinaison sage & réfléchie de celui qui est propre à la fièvre maligne , & de celui qu'exige l'inflammation de poitrine. Si les circonstances demandent la saignée , on doit se borner à une seule , pour dégager les vaisseaux de la poitrine , & rendre la respiration plus aisée ; les autres secours doivent être pris dans la classe de ceux qu'on emploie pour com-

battre la dissolution du fang : car dans la péripleumonie épidémique, tout annonce un miasme destructif, ou un principe de putridité manifeste. Outre la foiblesse & l'abattement du malade, qui sont toujours la suite de son impression, la matière de l'expectoration est tenue, putride & noirâtre ; l'urine est d'une couleur foncée, le plus souvent sans sédiment, & quelquefois avec un sédiment noir ; bien souvent la peau se couvre de taches rouges, pourprées ou noires : on sent bien que dans ce cas la saignée n'est pas nécessaire, & qu'elle peut même être dangereuse.

Le principe putride qui domine dans les péripleumonies épidémiques, doit être attaqué avec les potions anti-septiques, les boissons légèrement diaphorétiques & propres à pousser à la peau le miasme qui tend à dissoudre les humeurs : on fera aussi usage des vésicatoires appliqués aux jambes pour l'attirer au dehors.

Quant à la péripleumonie inflammatoire, elle exige qu'on débute par la saignée, & qu'on la répète jusqu'à ce que l'oppression soit diminuée, & que la respiration soit devenue plus aisée : il est très-utile de ne faire que de petites saignées, & de les répéter souvent, ou de ne faire couler le sang que peu-à-peu & par intervalles : c'est un très-bon moyen de diminuer la masse du sang & l'engorgement inflammatoire, sans produire un affaiblissement dangereux. Si après la première ou la seconde saignée, le malade rend des crachats jaunâtres, & légèrement teints de sang, on n'en fera pas d'autres ; le sang mêlé avec les crachats, est plutôt d'un bon que d'un mauvais augure. On a remarqué que tous ceux en qui ils sont teints de sang, guérissent plus aisément que les autres ; mais il ne faut point que le malade rende du sang tout pur, ou que ce sang soit épais & noirâtre.

Après le cinquième jour de la maladie, la saignée seroit déplacée, parce que, si alors la résolution n'a pas lieu, & qu'il se forme un abcès, on interrompt par-là cette opération, & on court risque de faire tomber la partie affectée en mortification, & d'y occasionner la gangrène.

Lorsque tous les symptômes ont été calmés pendant quelque temps, il arrive quelquefois que la douleur se réveille avec tous les autres signes d'irritation. On peut, dans ce cas, penser avec assez de fondement, ou qu'une nouvelle partie du poumon est attaquée, & qu'il s'y forme une inflammation comme dans la première, ou que la même matière qui formoit celle-ci, a changé de place. On ne doit point alors balancer de revenir à la saignée, devant employer pour cette nouvelle inflammation les mêmes moyens qui ont été mis en usage contre la première: la saignée doit seulement être moins abondante, le malade étant déjà

affoibli par celles qui lui ont été faites. La règle de ne point saigner dans la péricneumonie le sixième ou le septième jour, ne doit point être ici observée, parce que c'est un cas particulier, ou plutôt on observe la règle, puisque la saignée qu'on fait à cette époque n'est point pour la première maladie; mais pour celle qui est nouvellement survenue: c'est ainsi qu'on doit interpréter la pratique de quelques Médecins, même célèbres, qui ont fait saigner le septième jour d'une péricneumonie ou d'une pleurésie.

Si la saignée affoiblit trop le malade, & que cependant la toux & l'oppression continuent, on peut suppléer à la saignée qui pourroit, dans ce cas, devenir dangereuse, par les ventouses appliquées aux épaules, ou par les vésicatoires aux jambes.

Toute inflammation demande un régime rafraîchissant, mais celle du poulmon exige spécialement qu'on fasse

respirer au malade un air frais & souvent renouvelé , parce que la chaleur qui règne dans l'organe de la respiration, doit l'altérer & le détruire plutôt dans la péripleumonie, que dans toute autre maladie; quoique d'ailleurs cette pratique soit nécessaire dans toute sorte d'affections.

On doit insister beaucoup aussi sur les remèdes nitreux. On mettra par conséquent un gros de nitre dans chaque pinte de la tisane n.<sup>o</sup> 16, qui fera la boisson ordinaire du malade.

On lui donnera deux fois par jour un lavement fait comme celui que nous avons déjà ordonné en plusieurs endroits, c'est-à-dire, avec une infusion de fleurs de camomille & du lait.

Rien n'est plus propre à diminuer la tension de la poitrine, à calmer la toux, & à rendre la respiration plus facile, que la vapeur de cette même infusion qu'on fait respirer au malade : on peut y

ajouter un peu de vinaigre pour la rendre plus résolutive.

Il faut pour le même objet, que le malade mette tous les jours les jambes dans l'eau chaude, en prenant toutes les précautions nécessaires pour que le froid n'arrête point la transpiration que ce bain excitera.

On fera en même temps sur la poitrine & sur le cou, des fomentations avec une décoction d'herbes & de fleurs de mauve dans du lait; c'est un très-bon moyen pour diminuer la sécheresse & la chaleur de la peau & des fibres des autres organes: en humectant ces parties, il relâche les vaisseaux trop tendus, & atténue les humeurs qu'ils contiennent.

Le principal but qu'on doit se proposer dans la péripleumonie, est l'expectoration qui est la crise naturelle de cette maladie: les meilleurs moyens de la faciliter, outre ceux que nous avons déjà indiqués, sont les remèdes n.º 38

& 39; l'émétique est un de ces remèdes que tous les Médecins ne sont pas d'avis de donner dans la péripleumonie; mais nous l'avons donné plusieurs fois avec succès, après avoir fait les saignées convenables. Nous pouvons assurer qu'il est sur-tout d'un grand secours pour rétablir l'expectoration, lorsqu'elle a été tout-à-coup arrêtée.

Pour appaiser la violence de la toux, on fera usage du lok n.° 40.

Quelquefois la crise ou l'expectoration est précédée par des frissons, des faiblesses & même des convulsions. Ces accidens ne doivent point faire recourir aux calmans ou aux remèdes échauffans qui sont toujours dangereux dans les maladies inflammatoires. Ce seroit une imprudence qui deviendroit infailliblement funeste au malade, parce qu'elle augmenteroit l'inflammation, ou interromproit le travail de la Nature. On doit seulement alors redoubler l'usage des  
des

des émoulliens & des adouciſſans ; tels que les lavemens , les fomentations , les bains des jambes , les boiſſons mucilagineuſes & nitrées.

Si la marche de la maladie eſt régulière , les ſymptômes commencent à ſe calmer vers le cinquième jour , & l'expectoration ſe fait bien le ſeptième ; le onzième , la maladie ſe termine par les crachats , les fueurs & les urines , qui déposent un ſédiment blanchâtre , & quelquefois une matière purulente.

Après cette dernière époque , ſi le malade eſt bien , comme il doit l'être , on le purgera avec la potion n.º 5 , ſur-tout , ſ'il a la bouche mauvaiſe & la langue chargée.

Les ſaignemens de nez ne ſont pas dangereux dans la péripleumonie , ils le deviendroient ſi on ſe hâtoit de les arrêter : il eſt bon qu'ils ceſſent d'eux-mêmes.

La ſuppreſſion des crachats eſt un accident plus à craindre. Nous avons dit

que les vésicatoires sont un moyen très-propre à les rappeler. Si on soupçonnoit que le malade n'eût pas été assez saigné, il faudroit avant de les appliquer, revenir à la saignée, sur-tout si le malade étoit d'une constitution pléthorique, & si la fièvre nouvellement survenue, étoit violente & la respiration devenue très-difficile. Lorsque c'est le froid qui a supprimé l'expectoration, il faut donner en grande quantité au malade de la boisson n.º 2; les remèdes chauds peuvent produire cet effet: dans ce cas, on insistera sur les lavemens adoucissans, sur les bains des jambes & sur les boissons rafraîchissantes, telle que la tisane n.º 16, en y ajoutant un gros de nitre sur une pinte, & de la liqueur n.º 7.

Lorsque les crises énoncées plus haut, c'est-à-dire, les évacuations par les crachats, les urines, les sueurs & les selles, ne se font pas bien faites; comme il en faut nécessairement une

pour que la maladie se termine, il se forme dans la poitrine un abcès qu'on appelle *vomique* : cela arrive ordinairement, ou lorsque le malade n'a pas été suffisamment saigné, relativement à sa constitution forte & sanguine, ou lorsqu'il l'a été trop ; & que par cette évacuation répétée, on a détruit les forces vitales nécessaires pour opérer une crise avantageuse.

Quand l'abcès ou la vomique est située près de la surface du poumon, le sac dans lequel est contenue la matière purulente se crève quelquefois à l'extérieur de cet organe, alors le pus se répand dans la cavité de la poitrine, entre le poumon & les côtes : si l'abcès est profondément situé dans la substance du poumon, il crève intérieurement, & le malade crache le pus dont il est formé si la vomique n'est point considérable, ou si le pus ne s'épanche que successivement & peu à peu ; mais si la vomique

contient une grande quantité de matière, ou que cette matière se répande tout-à-coup dans les cellules du poumon, & les remplisse, la respiration aussi-tôt interrompue, fait périr subitement le malade. C'est à cette cause qu'on doit attribuer ces morts prompts des malades qui étoient bien quelques momens auparavant, & qui meurent, au grand étonnement des assistans, en mangeant, en parlant ou en riant.

Comme on ne peut pas voir l'intérieur de la poitrine, il n'est pas surprenant que les gens qui n'ont pas vu beaucoup de malades se trompent sur l'existence d'une vomique : on doit la soupçonner, lorsque dans les onze ou quatorze premiers jours de la maladie, il y a eu peu d'évacuations critiques, c'est-à-dire, lorsque les urines & les crachats ont été peu abondans ; si, lorsque le malade devoit être presque guéri, il a encore une fièvre assez forte, & souffre de

l'oppression. On peut encore reconnoître l'existence d'une vomique à un pouls variable, qui est tantôt mou, tantôt dur, & presque toujours assez vîte; à une respiration difficile, à de petits frissons que le malade éprouve de temps en temps, à une certaine rougeur qui colore la partie supérieure de ses joues, & à l'altération continuelle qu'il souffre.

On peut être sûr que le pus est formé si le malade continuellement agité, ne peut se coucher que d'un côté, ou est obligé de se tenir toujours assis; si la fièvre augmente tous les soirs, & si au moindre mouvement, ou après avoir pris la plus légère nourriture, sa toux augmente & son pouls devient rapide; s'il sue pendant la nuit; s'il lui monte des feux subits au visage; s'il éprouve dans la bouche un goût d'œufs pourris; s'il a les yeux creux & la voix rauque; enfin, s'il est le jouet de certains goûts fantastiques qui lui font desirer des mets qu'il

rejette en les voyant : lorsque la vomique est extérieure , on remarque très-souvent une enflure sensible du côté malade , de sorte que si la vomique est située vers la partie inférieure du poumon & vers le milieu de la poitrine , on peut sentir au tact la fluctuation de l'abcès , si on y porte le doigt lorsque le malade touffe.

Le malade ne peut point guérir si la vomique ne se crève , & la rupture la plus favorable qui puisse s'en faire , c'est qu'elle s'ouvre dans le poumon pour que le malade puisse cracher le pus qu'elle contient ; pour cela on doit exciter le malade à touffer & à parler ; on peut lui faire prendre de temps en temps quelques cuillerées du remède n.º 39 ; on lui fera avaler beaucoup de tisane , afin que l'estomac rempli de ce fluide , oppose au poumon une résistance qui détermine le pus à se porter vers l'intérieur de cet organe , & qui d'ailleurs excite toujours le malade à touffer.

La plupart des malades tombent en syncope lorsque la vomique se crève; on doit les ranimer en leur faisant flairer du vinaigre ou quelque'autre liqueur active. Si l'évacuation de la matière de l'abcès se fait bien, & si cette matière est d'un bon caractère, le mal-aïse, l'inquiétude & les autres accidens qui dépendoient de la présence du pus dans le poumon, se calment peu-à-peu, & disparoissent enfin: le malade alors peut prendre la situation qu'il veut, sa respiration devient aisée, sa fièvre cesse & son appétit revient; il crache pendant quelque temps des matières purulentes; mais ses crachats diminuent successivement, & toutes les fonctions de la machine se rétablissent à mesure que le poumon se dégorge.

Pour seconder l'évacuation qui se fait par les crachats, on continuera de donner au malade la potion n.º 39; sa boisson doit être une décoction d'orge avec du

miel, ou une infusion d'hysope : l'exercice, sur-tout celui du cheval, est très-convenable dans cette circonstance. On nourrira le malade avec des farineux, tels que le riz, la purée de lentilles, & avec du lait s'il le digère facilement. Si la matière des crachats avoit une mauvaise odeur ; si l'appétit n'étoit point revenu, & que le pouls fût toujours foible & irrégulier, il faudroit faire prendre une ou deux fois par jour, selon que le malade auroit plus ou moins de sécheresse, le remède n.º 22 ; il seroit très-avantageux qu'il pût changer d'air ; l'agitation salutaire du voyage, & l'air de la campagne, raffermiroient sa poitrine & rétabliroient plus aisément sa santé, que tous les remèdes qu'il pourroit prendre.

On ne peut point la lui promettre tant que la fièvre subsiste, il y a même à craindre si elle persiste long-temps après la rupture de la vomique, qu'elle

ne laisse un ulcère après elle, & qu'elle ne conduise le malade à la phthisie & à la mort, ce que bien souvent on ne peut point éviter, quoiqu'on fasse. On a au contraire lieu de croire que la plaie qui fournit la matière purulente des crachats se cicatrise lorsque cette matière diminue tous les jours, & que le malade recouvre son sommeil, son appétit & ses forces. Au cas que le malade ne pût pas dormir, on pourroit lui donner tous les soirs le remède *n.º 27.*

Il ne faut pas croire toujours qu'il soit tout-à-fait hors de danger, quoiqu'il cesse de cracher du pus, & que le foyer de cette matière paroisse épuisé; souvent après un certain temps, le sac qui fournissoit le pus, se remplit de nouveau, & une partie des symptômes qui avoient cessé avec lui, reparoît pour disparoître comme la première fois avec le crachement purulent: ce qui se répète dans certains sujets pendant des années

entières. Dans ce dernier cas, on ne peut guère empêcher la plaie qui est dans le poumon, de dégénérer en un ulcère incurable, contre lequel on doit néanmoins tenter les mêmes moyens que nous avons recommandés pour le prévenir.

La vomique peut avoir une autre terminaison que celle dont nous venons de parler; au lieu de crever dans l'intérieur du poumon, elle peut s'ouvrir à sa surface extérieure; alors le pus s'épanche dans la cavité de la poitrine: cet épanchement qui dégage un peu le poumon, soulage d'abord le malade; mais c'est un soulagement momentané: le pus répandu dans la poitrine augmente & acquiert de plus en plus de mauvaises qualités. Lorsqu'il a acquis un certain volume & une certaine âcreté par son séjour dans cet endroit, il doit nécessairement comprimer le poumon & gêner ses fonctions, tandis que par son âcreté, il corrode les

parties qu'il touche : aussi la difficulté de respirer , la fièvre , la chaleur , le défaut d'appétit & de sommeil reparoissent-ils avec autant & plus de violence qu'auparavant. Il ne reste alors qu'une seule ressource ; c'est l'opération de l'empyème , qui consiste à pratiquer une ouverture dans la partie inférieure de la poitrine , pour évacuer la matière dont elle se remplit. Cette opération ne pouvant être faite que par un Chirurgien , il seroit inutile d'en faire les détails aux personnes auxquelles cet ouvrage est destiné : on doit la faire promptement , parce que le malade court à chaque instant le risque d'être étouffé.

L'inflammation du poumon que nous avons vu se terminer par la résolution & par un abcès , peut , comme toutes les inflammations , se terminer encore par la gangrène & par un endurcissement de la partie enflammée , qu'on appelle *squirre* : la gangrène n'a guère lieu que

lorsque dans le traitement de l'inflammation, on abuse des remèdes chauds, dont on doit soigneusement s'abstenir, si elle n'est point l'effet d'un miasme putride, comme dans les péripleumonies malignes, où les signes de la dissolution du sang se manifestent bientôt, sans qu'on ait commis aucune faute essentielle.

Le squirre est aussi assez rare: c'est une tumeur formée par la matière morbifique épaissie, qui ne cause point de douleur; le malade éprouve seulement un sentiment de pesanteur dans un des côtés de la poitrine; sa respiration est gênée, & il a une toux sèche qui augmente après qu'il a mangé ou qu'il s'est un peu agité. Si ce mal ne se guérit pas aisément, on peut du moins le supporter long-temps, & beaucoup de personnes vivent plusieurs années avec un squirre au poumon, sans éprouver de grandes souffrances. Cet état demande beaucoup de ménagement, un régime réglé, le petit-lait, le

lait, les remèdes fondans & les apéritifs ;  
tels que les pilules n.º 41 , & la décoction  
n.º 42 : on doit éviter tout remède  
échauffant, de peur d'exciter une in-  
flammation qui devient presque toujours  
funeste dans ce cas, au lieu de résoudre  
de squirre.



## CHAPITRE XVI.

*De la fausse Péricneumonie.*

DANS le Chapitre de l'esquinancie, nous avons distingué une esquinancie inflammatoire & une esquinancie séreuse. On peut établir la même distinction par rapport à la péripleumonie. Celle dont nous venons de parler dépend d'un sang épais & visqueux, qui, engorgeant les vaisseaux du poumon, y occasionne une inflammation; elle n'attaque guère que les personnes robustes & pléthoriques, & règne ordinairement après des temps secs & froids, & après que le vent du Nord a long-temps soufflé.

La fausse péripleumonie est le produit d'un amas d'humeurs séreuses qui se sont jetées sur le poumon, le surchargent, & sont un obstacle à ses fonctions. Les personnes flegmatiques, cacochymes,

foibles, & habituellement incommodées par une surabondance de pituite, sont les plus sujettes à cette espèce de péripleumonie : cette affection est commune, sur-tout lorsqu'il a régné des temps humides, froids & nébuleux. Si les causes qui la produisent, & le caractère des sujets qui en sont atteints, diffèrent des causes qui produisent la péripleumonie inflammatoire, & du caractère des sujets que celle-ci attaque, leurs symptômes ne sont pas moins différens entre eux ; nous avons exposé ceux de la péripleumonie inflammatoire. Dans la fausse péripleumonie, il y a oppression, toux & difficulté de respirer, parce que le poumon est embarrassé par les humeurs dont il est surchargé ; mais le pouls, au lieu d'être dur, plein & tendu, est foible, petit & mou ; la chaleur est médiocre ordinairement, & s'il survient quelquefois une chaleur un peu vive, elle est passagère ; le malade éprouve

256 *De la fausse Péripleumonie.*

aussi souvent des frissons & des douleurs de tête ; mais l'urine est pâle & crue , la langue chargée : le sang que l'on tire aux personnes attaquées d'une fausse péripleumonie est vermeil ; dissous , il ne présente point de couenne , ou cette pellicule épaisse qu'a le sang dans la péripleumonie vraie : aussi les malades ne peuvent-ils pas supporter beaucoup de saignées dans la fausse péripleumonie , elle les affoibliroit trop , & achèveroit d'éteindre l'action vitale qui n'est déjà que trop languissante.

Il est assez évident que les symptômes , les causes de la fausse péripleumonie , & la constitution des personnes qu'elle affecte , sont très-différens des symptômes & des causes dont la péripleumonie inflammatoire dépend , ainsi que de la constitution des sujets qu'elle attaque , pour sentir que leur traitement doit aussi différer , comme celui de l'esquinancie inflammatoire diffère du traitement de l'esquinancie séreuse.

La saignée qui est le secours le plus efficace & le plus essentiel dans la péripneumonie inflammatoire, doit être administrée ici avec beaucoup de précaution, quoique la difficulté de respirer semble l'indiquer : il faut faire attention que ce symptôme tient à l'engorgement du poumon, produit par des humeurs pituiteuses qu'on doit évacuer par d'autres voies que par la saignée ; que cette dernière espèce d'évacuation, sans diminuer beaucoup la masse de ces humeurs, ne fait qu'augmenter la foiblesse du malade, & mettre la Nature & les autres remèdes hors d'état de produire aucune crise salutaire. Une saignée faite au commencement, pour diminuer un peu la plénitude des vaisseaux, & rendre la circulation du sang plus libre, sur-tout si la personne malade est assez forte, peut être très-utile ; mais on doit d'autant moins la réitérer, qu'ordinairement les malades, après cette évacuation, se trou-

258 *De la fausse Péripleumonie.*

vent plus foibles, quoique leur oppref-  
fion ait diminué.

Ainfi, on faignera, & peu-à-peu, le  
malade au commencement fi la toux &  
l'opprefion font confidérables; mais on  
s'en tiendra à cette première faignée.

On le mettra en même temps à l'ufage  
de la tifane n.º 2, capable d'atténuer &  
de pouffer à la peau les humeurs pitui-  
teufes accumulées dans le poumon. Cette  
boiffon eft d'autant plus néceffaire, &  
l'effet qu'elle produit, d'autant plus  
convenable, que ces humeurs font en  
partie le réfultat d'une tranfpiration long-  
temps arrêtée par des faifons froides &  
humides: car nous avons déjà dit que  
c'étoit après de telles faifons qu'il ré-  
gnoit des efquinancies féreufes & des  
fauffes péripleumonies.

L'émétique eft d'une néceffité indis-  
penfable dans la fauffe péripleumonie,  
& les Médecins qui défapprouvent ce  
remède dans la péripleumonie inflam-

natoire, l'emploient dans celle-ci, les malades semblent eux-mêmes le demander par les fréquens efforts qu'ils font pour vomir. C'est un excellent moyen, en effet, non-seulement de débarrasser l'estomac & les premières voies, & de soulager l'oppression du malade; mais encore de détourner les humeurs de la poitrine, de les atténuer par les secouffes qu'il imprime aux vaisseaux & à toute la machine, d'en pousser une partie à la surface du corps & vers les pores de la peau, & d'en évacuer une autre par les selles & par les urines: ainsi on donnera pour cet effet la poudre *n.º 1.*

Comme le malade a quelquefois des vertiges, & qu'il y a à craindre que la matière morbifique n'aille attaquer le cerveau, les vésicatoires font d'un grand secours, sans compter qu'ils fournissent un couloir aux humeurs qui engorgent le poumon, & raniment par leur qualité irritante, les oscillations des vaisseaux.

On en appliquera un derrière le cou, dès le commencement de la maladie; on en appliquera aussi aux jambes & aux cuisses, & les sinapismes à la plante des pieds.

Pour faciliter l'expectoration ou l'évacuation des humeurs par les crachats, on fera prendre au malade la potion n.º 39.

Pour atténuer ces humeurs & en chasser une partie par la voie des urines, il est nécessaire aussi de faire usage de la potion saline n.º 24.

La transpiration est une des voies les plus favorables par lesquelles la matière morbifique puisse se dissiper; pour faciliter & soutenir cette fonction, on peut donner le remède n.º 6.

Cette maladie n'est point de celles où il faut attendre la fin pour purger. Les purgatifs y sont d'un très-grand secours au commencement, & même pendant le cours de la maladie. Il y a même des Auteurs qui purgent les malades tous les deux jours; mais cet usage des pur-

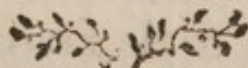
ratifs est peut-être outré. Cela prouve au moins que la purgation est un des principaux remèdes contre la fausse péripneumonie : on ne doit point cependant purger indistinctement dans tous les temps de la maladie ; on doit avoir égard aux différentes circonstances où le malade peut se trouver : s'il se faisoit une bonne expectoration , il y auroit à craindre que dans ce moment , un purgatif ne devînt nuisible en la troublant. On se bornera dans une pareille circonstance , à tenir le ventre libre par le moyen des lavemens , de la poudre n.º 29 , ou de la décoction n.º 30. Le purgatif n.º 5 , donné le lendemain du jour que le malade aura pris le remède n.º 1 , est très-convenable , on le redonnera quatre ou cinq jours après.

Nous avons déjà prescrit ailleurs les bains des jambes comme un excellent moyen d'aider & de favoriser la transpiration. Ils sont ici très-fort à leur place , parce que la transpiration est une des

voies que la Nature choisit pour ses crises dans la fausse péripleumonie, & que d'ailleurs ce remède soulage beaucoup la tête, lorsqu'il y a des vertiges, & qu'elle est menacée d'un transport de la matière morbifique.

Cette maladie se termine par les crachats, par les urines, par les sueurs & par les selles; évacuations qu'il faut tâcher de seconder, sans néanmoins nuire à l'une, en voulant faciliter l'autre.

On n'a point à craindre dans cette espèce de péripleumonie, qu'il se forme une vomique, qui ne peut être que le résultat d'une véritable inflammation, & la fausse péripleumonie n'est qu'un transport d'humeurs séreuses dont il faut délivrer la poitrine, par les moyens & dans l'ordre que nous avons indiqués.



## CHAPITRE XVII.

*De la Pleurésie.*

LA pleurésie est une inflammation de la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, appelée *plèvre*, & de laquelle vient le mot *pleurésie*. Cette affection est accompagnée, comme la péripneumonie qui la suit presque toujours, d'une fièvre forte, d'une grande difficulté de respirer, & d'une toux sèche; mais ce qui la distingue de cette dernière, c'est une douleur de côté, pour l'ordinaire très-vive, qu'on appelle *point*. Cette douleur est souvent si violente, lorsque le malade touffe, & pendant l'expiration, que le malade fait tout son possible pour retarder ce mouvement nécessaire à la circulation du sang dans les vaisseaux du poumon; de sorte que ce fluide manquant de mobile qui le pousse, s'accumule

dans ce viscère , & ajoute les funestes effets de son engorgement à ceux de l'inflammation qu'il augmente toujours. Le poumon lui-même par la contiguité de sa membrane , qui est la même que celle qui revêt les côtes , & par l'embaras qui augmente à chaque instant dans le cours du sang qui l'arrose , parvient enfin à s'enflammer. C'est ce qui fait que la pleurésie est presque toujours jointe à une péripneumonie , & que le malade a tant de peine à résister à cette double inflammation.

On doit inférer de ce fait , pour le dire en passant , que toute cause capable de gêner la respiration , & de retarder le cours du sang dans les vaisseaux du poumon , peut produire une péripneumonie. Il y a des personnes qui sont particulièrement sujettes à la pleurésie : on devroit examiner s'il n'y a pas en eux quelque vice de conformation , qui , s'opposant au cours libre du sang dans le  
poumon ,

poumon, est capable de produire cet effet. On fait que cette disposition est fondée pour l'ordinaire sur une constitution vicieuse du sang, qui étant trop épais & trop gluant naturellement, ne circule qu'avec beaucoup de difficulté dans les ramifications déliées des vaisseaux de la plèvre & du poumon ; & si dans les personnes ainsi constituées, des vents froids & secs, ou un régime de vie & des excès propres à augmenter la densité du sang, viennent se joindre à cette première, il n'est pas surprenant qu'elles soient facilement atteintes d'inflammation de poitrine & de *points* de côté ; mais il n'en est pas moins vrai que toute cause qui rendra la respiration difficile, rendra sujet à la péripneumonie & à la pleurésie. Des douleurs qui suspendent les mouvemens du diaphragme, dont le jeu est si nécessaire à la respiration, ont souvent été suivies de la péripneumonie : des coliques vives ont souvent produit cet effet ; cette cause

est indépendante de notre volonté, mais on peut la produire par des vêtemens qui gênent trop la poitrine; & dans ce cas on peut l'éviter, en donnant à cet organe toute la liberté nécessaire. Ainsi la pleurésie est d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouve toujours réunie à une péripneumonie, au point qu'on ne croit pas qu'il y ait des pleurésies simples, & que toutes les pleurésies sont regardées comme des plévro-péripneumonies. Il y a des cas où le point de côté est si vif qu'il prend des convulsions au malade; d'autres fois la douleur cesse, lorsque l'inflammation de la plèvre gagne le poumon. C'est l'effet d'un engorgement extrême de cet organe, qui, suffoquant les mouvemens vitaux, réduit le malade à un état affreux, quoiqu'il ne souffre point. Il a les extrémités froides, un pouls foible & intermittent qui annonce sa fin prochaine.

Nous ne ferons point l'exposition de toutes les parties de la poitrine qui

peuvent être affectées. Ces détails anatomiques ne conviennent qu'à des gens de l'Art, pour lesquels nous ne nous sommes point proposé d'écrire. Ils seroient inutiles aux personnes qui sont l'objet de cet Ouvrage, d'autant plus que ces notions n'influent presque point sur le traitement de la pleurésie & de la péripneumonie.

Les pleurésies ont lieu dans toutes les saisons ; mais le printemps & l'automne sont les saisons où il y en a le plus. Les humeurs accumulées par le froid, sont plus disposées à produire des engorgemens, lorsque les premières chaleurs du printemps commencent à les mettre en mouvement & à les raréfier. En automne, le froid, en resserrant les pores & les vaisseaux de la superficie du corps, les repousse dans les vaisseaux internes où elles s'engorgent nécessairement, & d'autant plus facilement qu'elles ont été plus épaissies par la chaleur de l'été. Les

pleurésies règnent sur-tout lorsqu'il souffle un vent du Nord, qui en resserant, en crispant les vaisseaux, diminue leur calibre, & augmente la difficulté que le sang éprouve à circuler librement. Il règne quelquefois aussi des pleurésies dans les temps humides & froids; mais ces pleurésies sont d'une autre nature que les pleurésies inflammatoires, & demandent un traitement différent. On les appelle *fausses pleurésies*; elles dépendent d'une congestion ou transport d'humeurs catharreuses sur la plèvre, qui s'annonce par des symptômes qui leur sont communs avec la pleurésie inflammatoire; tels que le point de côté, la difficulté de respirer; mais qui en diffèrent, en ce que la fièvre n'est point si forte: le pouls qui est dur & tendu dans la première espèce de pleurésie, est petit & mou dans celle-ci.

Le point de côté ne se fait point sentir dès le premier moment de l'invasion de la fièvre. La maladie commence par le

frisson ; ensuite viennent la chaleur , la toux , l'oppression , le mal de tête quelquefois ; mais presque toujours un certain resserrement de poitrine qui rend la respiration lente & laborieuse. Le malade a quelquefois des envies de vomir ; vers le second jour de la maladie , le malade éprouve une douleur de côté plus ou moins vive , qui quelquefois change de place. Dans la vraie pleurésie , le pouls est d'une tension & d'une dureté extrêmes , & c'est un des signes caractéristiques de cette affection.

Le malade crache , comme dans la péripneumonie , des matières plus ou moins mêlées de sang , qui deviennent plus cuites & de meilleure qualité , à mesure que l'orgasme , la tension & la fièvre diminuent. Si la maladie est une fausse pleurésie , la matière des crachats , au lieu d'être épaisse , jaunâtre & teinte de sang , n'est qu'une humeur ténue , âcre & noirâtre ; quelquefois il n'y a point du tout

d'expectoration , & ces cas sont appelés des *pleurésies sèches*. Les saignemens de nez sont salutaires lorsqu'ils ne sont pas l'effet d'une dissolution du sang qui s'échappe par ce couloir : ils sont alors d'un très-mauvais augure. On a vu des sueurs abondantes , délivrer en peu de temps des personnes atteintes d'une pleurésie. De pareils exemples ne doivent pas séduire. Ils ont coûté la vie à beaucoup d'hommes qu'on avoit cru pouvoir guérir, en excitant en eux des sueurs forcées que la Nature réprouvoit , qui n'ont fait qu'augmenter la fièvre , la chaleur & la disposition inflammatoire du sang. Ce qu'il y a de plus funeste dans cette maladie , c'est l'usage des boissons spiritueuses , du vin , de l'eau-de-vie , que le peuple & les gens de la campagne ne font pas difficulté de prendre dans ce cas. Nous avons été plusieurs fois à portée d'en voir les terribles effets.

Si le point de côté cesse tout d'un

coup, & que le visage du malade devienne livide, que ses yeux deviennent troubles ou égarés, & son pouls foible, on peut regarder la mort du malade comme très-prochaine, si on ne peut point parvenir à rappeler le point, ou au moins à garantir le cerveau & la poitrine par le moyen des vésicatoires, des synapismes, & des autres remèdes révulsifs. Car on a lieu de croire que l'humeur en quittant le côté, a été tout-à-coup portée au cerveau, ou a été affecter la substance du poumon & la disposer à la gangrène.

Cette maladie est très-fréquente parmi les gens de la campagne. Il n'est pas surprenant que des hommes continuellement livrés à des travaux pénibles qui endurent leurs organes, & donnent à leurs fibres une certaine roideur, & nourris par des alimens propres à produire un chyle épais, y soient plus sujets que les hommes qui vivent délicatement & dans la mollesse. Ils sont d'ailleurs plus

exposés que ces derniers aux effets des intempéries des saisons & des variations de l'air, qui ont beaucoup d'influence dans la production des pleurésies & des péripneumonies. Il y a des saisons, comme nous l'avons déjà dit, qui rendent ces maladies très-communes; & si alors un mauvais traitement vient aggraver les dangers ordinaires qui les accompagnent, le peuple s'abandonne à des alarmes & à des frayeurs qui deviennent, par les suites qu'elles entraînent, plus funestes que le mal même. Nous devons dire que ces maladies ne sont point contagieuses, & qu'il n'y a que les personnes qui y sont déjà disposées, qui en soient atteintes. On ne doit pas non plus recourir aux remèdes alexipharmiques, chauds, volatils, sous le prétexte de chasser un venin pestilentiel. Une pareille idée & une pareille pratique, peuvent faire autant de mal que la peste.

Mais sans se livrer à de vaines terreurs,

on traitera les pleurésies, comme nous avons dit qu'il falloit traiter les péri-pneumonies; car ces deux espèces de maladies demandent le même traitement & les mêmes remèdes. On doit seulement distinguer les différentes causes qui peuvent les produire. On doit se souvenir que nous avons dit que la péripleurésie étoit tantôt causée par un sang visqueux & enflammé qui engorge les vaisseaux du poulmon, tantôt produite par des humeurs catharreuses qui se jettent sur cet organe, & que le traitement dans ces deux cas doit être différent. Nous avons dit aussi que la péripleurésie dépend quelquefois d'un sang dissous, soit que cette disposition du sang soit particulière à certains individus, soit qu'elle vienne de certaines constitutions de l'air. Ces distinctions étoient très-essentiellés, parce qu'elles apportent dans le traitement des modifications ou des changemens absolument nécessaires.

Ainsi, on se souviendra que le traitement de la pleurésie inflammatoire exige la saignée plus ou moins répétée, selon les circonstances, comme le remède le plus efficace & le plus propre à dégorgger les vaisseaux; les boissons adoucissantes & nitreuses, les lavemens, les potions apéritives, les cataplasmes émolliens, les vésicatoires; lorsque tous ces premiers remèdes ont diminué le volume du sang, ralenti sa fougue & amolli les fibres; outre les vésicatoires qu'on appliquera aux jambes, si la tête étoit prise; on en appliquera un grand sur le point même, pour soulager & dégorgger immédiatement la partie affectée. Le point diminue & disparoît même quelquefois après la première saignée; mais il se fait sentir de nouveau au bout de quelque temps, dans le même endroit ou ailleurs. Ce changement de siège est plutôt un signe favorable qu'un signe qu'on doive craindre. Si le point revient dans le même endroit & avec la

même violence, on doit se hâter de réitérer la saignée. Si au contraire, après avoir diminué ou disparu, il reparoît plus foible, & que les autres symptômes se soient aussi un peu calmés; alors au lieu de répéter la saignée, on doit avoir recours à l'émétique, & ensuite aux vésicatoires.

L'émétique est sur-tout nécessaire dans cette espèce de pleurésie, qu'on appelle *fausse pleurésie*, qui dépend d'une humeur catharreuse: il sert à l'évacuer par le vomissement, par les selles, par les urines & par la transpiration que favorisent singulièrement les secousses qu'il excite. Les vésicatoires sont très-propres aussi à lui ouvrir un couloir favorable, il prévient la putridité des humeurs & empêche la maladie de changer de caractère. Un purgatif donné au commencement de la maladie, & deux jours après l'émétique, peut produire un très-bon effet dans cette espèce de pleurésie. S'il s'établit une bonne

expectoration, on ne doit revenir aux purgatifs, que vers la fin de la maladie. Les boissons, dans cette espèce de pleurésie, doivent être légèrement diaphorétiques, telle que celle du n.º 2. Dans l'espèce de pleurésie où se manifeste une disposition putride du sang, on doit être très-moderé sur l'usage de la saignée. Les boissons acides, telles que la tisane du n.º 17, qui est propre à corriger la putridité, l'émétique & les vésicatoires, qui sont propres à chasser le principe putride, & à ranimer les mouvemens vitaux qui paroissent affoiblis, sont les secours les plus nécessaires dans cette espèce de pleurésie.

Nous avons parlé d'une pleurésie qu'on appelle sèche, parce qu'il n'y a point d'expectoration; mais dans laquelle le point ou la douleur de côté, la fièvre, la chaleur, la sécheresse de la peau, l'aridité de la langue & la dureté du pouls sont extrêmes. Cette espèce de pleurésie exige des saignées répétées, & des émolliens

employés de toutes les manières, les vapeurs chaudes, les lavemens, les bains des jambes, les cataplasmes, les fomentations, pour tâcher de vaincre par tous ces moyens, la séchereffe, la tension des solides & la fougue impétueuse du sang. Cette espèce de pleurésie est la plus dangereuse de toutes, parce que la disposition des organes & du sang se prête peu aux crises dont la Nature auroit besoin pour délivrer le malade. Celui-ci meurt bientôt si on ne parvient point promptement, par les moyens que nous indiquons, à corriger cette terrible disposition. Car dans la pleurésie, comme dans toutes les autres inflammations, le travail de la Nature se termine par une crise, qui est tantôt une évacuation par les crachats, par les sueurs, par les urines, tantôt par un abcès; enfin quelquefois par la gangrène. C'est ainsi que se termine la dernière espèce de pleurésie dont nous avons parlé, lorsqu'on n'a pas pu parvenir, quelques

moyens qu'on ait tentés, à calmer la violence des symptômes qui l'accompagnent. La gangrène est aussitôt suivie de la mort, & le cadavre en montre les funestes traces; il se couvre de taches noires & livides, sur-tout dans les environs du siège où étoit le mal. Si cette terminaison de la pleurésie est quelquefois la suite de sa violence & de la disposition vicieuse de quelques sujets, elle est encore plus souvent l'effet d'un traitement fondé sur des remèdes échauffans, toujours mortels dans les affections inflammatoires.

Les abcès qui peuvent se former dans la pleurésie, donnent plus souvent lieu à l'empyème, c'est-à-dire, s'ouvrent plus souvent par le dehors du poumon que par le dedans. Le vésicatoire que nous avons recommandé d'appliquer sur la partie affectée, peut prévenir cet accident, soit en diminuant le point inflammatoire, soit en donnant une issue à la matière qui forme l'engorgement.

La pleurésie est une des maladies les plus sujettes aux rechutes, soit que les vaisseaux de la partie où s'établit l'inflammation prennent une modification qui y détermine le sang, soit que ces rechutes soient le résultat d'une certaine disposition des humeurs, ou du genre de vie des personnes qui les éprouvent. Ces personnes devroient se prémunir contre ce malheur, par un régime rafraîchissant, en s'abstenant des liqueurs spiritueuses, des viandes chaudes, & de toute agitation trop violente. Elles devroient de temps en temps se faire saigner, & délayer leur sang par un usage fréquent du petit lait.

Nous avons cru devoir entrer dans tous les détails où nous sommes entrés par rapport à la péripleurésie & à la pleurésie, parce que ces maladies sont très-fréquentes parmi le peuple & les gens de la campagne. Les distinctions que nous avons établies relativement aux différentes espèces de péripleurésie & de pleurésie,

étoient sur-tout nécessaires, parce que chacune d'elles demandant un traitement différent, il ne seroit que trop aisé, sans cela, de prendre le change, & de commettre, en les traitant, des fautes graves, & peut-être irréparables. Enfin, pour qu'on ne confondît rien, & que les personnes pour lesquelles cet Ouvrage est destiné, pussent saisir plus aisément les notions que nous donnons sur ces maladies, qui ont entr'elles le rapport le plus intime, nous en avons traité dans des Chapitres séparés, quoiqu'elles pussent être renfermées dans le même Chapitre; la pleurésie étant de la même nature que la péripneumonie, & l'une & l'autre se trouvant le plus souvent jointes ensemble.



---

## CHAPITRE XVIII.

### *De l'inflammation du Foie & de la Jaunisse.*

TOUTES les parties du corps où il y a des vaisseaux sanguins, sont plus ou moins susceptibles d'inflammation; le foie par conséquent n'en est pas exempt. Mais l'inflammation de ce viscère doit être rare, parce que la plus grande partie du sang qu'il reçoit lui vient de la veine-porte, & que ce fluide coule avec moins de rapidité dans les veines que dans les artères. Cependant le foie reçoit une artère qu'on nomme *hépatique*, & les extrémités de ses ramifications peuvent encore plus souvent devenir le siège d'une inflammation, que les rameaux de la veine-porte.

Dans ceux-ci cependant, les engorgemens ne sont pas impossibles, parce qu'ils

ne portent qu'un sang épaissi , & qui s'est dépouillé d'une grande partie de son véhicule dans les divers viscères de l'abdomen par lesquels il a passé , & que cette espèce de vaisseaux ne jouissent pas d'un mouvement bien actif ; si ce sang , par quelque cause que ce soit est devenu plus épais , comme dans l'affection hypocondriaque , & à la suite de certaines maladies qui l'ont appauvri , ou bien si la masse augmente par la suppression de quelque évacuation habituelle , telles que les hémorroïdes & les règles , les vaisseaux du foie s'engorgeront ; & cet engorgement peut avoir des suites différentes. Il peut former des obstructions qui quelquefois dégénèrent en squirres. Quelquefois il est suivi d'une inflammation ; on la reconnoît à une tension dans la région du foie , accompagnée d'une douleur plus sourde & moins vive que dans la pleurésie ; d'une fièvre assez forte , & d'une soif considérable ; quelquefois il y a un

gonflement extérieur dans quelque partie du foie. Cette fièvre inflammatoire doit être combattue, à peu-près, avec les mêmes moyens que ceux que nous avons employés contre les autres affections inflammatoires dont nous avons parlé. Quel que soit le siège de l'inflammation du foie, la saignée est indispensable; elle ne doit pas être autant répétée que dans la pleurésie & dans la péripneumonie; mais elle est absolument nécessaire pour diminuer la masse du sang, & l'empêcher d'aborder en trop grande quantité dans un viscère où il n'a que trop de peine à circuler.

On doit beaucoup insister sur les boissons délayantes, & sur les potions apéritives. On donnera par conséquent en grande quantité, de la tisane *n.º 16*, dont on secondera les effets par le moyen de la potion *n.º 24*.

Des lavemens émolliens souvent répétés, peuvent ici procurer les plus grands avantages, en débarrassant les

premières voies, & en donnant par conséquent à leurs vaisseaux, qui ont beaucoup de rapports avec ceux du foie, une liberté qu'ils peuvent faire partager à ces derniers. On fera ces lavemens avec une décoction de son ou de graine de lin, pour mieux adoucir, détendre & lubrifier les parties voisines du foie.

Il convient aussi qu'on fasse des fomentations continuelles sur ce viscère pour le ramollir, diminuer sa tension, & faciliter la résolution de l'engorgement.

Lorsque cette résolution n'a pas lieu, il se forme un abcès. Si on ne peut point l'éviter, on doit se hâter de favoriser sa maturation, ce qu'on fait par le moyen du cataplasme n.<sup>o</sup> 9 ou n.<sup>o</sup> 43, & de l'ouvrir pour en faire sortir le pus. Il n'est pas rare de voir dans l'inflammation du foie, la partie du péritoine qui couvre les muscles du ventre, adhérer à ce viscère, de manière que le pus formé à la partie convexe du foie, cherche à se faire jour par-là. On

connoît qu'il s'est formé un abcès par l'état œdémateux que prennent les parties qui l'entourent ; & pour en tenter l'ouverture , on plonge un trois-quarts à plusieurs reprises dans la partie , jusqu'à ce que le pus paroisse : quand cette découverte est faite , on achève l'opération , qu'on ne doit abandonner qu'à des Chirurgiens expérimentés. Soit que le pus perce lui-même les tégumens de l'abdomen ou du ventre , soit que cette ouverture soit l'ouvrage de l'Art , après qu'on sera parvenu à évacuer entièrement l'abcès , on tâchera de faire cicatrifer & de consolider la partie où il avoit son siège. On pansera la plaie avec de la charpie chargée d'onguent *nutritum* mêlé avec un jaune d'œuf , qu'on couvre avec un morceau de sparadrap , c'est-à-dire , de toile trempée dans de la cire fondue ou dans de l'huile. Si le pus qui résulte de la suppuration ne s'évacue point au dehors , il est pompé par les veines qui le

portent dans la masse du sang, & occasionne une fièvre lente, qui se termine ordinairement par la mort du malade.

L'inflammation du foie peut aussi, comme toutes les autres, si on n'a pas saigné le malade à propos ou assez, ou si on a irrité le mal par des remèdes chauds, se terminer par la gangrène; la face cadavéreuse, la puanteur des excréments, la froideur des extrémités, & vers la fin le hoquet, sont des signes qui annoncent cette funeste catastrophe.

Si les engorgemens que peut souffrir le foie, s'opposent au passage de la bile dans les intestins; cette liqueur nécessaire à la digestion, & qui donne la couleur aux excréments, est forcée de refluer dans le sang, qui la répand dans toutes les parties du corps auxquelles elle communique sa teinte: c'est ce qu'on appelle *ictère*, *jaunisse* ou *bile répandue*. Cette affection se fait sur-tout apercevoir dans le blanc des yeux, où la couleur jaune

de la bile se manifeste plus sensiblement.

Les obstructions du foie ne sont pas la seule cause qui puisse produire l'ictère : il a souvent été occasionné par un purgatif trop fort , dont l'action s'étant étendue jusque sur les conduits de la bile, en intercepte le cours naturel, & l'a forcée de refluer dans le sang. Il a quelquefois été la suite d'une passion vive , qui , en produisant dans le foie une contraction spasmodique , a tout-à-coup fermé les canaux qui charient la bile , & l'a repoussée dans les vaisseaux sanguins.

L'ictère qui tire sa source de causes semblables à ces deux dernières , c'est-à-dire, d'un resserrement spasmodique du foie , soit que ce resserrement provienne d'une irritation , soit qu'il ait eu lieu à la suite d'une violente passion de l'ame ; cet ictère est facile à guérir , il ne s'agit que de faire cesser l'irritation ou le spasme qui l'a produit , par le moyen des délayans , des remèdes adoucissans & des

288. *De l'Inflammation du Foie*

bains. Dans ces cas, on aura donc recours au petit lait, à la décoction du chiendent, aux lavemens adoucissans faits avec la décoction de camomille & le lait, aux bains tièdes, aux frictions douces faites sur la région du foie. On peut ajouter à ces moyens l'usage de la poudre n.º 29, à la dose d'un paquet par jour.

Lorsque l'ictère est fondé sur des obstructions ou des embarras du foie, dûs à des humeurs épaisses & mal constituées, il faudra joindre aux délayans, des remèdes propres à diviser & à atténuer les humeurs, pour passer ensuite à l'usage de ceux qui fortifient; si on soupçonnoit, d'après la constitution & l'état du malade, que le vice des humeurs dépend de celui de l'estomac, qui a perdu la faculté de bien élaborer la digestion, & les suc qui en résultent. Ainsi, dans ce cas, on fera prendre au malade, tous les matins, une pinte de petit lait, dans lequel on fera infuser une poignée de fumeterre, ou bien  
la

la décoction du n.<sup>o</sup> 47, pour passer ensuite à celle du n.<sup>o</sup> 44. On lui donnera, une fois par jour, un paquet de la poudre n.<sup>o</sup> 29. Un remède très-propre à dépurer le sang, c'est le suc de cresson, de cerfeuil & d'oseille, qu'on peut donner à la dose de trois onces par jour : on obtient ce suc, en pilant dans un mortier ou vase de terre ou de bois, deux ou trois poignées de ces herbes qu'on exprime ensuite à travers un linge ; on laisse reposer la liqueur qui résulte de cette opération, jusqu'à ce qu'elle se soit clarifiée. Tous les huit jours on lâchera le ventre par le moyen d'un purgatif doux, tel que celui du n.<sup>o</sup> 5, sans négliger les lavemens nécessaires pour humecter les premières voies, les tenir libres, & disposer les parties voisines du foie à concourir au rétablissement de cet organe.

Ces différens moyens peuvent non-seulement dissiper la jaunisse, mais

prévenir les squirres qui pourroient se former & en être la suite.

Parmi les obstacles au libre passage de la bile dans les intestins, capables de produire la jaunisse, on doit compter les calculs qui se forment quelquefois dans la vésicule du fiel. Aux remèdes que nous avons indiqués contre les autres espèces d'ictères, on joindra les pilules n.º 41 ; on en prendra une, deux, & même jusqu'à trois par jour, en buvant par-dessus une tasse de la décoction apéritive n.º 44.

Enfin, l'inflammation & l'obstruction du foie, peuvent se terminer par un endurcissement ou squirre de ce viscère, affection qui demande un long usage des délayans, & des remèdes apéritifs & amers que nous avons prescrits, & dans laquelle ils doivent être donnés avec les ménagemens nécessaires pour qu'elle ne dégénère point en squirre carcinomateux ; car lorsque le squirre prend cette tour-

nure, il y a très-peu de ressources sur lesquelles on puisse compter. Les squirres invétérés, & qu'on néglige long-temps, peuvent, soit seuls, soit avec le concours de plusieurs autres causes, conduire à l'hydropisie, sur laquelle nous croyons devoir dire quelque chose, quoiqu'elle n'entre point dans notre plan, parce qu'elle est très-commune parmi le peuple pour lequel nous écrivons.



---

---

## CHAPITRE XIX.

### *De l'Inflammation des Reins.*

L'ORGANE qui sépare l'urine est d'un tissu très-ferré, & le sang qu'il reçoit d'une artère assez considérable, peut aisément y être interrompu dans son cours, soit par sa surabondance, soit par un défaut de fluidité, & par conséquent y devenir le principe d'une inflammation. Cette affection s'annonce, outre la fièvre & la chaleur, par une douleur vive dans le dos, sous les dernières fausses-côtes, qui sont l'endroit où sont situés les reins; l'urine du malade est d'abord rouge & en petite quantité: comme presque toutes les parties contenues dans la cavité de l'abdomen ou du ventre sont sympathiquement intéressées, le malade a des envies de vomir, qui ne sont point une indication pour l'évémétique, parce

qu'elles sont plutôt fondées sur une irritation, que sur un embarras réel de l'estomac : l'engorgement qui s'est formé dans les reins, intercepte non-seulement l'urine, mais encore s'étend plus ou moins sur les parties voisines, ou les gêne tellement, que quelquefois le testicule qui est du même côté que le rein enflammé, s'en ressent, & souffre un certain tiraillement.

Outre la disposition du sang, plusieurs causes extérieures ou accidentelles, peuvent produire l'inflammation des reins. Tels sont des excès dans les plaisirs de la table, du jeu, de la danse, de l'amour, des exercices violens, la suppression de quelque écoulement habituel, des hémorroïdes, par exemple, ou des règles; les courses excessives, soit à pied, soit à cheval, un coup reçu dans les reins, & d'autres causes de cette nature, sont capables de donner lieu à l'inflammation des reins, ainsi que certaines drogues auxquelles un libertinage impuissant a

quelquefois recours. L'abus des diurétiques même, sur-tout des diurétiques trop chauds, peut produire aussi la néphrétique : elle est souvent l'effet, & quelquefois la cause des pierres qui se forment dans le rein. Lorsque ces pierres, par un adossement continuel des parties grasses & salines de l'urine, sont parvenues à acquérir un certain volume, elles descendent avec difficulté par les uretères dans la vessie ; leur surface, qui le plus souvent est raboteuse, irrite & déchire quelquefois les parties par où elles passent, & excite ces douleurs vives & accompagnées de spasmes violens, connues sous le nom de *colique néphrétique*.

Lorsque les symptômes, décrits plus haut, se présentent, on a lieu de croire que les reins sont enflammés ou disposés à l'être, & que par conséquent il y a une inflammation à guérir ou à prévenir. Dans l'un ou l'autre cas, quelle que soit la cause qui occasionne cet état, on

doit aussitôt avoir recours aux remèdes propres à détruire les engorgemens inflammatoires, à ramener, à force d'émolliens, la souplesse & le relâchement nécessaires dans les parties qui souffrent une tension & un spasme violens. Ainsi, on saignera le malade, & on répétera la saignée relativement à sa constitution, à la violence de la fièvre, à la vivacité de la douleur des reins, & à la difficulté qu'il y aura dans l'excrétion de l'urine : la saignée est le secours le plus prompt & le plus efficace pour empêcher la suppuration, toujours à craindre pour les viscères internes, parce qu'elle a le plus souvent des suites fâcheuses lorsqu'ils en sont le siège.

On mettra en même temps le malade à l'usage du petit-lait, ou de la tisane n.° 16, & de la potion n.° 24.

Rien ne seroit plus avantageux pour détendre la partie affectée, que de l'exposer à la vapeur d'une infusion de fleurs

de camomille : on fera du moins des fomentations continuelles sur cette partie avec cette même infusion, en y mêlant un tiers de lait. On parviendroit même plus aisément à procurer le relâchement & la détente qu'on desire, en mettant le malade dans un demi-bain tiède : la diminution de la fièvre & de l'embaras des reins, un écoulement plus libre des urines, & la cessation de la douleur, ont souvent été le fruit de ce remède.

Ce moyen doit être secondé par des lavemens faits avec une décoction de son ou de graine de lin, donnés de quatre en quatre heures : en débarrassant les premières voies, ils ramollissent les parties qui sont dans leur voisinage, & portent le calme dans celles où l'inflammation des reins se fait sentir, & auxquelles ce dernier organe communique son irritation.

Lorsqu'on aura procuré la détente qu'on attend, que le spasme & la fièvre auront cessé avec la douleur, on purgera

le malade avec la potion n.º 5, pour évacuer & entraîner hors du corps les matières glaireuses & bilieuses, que la fièvre laisse ordinairement dans les parties qui ont été affectées. On répétera la purgation, si l'abondance & la nature des matières évacuées en indiquent le besoin : une certaine pesanteur & un certain empâtement dans les reins, sont aussi une indication pour réitérer la purgation.

Le malade, pendant sa convalescence, continuera l'usage du petit-lait ou de la tisane n.º 16, & prendra une fois par jour un paquet de la poudre n.º 29.

Pour prévenir l'inflammation des reins, à laquelle sont sujettes certaines personnes pléthoriques, & livrées à des occupations sédentaires, elles doivent s'abstenir de liqueurs spiritueuses, vivre autant qu'il leur sera possible, de légumes, faire de temps en temps usage de la poudre n.º 29 & de la tisane n.º 16, & se purger tous les mois avec la potion n.º 5.

Si l'inflammation des reins est trop violente, ou qu'on la rende telle par un mauvais traitement, ce qui a lieu lorsqu'on ne saigne pas assez le malade, ou qu'on augmente l'engorgement par des diurétiques chauds, donnés en trop grande quantité ; l'inflammation fait place à la suppuration : ce qu'on connoît à la cessation de la douleur, quoiqu'on sente encore de la pulsation dans la partie enflammée, aux frissons vagues & passagers que le malade éprouve, & à la matière purulente & fétide que les urines déposent. C'est la voie la plus favorable que le pus puisse prendre ; car s'il étoit pompé par les vaisseaux, & porté dans la masse du sang, il ne manqueroit pas de produire une fièvre lente qui termineroit les jours du malade.

Il n'y a pas moins de danger, lorsque la plaie que la suppuration laisse dans les reins, dégénère en ulcère, au lieu de se cicatrifer ; alors les urines ne cessent

de charrier des matières purulentes, qui sont les débris de la substance des reins. Le tissu de cet organe se détruit successivement, au point d'être enfin réduit à un sac que forment ses enveloppes, & la consommation de ce viscère, qu'on appelle *phtysie rénale*, entraîne celle du malade.

On sent qu'il est bien difficile de cicatrifer un ulcère où les secours ne peuvent point être appliqués immédiatement, où ils ne peuvent parvenir, comme dans la phtysie pulmonaire, que par des voies détournées : on vante beaucoup pour ce cas les différens baumes & la térébenthine. Nous avons vu de bons effets produits par les remèdes n.<sup>os</sup> 45 & 46 : l'usage du lait est aussi très-convenable, & les fruits qu'on en retireroit seroient plus marqués, si le malade pouvoit se réduire à ce seul aliment.

Quelquefois le pus trouvant de la difficulté à passer par les voies urinaires, s'accumule & forme une tumeur dans la

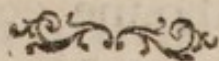
région des reins. Les Anciens pratiquoient une ouverture dans cette partie avec le cautère, pour donner une issue au pus : cette opération se présente sous un point de vue très-défavorable, en ce qu'il faut aller chercher le pus à travers les tégumens & les muscles du dos. Nous laissons à l'expérience & aux lumières des Chirurgiens & des personnes de l'Art, la décision & le jugement des circonstances dans lesquelles cette opération peut être tentée.

Le pus, par son adhérence aux parties terreuses & salines de l'urine, forme quelquefois une matière graveleuse que l'urine entraîne avec elle ; au surplus, cette matière n'est pas toujours le résultat d'une inflammation des reins, & il y a plus de cas où elle donne lieu à l'inflammation, qu'il y en a où elle est le produit de l'inflammation. Beaucoup de personnes sont sujettes à la gravelle, sans avoir eu jamais d'inflammation, ni de suppuration

des reins : cette affection tient vraisemblablement en elles à la nature de leurs humeurs , ou à la manière dont les reins font leurs fonctions.

Si le gravier se réunit pour former des masses d'un volume sensible , il parviendra à constituer des pierres , qui , si elles sont raboteuses & inégales , déchirent en passant les reins & les uretères , & causent des tourmens effroyables ; les douleurs qu'elles causent produisent une *strangurie* , qui est l'effet du spasme & du resserrement des voies urinaires. Si on réussit par le moyen des boissons délayantes , des fomentations & des bains , à détendre & à relâcher ces parties , l'impulsion de l'urine fait sortir la pierre , & délivre le malade. Si la grosseur de la pierre s'oppose à sa sortie , les parties adjacentes souffrent une irritation violente qui se communique à la plupart des organes voisins , & occasionne des coliques , des vents , des maux d'estomac , des vomissemens , des suffocations : on doit dans

ce cas prodiguer encore davantage le relâchans, tels que des lavemens répétés, des fomentations, des bains; on doit même, pour diminuer le spasme & la douleur, employer les calmans: le remède n.º 28 produira un très-bon effet, en donnant aux parties une certaine stupeur, qui anéantit ou diminue la douleur, & fait cesser les convulsions. Il est quelquefois nécessaire de saigner le malade, sur-tout s'il est jeune & d'une constitution pléthorique; la cessation de tous les symptômes annonce que la pierre est tombée dans la vessie, d'où elle ne sort quelquefois, avec une grande quantité d'urine, que le lendemain: si elle ne sort pas bientôt, elle peut y devenir le noyau d'une pierre qui exigera l'opération de la taille, en recevant tous les jours de nouvelles couches qui augmentent son volume.



## CHAPITRE XX.

*De l'Inflammation de l'Estomac  
& des Intestins.*

QUOIQUE l'estomac soit tapissé par une membrane veloutée qui le garantit jusqu'à un certain point de l'impression des corps étrangers qui pourroient le blesser, il est, comme tous les autres viscères arrosés par des vaisseaux sanguins, sujet aux inflammations. Nous ne dirons qu'un mot de celles que peuvent y occasionner des matières âcres & corrosives qu'on a avalées, pour parler davantage de celle qui est une suite d'un engorgement inflammatoire des vaisseaux de cet organe.

L'inflammation de l'estomac s'annonce par la fièvre, une douleur vive dans une partie de ce viscère, suivie souvent du hoquet & du vomissement : plusieurs causes peuvent y donner lieu. Si des

personnes déjà pléthoriques se remplissent trop d'alimens, ou prennent des alimens indigestes qui sont forcés de rester long-temps dans l'estomac sans se digérer, ces alimens surabondans ou d'une mauvaise qualité, soit en comprimant par leur poids les vaisseaux sanguins de cet organe, soit en y déterminant une trop grande quantité de sang & d'humours pour y opérer leur digestion, occasionnent un engorgement qui est bientôt suivi d'une inflammation : des purgatifs trop violens ont quelquefois produit le même effet : il est la suite infaillible, & presque toujours incurable des poisons corrosifs du règne minéral, tels que l'arsenic, le sublimé corrosif, &c. pris en trop grande quantité. On a vu très-souvent une eau trop froide, ou des liqueurs à la glace, produire une inflammation d'estomac, en resserrant subitement les vaisseaux de cet organe, & en y interceptant le cours du sang. Cette cause

est plus prompt & plus puissante, lorsqu'on s'expose à son action, après s'être agité & échauffé par des exercices violens, tels que la chasse, la danse, ou les travaux pénibles de la campagne.

Lorsque l'inflammation de l'estomac est le résultat des impressions de quelque poison corrosif, il faut se hâter de faire avaler au malade une grande quantité d'huile & de matières grasses, ainsi que beaucoup d'eau tiède, en tâchant de l'exciter à vomir, par le moyen d'une plume avec laquelle on lui chatouille la gorge; on ne doit plus solliciter le vomissement, lorsque l'inflammation est décidée: alors il est plus avantageux de saigner le malade s'il a le pouls plein, s'il est jeune & robuste, & sur-tout de lui donner fréquemment des lavemens faits avec de l'eau & un tiers de lait, ou avec la décoction de graine de lin. La personne qui a éprouvé un pareil accident, doit pendant long-temps vivre de régime, & borner

sa nourriture à du lait, des œufs frais & de la crème de riz.

Si l'inflammation dépendoit d'une constriction des vaisseaux de l'estomac, opérée par des boissons froides, bues après avoir sué beaucoup, il faudroit saigner le malade, s'il étoit d'un tempérament sanguin, & d'une constitution pléthorique: il seroit sur-tout essentiel d'insister sur les boissons adoucissantes, & sur les moyens capables de ramener le relâchement dans les parties crispées, & d'y redonner au sang sa liberté naturelle; on lui feroit par conséquent boire en grande quantité de la tisane *n.º 16*, encore tiède, & on lui donneroit de temps en temps une cuillerée de la potion *n.º 48*; on lui feroit en même temps des fomentations sur la région de l'estomac, avec une décoction de camomille mêlée avec du lait, & on lui donneroit des lavemens souvent répétés avec cette même décoction.

L'inflammation qui est la suite d'une trop grande réplétion de l'estomac, exige, avant qu'on fasse aucune saignée, si elle est nécessaire, qu'on tâche de débarrasser l'estomac des matières qui le surchargent : comme il y a du danger à le faire par le moyen de l'émétique, qui pourroit augmenter l'inflammation, & occasionner la gangrène, il faut avoir recours à quelque purgatif doux, qui évacue sans irriter l'estomac; on pourra employer celui du n.º 5 : les autres remèdes doivent se réduire à la tisane n.º 16, & à des lavemens souvent réitérés. On peut connoître cette espèce d'inflammation par ce qui a précédé, par les abus que le malade a fait des choses qu'on appelle *non-naturelles*; en un mot, par les excès & les fautes de régime qu'il peut avoir commis : l'inflammation de l'estomac peut avoir lieu, sans que cet organe soit surchargé d'alimens, ou blessé par quelque corps étranger, &

être une fuite naturelle d'un sang qui pèche par sa surabondance & son épaisfissement ; ce qui arrive assez souvent dans les personnes sujettes à des écoulemens sanguins habituels qui se sont supprimés. Ainsi, lorsqu'une femme est atteinte d'une inflammation d'estomac, on doit s'informer aussitôt si elle n'a point souffert une suppression des règles, & si cet accident a eu lieu, on ne doit point différer de mettre en usage tous les moyens qui peuvent diminuer la quantité du sang, & le rappeler vers ses couloirs accoutumés ; la saignée est le premier qu'on doit employer ; on la fera du bras pour faire une diversion avantageuse vers les parties supérieures, & y déterminer une partie du sang qui cause l'engorgement inflammatoire dans l'estomac, tandis qu'on tâchera par des bains tièdes des jambes & par la saignée du pied, si la personne n'a point encore perdu ses règles, à en attirer une autre partie vers les extrémités infé-

ieures : on se bornera à celle du bras, si la personne les a perdues. Cette évacuation doit être répétée jusqu'à trois & quatre fois, selon l'exigence du cas, & selon la constitution plus ou moins sanguine, plus ou moins pléthorique de la personne malade.

Il faut qu'elle boive en même temps quelque boisson délayante & adoucissante, telle que le petit-lait, l'eau de creau ou la tisane n.° 16 : on peut lui donner aussi de temps en temps quelque cuillerée de la potion n.° 48.

Les lavemens émolliens faits avec une décoction de graine de lin, sont très-propres à calmer la chaleur & l'irritation : il convient d'en donner au moins trois par jour. Pour mieux remplir le but qu'on se propose, on peut appliquer sur la région de l'estomac & les environs, des flanelles trempées dans la même décoction de graine de lin, en les renouvelant de temps en temps : on doit faire

en sorte qu'elles soient toujours tièdes, & les renouveler lorsqu'elles commencent à se refroidir.

Les moyens que nous proposons contre cette dernière espèce d'inflammation, conviennent à celle qui est la suite de la suppression des hémorroïdes : la saignée, les délayans, les potions huileuses & mucilagineuses, les applications émollientes, & les secours capables d'opérer une révulsion salutaire, lui sont très-appropriés : un moyen qui lui est particulier, & qui a souvent produit dans ce cas les meilleurs effets, c'est l'emploi des sangsues ; ce moyen évacuatif a le double avantage de diminuer l'engorgement inflammatoire, en diminuant la masse du sang, & de ramener ce fluide vers son émonctoire familier & naturel : c'est le secours le plus immédiat, & par conséquent le plus efficace qu'on puisse employer. Si l'inflammation dépendoit de la suppression de quelque

éruption cutanée ou de quelque écoulement séreux ou lymphatique, il faudroit avec les autres remèdes adoucissans, au lieu de la saignée & des sangsues, employer les vésicatoires, qu'on appliqueroit aux jambes, aux bras ou à la partie où l'éruption ou l'écoulement avoit son siège. Outre les causes internes d'inflammation que nous avons indiquées; il y en a d'autres dont l'effet est moins prompt, à la vérité; mais dont le danger n'est pas moins à craindre, lorsqu'elles sont acquis un certain degré d'énergie. On a vu quelquefois une bile épaisse & parvenue à acquérir une âcreté corrodante, soit par le défaut de boissons convenables, & propres à l'adoucir & à la délayer, soit par l'effet des longues chaleurs d'un été brûlant, jointes à des fatigues & à des travaux excessifs, déterminer une inflammation de l'estomac ou des intestins, par la forte impression qu'elle faisoit sur ces organes. Les symp-

tômes de ce genre d'inflammation, sont à peu-près les mêmes que ceux qui accompagnent les autres : on observera seulement que dans la première, le visage du malade porte une empreinte de bile qui doit en faire soupçonner la cause ; elle sera manifeste, si à ce signe se joignent des vomissemens accompagnés de rejections d'une bile poracée, & s'il a précédé des faisons propres à en favoriser la production.

Les indications fournies par de tels symptômes demandent de la réserve dans l'usage de la saignée : on emploiera ce remède, mais sans le répéter, si l'inflammation est violente, le danger pressant, & sur-tout si le malade est sanguin & vigoureux. Après qu'on aura désempli les vaisseaux & rendu le mouvement plus libre, par le moyen de cette évacuation, il faut, pour diminuer l'âcreté corrosive de la bile, faire boire une grande quantité de petit-lait, d'eau de veau, ou de  
la

la tisane n.° 16. On fera aussi, pour diminuer la tension & l'éretisme des parties affectées, des fomentations émollientes sur la région de l'estomac & des intestins.

Lorsque par le moyen de la boisson on aura un peu délayé la bile, & que par le moyen des fomentations, on aura procuré assez de relâchement dans les solides, pour n'avoir pas à craindre l'irritation que pourroient produire les autres remèdes, on aura recours aux moyens capables d'évacuer & de débarrasser les premières voies; & comme tout état d'inflammation rend toujours ces moyens suspects, on ne choisira que les plus propres à produire leur effet, sans irriter & sans augmenter le mal qu'on veut guérir; on se servira pour cela du remède n.° 30, qui est très-propre à calmer la chaleur, à diminuer l'énergie de la bile, & à l'évacuer en même temps: on secondera son effet, en donnant trois Lavemens par jour.

Ce que nous avons dit par rapport à l'inflammation de l'estomac, doit s'appliquer à celle des intestins. Les mêmes causes qui agissent sur le premier de ces organes, agissent sur l'autre, & de la même manière; & l'inflammation dont l'un ou l'autre peut être atteint, ne diffère que par le siège, différence qui, dans ce cas-ci, ne change rien dans les indications de traitement.



## CHAPITRE XXI.

*De la Colique.*

**L**A maladie dont nous venons de traiter, n'est pas aussi fréquente que celle dont nous allons parler. Celle-ci en est quelquefois la suite, & très-souvent le principe : quoique cette dernière ne soit pas aussi dangereuse que l'autre, comme elle peut le devenir par un mauvais traitement, & que les erreurs sur cet objet sont très-communes parmi les gens du Peuple, nous croyons devoir leur en faire bien distinguer les espèces, afin qu'ils ne confondent pas le traitement qui convient à chacune d'elles. Cette confusion a été bien souvent funeste, & le même traitement qui a fait périr tel malade, en auroit guéri un autre, dont la colique auroit eu une cause différente. Il s'agit donc, avant d'appliquer aucun remède dans le

traitement de la colique, de tâcher de découvrir le principe dont elle dérive; & le nom générique & absolu de la maladie ne doit point déterminer à employer dans tous les cas les mêmes moyens.

Toutes les causes d'inflammation que nous avons exposées dans le Chapitre précédent, peuvent produire & produisent souvent la colique. Tout corps étranger, tous les poisons qui agissent en irritant & en corrodant les parois de l'estomac & des intestins, peuvent occasionner ces douleurs plus ou moins vives qui caractérisent la colique; lorsque l'impression de ces causes est trop vive & trop continue, il en résulte une inflammation; la colique est l'effet de leur impression plus modérée.

Les boissons froides, en opérant une constriction subite des fibres de l'estomac & des intestins, peuvent aussi causer des douleurs qui, si elles étoient soutenues &

portées à un certain degré de violence, feroient bientôt suivies d'une inflammation. Ce ne sont pas seulement les boissons froides & à la glace qui peuvent produire cette espèce de colique ; mais si on a souffert un grand froid aux pieds, si on les a tenus long-temps dans l'humidité, on a quelquefois aussi des douleurs de colique très-vives.

Les secours que cette espèce de colique exige, doivent être analogues à la cause qui l'a produite. Comme dans les cas où la maladie seroit l'effet d'une cause irritante, telle que des poisons corrosifs, il faudroit employer les remèdes mucilagineux & gras, pour en adoucir l'impression ; il faut de même ici recourir aux moyens capables de rétablir la transpiration, dont la suppression occasionne la colique ; mais ces moyens en même temps doivent être doux, leur action doit être modérée, pour ne point augmenter le mouvement, & déterminer une inflammation. Si on

avoit à craindre le dernier accident, il faudroit, fans avoir égard à la cause primitive de la maladie, recourir à la saignée, sur-tout si le tempérament & les circonstances où se trouve le malade ne fournissent point d'indication contraire. La nature de la cause de cette espèce de colique en impose au peuple, qui pense ordinairement qu'on ne sauroit trop employer des échauffans contre un mal que le froid a produit : aussi ne manque-t-il point de mettre en usage dans ce cas, tous les remèdes chauds & spiritueux, qui bien loin de rétablir la transpiration, ne font qu'augmenter la chaleur & l'intensité de la douleur. Heureux, lorsque l'abus de ces remèdes qui raréfient le sang, & qui crispent les solides, ne parvient point à produire l'inflammation & la gangrène !

Ainsi, après avoir saigné le malade, si la fièvre & la douleur sont fortes, au lieu d'employer des remèdes chauds qui

font toujours nuisibles , on se hâtera de faire boire au malade une grande quantité de la tisane n.<sup>o</sup> 2 , qui sans échauffer , est propre à exciter une douce transpiration. On doit ensuite faire des fomentations chaudes sur le ventre , avec une infusion de fleurs de camomille & de mauve ; il seroit très-avantageux aussi de faire mettre les jambes du malade dans l'eau tiède : il faut tâcher d'échauffer les extrémités du corps , qui dans ce cas-là sont froides , avec des linges bien chauds. Les lavemens tièdes faits avec un mélange de lait & d'une infusion de fleurs de mauve , sont très-propres à calmer l'éréthisme des entrailles , & à ramener ce relâchement nécessaire , pour que l'humeur de la transpiration reprenne la route des couloirs de la peau.

La colique est quelquefois la suite d'un excès dans le manger , & d'une trop grande quantité d'alimens qui surchargent actuellement l'estomac , ou qui,

par des indigestions passées, y ont laissé de mauvais levains; c'est ce qu'on appelle une *colique d'indigestion*. Elle est l'effet ou du peu de choix qu'on a mis dans ses alimens, ou de l'excessive quantité qu'on en a pris. Elle n'est point aussi vive, ni aussi dangereuse que les autres espèces. La douleur est plus vague & plus étendue que dans celles-ci. Ce n'est pas un point douloureux que le malade éprouve; une grande partie du ventre semble être affectée, ou du moins, si l'on peut apercevoir un point douloureux, ce point change de place, parce que la cause matérielle qui le produit, n'étant point fortement adhérente aux parois de l'estomac & des intestins, elle obéit aux oscillations de ces viscères; oscillations qu'elle-même rend plus fréquentes, par l'impression qu'elle fait sur eux. Cette espèce de colique est ordinairement sans fièvre, & la chaleur qui l'accompagne, est médiocre; le malade

seulement éprouve des vertiges & des envies de vomir.

La seule indication que présente cette espèce de colique, c'est d'évacuer les matières qui la causent; mais pour cela on doit préparer ces matières, & les disposer à une évacuation facile. Le meilleur moyen, c'est de faire avaler au malade une grande quantité de boisson tiède, telles que de l'eau simple, du thé, de l'eau sucrée, l'infusion de pariétaire, de fleurs de tilleul, &c. Ces boissons non-seulement délayent & détachent les matières, mais encore par leur poids & par le gonflement qu'elles produisent dans l'estomac, excitent cet organe à se contracter & à se débarrasser par le vomissement. Si elles ne suffisoient pas pour opérer cet effet, on pourroit y joindre le vomitif n.<sup>o</sup> 20.

Lorsque ce remède aura produit la plus grande partie de l'effet qu'on en attend, on donnera des lavemens avec une

décoction de graine de lin ; si l'état des intestins demande des adoucissans , on pourra les rendre purgatifs, s'il est nécessaire de seconder l'action des remèdes précédens , & pour cela on n'aura qu'à y ajouter le remède, n.<sup>o</sup> 49.

Le malade ne doit commencer à prendre de la nourriture que lorsque l'on sera bien sûr que l'estomac est tout-à-fait nétoyé , & on en fera sûr lorsqu'il n'aura plus de rapports nido-reux , c'est-à-dire, lorsqu'il n'éprouvera plus dans la bouche, un certain goût d'œufs pourris : on fait passer ce goût avec de la limonade légère, ou avec de l'eau fraîche, dans laquelle on verse quelques gouttes de vinaigre. Le malade doit s'abstenir pendant quelques jours de viande, & ne faire usage que de végétaux, tels que la chicorée, l'oseille, le riz & les autres farineux.

Ordinairement, dans cette espèce de colique & dans toutes les indigestions,

on a recours aux cordiaux, aux liqueurs spiritueuses, aux vins les plus violens; c'est une pratique très-dangereuse, qui échauffe, fronce & crispe les fibres de l'estomac, & empêche ou supprime les évacuations salutaires que la Nature pourroit produire.

Comme il y a une espèce d'inflammation qui dépend de la constitution intime du sang, & qui a lieu lorsque ce fluide pèche par trop de viscosité, ou par sa surabondance, lorsqu'il est trop raréfié, ou altéré par la suppression de quelque écoulement habituel, & le reflux de quelque humeur qui se portoit à l'extérieur du corps; de même toutes ces causes produisent la colique lorsque leur action est moins prompte & moins violente que dans l'inflammation.

On a lieu de croire que la colique tient à ce principe, si la personne n'a pas des raisons suffisantes pour l'attribuer à d'autres causes, si elle est d'un tem-

pérament sanguin, si elle est sujette à des évacuations qui se soient arrêtées, telles que le flux menstruel & les hémorroïdes, ou à des écoulemens qui se soient supprimés, tels que des ulcères; enfin, si quelque humeur telle que celle des dartres & de la gale, auparavant fixée à la peau, a été répercutée au dedans du corps.

Dans ces cas, il faut tout de suite recourir aux boissons adoucissantes, telles que l'eau de veau, la décoction de racine de guimauve, & aux lavemens faits avec un mélange d'eau & d'un tiers de lait; il faudroit saigner le malade si on avoit à craindre une inflammation, sur-tout s'il étoit d'un tempérament sanguin, ou s'il y avoit eu quelque évacuation sanguine de supprimée; si c'étoit les règles ou les hémorroïdes qui eussent été supprimées, on essaieroit de ramener le sang vers leurs couloirs ordinaires, par des bains des jambes, tandis qu'on tâcheroit

de ramollir la partie souffrante par des fomentations émoullientes : dans le cas de suppression d'hémorroïdes, rien ne seroit peut-être plus efficace que l'application des sangsues au fondement. Si l'écoulement qui a été supprimé étoit séreux ou purulent, tel que celui des ulcères, ou bien si la colique dépendoit de la rentrée de quelque humeur fixée à la peau, il seroit absolument nécessaire d'employer les vésicatoires : les bains tièdes peuvent être aussi d'un grand secours ; mais les fomentations sur la partie affectée doivent être continuellement répétées, ainsi que la boisson qui consisteroit, tantôt en eau de veau ou décoction de racines de guimauve, tantôt en lait d'amande.

Lorsqu'on n'a plus à craindre l'inflammation, & que les douleurs sont tout-à-fait calmées, on purgera le malade avec le purgatif, n.º 5, pour débarrasser l'estomac des humeurs qui y sont encore restées.

La colique qui a pour cause des amas de bile, quoiqu'elle soit moins dangereuse que la précédente, & le plus souvent exempte de fièvre, ne laisse pas de causer des douleurs très-vives : l'état du pouls qui est assez naturel, & dont l'intensité ne répond point à la vivacité des douleurs que le malade ressent, peut même être regardé comme un signe propre, du moins à faire soupçonner la cause de la maladie ; les autres signes sont la chaleur intérieure, la soif, l'amertume de la bouche, des vomissemens bilieux, & quelquefois des évacuations de matières jaunes par le bas.

La saignée est rarement nécessaire dans cette espèce de colique ; il faudroit que la constitution du malade fût très-vigoureuse, & que l'état de son pouls, ainsi que les autres symptômes, indiquât un danger pressant pour qu'on fût autorisé à l'employer.

Les remèdes les plus appropriés à

cette maladie, sont les boissons délayantes & légèrement acidules ; ainsi on fera boire en grande quantité de la tisane, n.<sup>o</sup> 16 : on peut faire prendre aussi trois ou quatre fois par jour un paquet de la poudre n.<sup>o</sup> 29 ; les lavemens faits avec de l'eau tiède & un tiers de lait, ou bien avec une décoction de graine de lin. On peut faire aussi des fomentations émollientes sur les environs de l'estomac & des intestins, comme dans les autres espèces de coliques : on se doute bien que le bouillon de viande, & encore moins la viande, ne conviennent point ici : on doit borner la nourriture du malade aux crêmes de riz, aux légumes aqueux & acidules. On peut lui permettre de manger des fruits aigrelets, ou leurs différentes gelées.

Lorsque les douleurs commencent à diminuer, & que le malade paroît avoir bu suffisamment, pour aider ou déterminer les évacuations par les intestins,

on fera usage de la décoction n.º 30 : comme il seroit très-utile aussi d'évacuer par le haut, il vaudroit mieux commencer par le remède n.º 20 ; lorsque les douleurs seront tout-à-fait calmées, que la chaleur intérieure sera dissipée, que la bouche sera moins amère, & que les matières bilieuses, suffisamment délayées, seront passées dans les intestins, on donnera le purgatif n.º 5.

Pour éviter les retours de cette colique, il faut que le malade, au lieu de boissons échauffantes, en prenne au contraire habituellement de rafraîchissantes ; on peut les rendre telles par le moyen du vinaigre, au défaut de citron : il doit se nourrir de végétaux, autant qu'il sera possible, & s'abstenir de lait, & de toutes les matières grasses & rances.

Les vents, qui distendent quelquefois l'estomac & les intestins, ou quelque partie de ces organes outre mesure, occasionnent souvent des douleurs très-vives,

connues sous le nom de *colique venteuse*.

L'opinion commune est que les vents sont toujours le produit d'une digestion vicieuse. Il est bien certain que les aliments, en se digérant, laissent échapper une grande quantité d'air : il s'en développe beaucoup plus, ou bien celui qui s'est développé, n'est point suffisamment repompé, lorsque la digestion se fait mal. Cette masse surabondante d'air presse les intestins, & cause une distension violente, de laquelle il résulte des douleurs qui sont quelquefois atroces.

Il est aisé de concevoir que dans toutes les indigestions, il y a une plus ou moins grande quantité de vents qui augmente l'intensité des douleurs qui constituent la colique d'indigestion, ou bien que cette dernière se combine toujours nécessairement avec la colique venteuse.

Dans ce cas, on ne doit pas employer d'autres remèdes que ceux que nous

avons prescrits à la *page 321*, contre la colique d'indigestion.

Mais on est assuré que toutes les coliques venteuses ne tirent point leur origine d'une indigestion : les personnes sensibles & sujettes aux spasmes, ont souvent des coliques venteuses qui ne dépendent point de cette cause. Cette espèce de colique est attribuée à l'inégalité de ton ou de tension des différentes parties qui forment le canal intestinal ; de sorte que la colonne d'air qui doit être soutenue également dans tout son trajet, si certaines parties des intestins sont trop tendues par le spasme, les autres se relâchant dans la même proportion, perd nécessairement son équilibre ; elle se dilate, se jette sur les parties qui cèdent, les gonfle & les distend. Voilà la manière dont nous concevons la production de cette espèce de colique : cependant, de quelque manière qu'agissent les causes qui la produisent, il est du moins certain qu'on ne

peut l'attribuer qu'au spasme de l'estomac ou des intestins, & les remèdes anti-spasmodiques qui seroient nuisibles dans toute autre espèce de colique, opèrent toujours un effet avantageux dans la colique venteuse. Lorsqu'on sera bien convaincu, par l'examen des circonstances qui accompagnent la colique, qu'elle n'a pas d'autre cause que le spasme, on fera boire au malade, en grande quantité, de l'infusion de tilleul, & on lui donnera deux fois, dans l'espace de cinq ou six heures, le remède n.º 50, auquel on peut substituer un demi-gros de thériaque délayée dans de l'eau ou dans du vin: à ces secours, on peut joindre des lavemens d'eau tiède. Ces secours suffisent ordinairement pour suspendre les douleurs qui dépendent de cette cause: s'ils ne suffisoient point, il faudroit employer les bains qui sont très-propres à faire cesser le spasme, & à rétablir l'égalité de ton dans les différentes parties.

*De la Passion iliaque, vulgairement  
appelée Miserere.*

ON peut regarder la passion iliaque, que le Peuple appelle *miserere*, comme une espèce de colique : c'est sans contredit la plus cruelle & la plus terrible de toutes, puisqu'elle est presque toujours funeste, & qu'elle fait périr les malades en peu de temps, & d'une manière affreuse.

L'opinion générale est que dans cette affection, les intestins resserrés fortement par quelque obstacle, par un spasme violent, ou ayant souffert une invagination d'une de leurs parties dans l'autre, renversent leur mouvement naturel, qui est de se porter de l'estomac vers le fondement, & repoussent par conséquent les matières qu'elles contiennent vers les parties supérieures du corps, c'est-à-dire vers l'estomac, l'œsophage & la bouche : on croit communément & avec raison, que les malades rendent les excréments

par la bouche ; quoique plusieurs Auteurs doutent que les matières que les malades rendent soient de véritables excréments, & pensent que ce n'est qu'une matière putride, résultat de la corruption que les humeurs ont éprouvée dans les premières voies ; nous nous croyons autorisés, pour l'avoir vu & examiné plusieurs fois avec attention, à croire que c'est véritablement de la matière fécale.

Cette maladie commence par des douleurs très-vives dans la région de l'ombilic, accompagnées d'un mal-aise & d'angoisses terribles ; à ces symptômes se joignent des envies de vomir qui ne sont d'abord suivies que de l'éruption d'une grande quantité de vents ; si le malade vient à prendre quelque boisson ou quelque aliment, il les rend aussitôt, il rend même ceux qu'il avoit pris avant le commencement de la maladie ; ensuite viennent des mucosités mêlées de bile avec d'autres matières très-fétides ; enfin,

lorsque la maladie approche de son terme, le malade ne rend que des matières fécales, & les lavemens même qu'on lui a donnés sortent par la bouche : rien ne sort par le bas ; la constipation du malade est invincible ; son ventre est tendu ; on remarque souvent une tumeur assez saillante qui l'entoure ; les urines coulent, mais elles sont fétides ; le pouls, qui étoit d'abord dur & irrégulier, devient petit ; le délire ne tarde point à venir, ainsi que le hoquet ; alors les extrémités se refroidissent, les douleurs & les vomissemens cessent, & le malade meurt bientôt.

Les causes de cette maladie ne sont pas encore bien évidentes, & peut-être ne sont-elles pas toujours les mêmes : parmi celles auxquelles on attribue la passion iliaque, il y en a une qui est sur-tout imaginaire, c'est le nœud des intestins ; le Peuple croit que les intestins peuvent se nouer à force de s'entor-

iller & de se mêler, & que les alimens  
se trouvant par-là interceptés, sont forcés  
de revenir vers la bouche: c'est dans la  
supposition de cette cause qu'on fait  
prendre au malade une certaine quantité  
de mercure, pour que par son poids,  
il remette les intestins dans leur état  
naturel. C'est, comme on voit, un re-  
mède très-hazardé, puisqu'on n'est pas  
sûr que les intestins soient noués, &  
qu'au contraire, on pourroit faire voir  
que par leur position ils ne peuvent point  
se nouer; d'ailleurs, quand même ils le  
seroient, il est très-incertain que ce  
remède produisit l'effet qu'on en attend,  
on ne fait pas trop si au lieu de dénouer  
les intestins, il ne serviroit point davan-  
tage à ferrer le nœud qu'ils forment. Ce  
moyen seroit peut-être mieux placé dans  
le cas d'une invagination d'une partie  
d'intestin dans l'autre; mais il faudroit  
pour cela que la partie inférieure fût  
engainée dans la supérieure; car si c'étoit

celle-ci qui fût enchâssée dans l'autre, le poids du mercure ne feroit qu'augmenter l'invagination. Ainsi l'incertitude où l'on est sur cela doit absolument faire rejeter ce remède.

Au défaut de connoissance de la véritable cause de la passion iliaque, on doit, pour en déterminer le meilleur traitement, s'attacher aux principaux symptômes, & tirer d'eux les indications qui doivent guider : il est aisé de voir que le spasme domine dans cette affection, & que ce spasme est si violent qu'il produit des resserremens & des étranglemens des intestins, qui vraisemblablement sont suivis de l'inflammation & de la gangrène ; si on pouvoit au commencement saisir le moment où il ne s'est point encore formé d'inflammation, les calmans & les hypnotiques y seroient très-bien placés ; mais comme il est aisé de prendre le change & de se tromper sur le choix du moment, il  
vaut

vaut mieux s'en tenir aux anti-spasmodiques pris dans la classe des tempérans, ainsi qu'aux moyens propres à prévenir l'inflammation.

Les premiers symptômes à combattre qui se présentent sont, le vomissement & la constipation. Les meilleurs moyens qu'on puisse leur opposer sont, les potions anti-émétiques, les lavemens émolliens, les fomentations de même nature faites sur toute l'étendue du ventre, les bains tièdes, la saignée si le pouls est fort, & si, par son tempérament le malade est susceptible d'inflammation. Enfin lorsqu'on aura un peu calmé la violence des symptômes, on fera usage de quelque potion qui évacue doucement les matières, à mesure qu'elles sont délayées & préparées : quand le relâchement sera devenu plus considérable, on donnera un purgatif.

Ainsi on commencera par faire boire au malade, & à petites doses, mais fré-

quemment, du petit-lait & de l'infusion de tilleul, mais sur-tout une décoction de seigle brûlé.

On lui donnera de temps en temps une cuillerée de la potion n.<sup>o</sup> 50, dans laquelle on ajoutera une once de sirop de limon.

Il convient de lui faire prendre en même temps de deux en deux heures un lavement fait avec la décoction de graine de lin.

On lui fera des fomentations sur le ventre avec la même décoction, ou avec l'infusion de fleurs de camomille mêlée avec du lait.

La saignée est nécessaire, si ces moyens sont sans effet; & si le pouls devient plus dur, & que les douleurs augmentent, après avoir saigné le malade, on le mettra dans un bain; on l'y laissera aussi long-temps qu'il pourra le supporter.

Lorsque tous ces secours auront procuré un peu de détente, on donnera la décoction n.<sup>o</sup> 30.

Enfin, on lui fera prendre le purgatif n.<sup>o</sup> 5. Tous ces moyens sont les plus capables de ramener le calme, & de dissiper la cause du trouble qui agite toute la machine dans cette maladie; lorsqu'ils ont produit leur effet, le malade doit vivre pendant long-temps avec le plus grand ménagement, faire usage de végétaux pour sa nourriture, autant qu'il sera possible, & sur-tout de petit-lait, pour ramollir les premières voies, les tenir libres, & prévenir les excès de leur sensibilité.



## CHAPITRE XXII.

*Du Colera morbus, ou Trouffe-galant.*

LE trouffe-galant ou *colera morbus*, est une évacuation violente & alternative par le haut & par le bas, précédée & accompagnée de l'éruption d'une grande quantité de vents qui produisent beaucoup de grouillemens dans les entrailles, & peut-être les douleurs assez vives que le malade y éprouve.

Les matières que le malade rend sont de la couleur d'une bile verte, noirâtre, blanchâtre : le pouls est concentré, irrégulier, quelquefois fort. Lorsque les évacuations ont été considérables, il devient petit, les forces diminuent, la figure du malade s'altère, il a des crampes dans les bras, les cuisses; enfin le hoquet survient, les extrémités se refroidissent, le

malade tombe dans le dernier degré d'abattement, & meurt.

La cause matérielle de cette maladie, est une bile que des chaleurs excessives ont exaltée & rendue caustique; aussi règne-t-elle ordinairement dans les plus chauds mois de l'année, c'est-à-dire dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre.

Cette maladie exige à peu-près les mêmes remèdes que la colique dont nous avons parlé *page 326*, on doit seulement observer que les symptômes étant ici plus violens, & le danger d'une inflammation plus imminent, il est de la prudence, pour peu que le sujet soit vigoureux, de le faire saigner, & de tâcher de diminuer la fréquence & la violence des vomissemens, sans les arrêter, du moins trop brusquement.

On saignera donc le malade, si le vomissement est très-violent, & si le tempérament sanguin de la personne malade

donne lieu de craindre les suites des efforts qu'elle fait. Car, cette maladie qui n'est pas plus inflammatoire dans son principe que la précédente, peut le devenir par le trouble & l'agitation où se trouvent les vaisseaux.

La cause de la maladie qui est une bile épaisse & âcre, exige que le malade s'innonde de boissons adoucissantes. La plus convenable est de l'eau de veau, ainsi que le petit-lait, & la boisson n.º 17.

On lui donnera de trois en trois heures, & même plus fréquemment un lavement fait avec une décoction de graine de lin ou de son.

Les bains tièdes sont très-propres à calmer le vomissement ; ce symptôme, tenant à un fond d'irritation excessive & à un état de spasme de l'estomac que ce remède doit naturellement & nécessairement diminuer ; aussi le mal, c'est-à-dire, les efforts pénibles & fatigans que le malade fait pour vomir, diminue-t-il

ordinairement lorsqu'il est dans le bain : mais ce calme ne doit point en imposer, le vomissement & la douleur reviennent quelquefois lorsqu'il en est sorti ; il en est de même de ces intervalles de repos que le malade éprouve de temps en temps ; on ne doit pas compter assez sur eux pour croire que le malade est déjà guéri, & se dispenser de continuer les remèdes qu'on emploie ; il faut donc, quoique le mal cesse quelques instans, continuer l'usage des moyens qu'on lui a opposés. On ne cessera de donner au malade, des boissons adoucissantes, des lavemens & des bains qui sont les moyens préparatoires les plus efficaces qu'on puisse mettre en pratique dans ce cas ; ils humectent les solides, les détendent, en diminuent la crispation & l'irritabilité, & en délayant les matières qui produisent l'irritation, les disposent à être plus aisément chassées du corps.

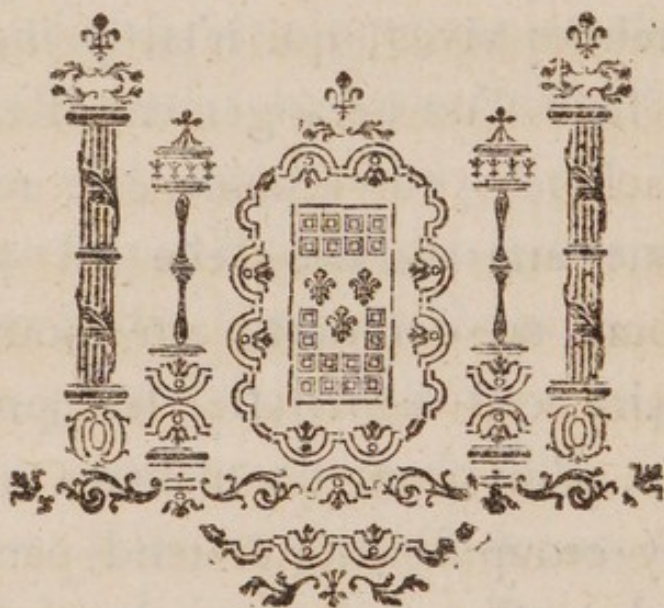
Lorsque le malade aura été bien hu-

mecté intérieurement & extérieurement, par une abondante boisson, par les bains & par les lavemens, on lui donnera la décoction n.<sup>o</sup> 30, pour évacuer les matières qui dans l'estomac & dans les intestins, produisent l'irritation qui détermine le vomissement, en continuant toujours néanmoins l'usage des boissons délayantes & des lavemens.

Après que le malade aura été suffisamment évacué, si l'impression toujours subsistante des matières âcres qui ont été évacuées entretenoit encore le vomissement, on auroit recours à la potion n.<sup>o</sup> 50, à laquelle on ajouteroit un peu de jus de citron.

Le vomissement cède ordinairement à ces remèdes; malgré cela on purgera le malade, après un jour d'intervalle depuis la cessation du vomissement, avec le purgatif ordinaire n.<sup>o</sup> 5, & on lui fera continuer pendant quelque temps l'usage des boissons délayantes & adoucissantes,

ainsi que celui des lavemens, bornant sa nourriture, à des alimens de facile digestion, sur-tout à ceux qui sont aqueux & légers comme les végétaux.



## CHAPITRE XXIII.

*De la Diarrhée.*

LA diarrhée simple, c'est-à-dire, qui n'est accompagnée ni de fièvre, ni d'épreintes vives, qui n'est point l'effet ni la suite d'un dérangement essentiel de la machine, peut à peine être regardée comme une maladie; elle est presque toujours au contraire, un mouvement salutaire qui débarrasse les premières voies, d'un amas de matières nuisibles qui y croupissoient, & tend par conséquent à assurer plutôt qu'à ébranler la santé; il y auroit de l'imprudence à arrêter cette espèce de diarrhée, d'autant plus qu'elle cesse d'elle-même: elle exige seulement qu'on s'observe un peu sur le manger, soit par rapport à la quantité, soit par rapport à la qualité: on doit dans ce cas boire abondamment d'une tisane telle que celle du n.<sup>o</sup> 16; manger

peu ou point de viande, mais des farineux, tels que la crème de riz, la purée de fèves ou de lentilles, les fruits cuits, &c.

La diarrhée peut être la suite d'une indigestion, & elle est tout ce qui peut arriver de plus favorable lorsque les alimens qu'on a pris n'ont pas pu se digérer; il faut favoriser ce mouvement des entrailles, par des boissons tièdes & par des lavemens; il seroit dangereux d'avoir recours à des liqueurs fortes & astringentes pour l'arrêter, comme le peuple n'a que trop coutume de faire.

Une bile corrompue & accumulée dans les premières voies, est quelquefois la source de la diarrhée; cette espèce de diarrhée a souvent lieu à la fin de l'été lorsque les chaleurs ont été fortes, sur tout, si au lieu d'un régime formé par les végétaux, les fruits & les boissons acidules, on a fait un grand usage pendant cette saison, de viandes, d'œufs, de poisson, de vin & de liqueurs spiri-

tueuses, ou bien d'eau trop crue & d'une mauvaise qualité, qu'on a bue sans précaution pendant qu'on suoit. La diarrhée qui dépend de ces causes, demande qu'on emploie en abondance les délayans aiguifés légèrement par les acides; ainsi on fera beaucoup boire de la tisane *n.º 17*, On donnera beaucoup de lavemens adoucissans, tels que ceux qu'on fait avec la décoction de graine de lin, l'infusion de fleurs de camomille mêlée avec le lait, pour tempérer l'impression que les matières font sur les intestins.

Si la bouche est mauvaise si la langue est chargée, il convient aussi de faire vomir le malade, & pour cela on lui donnera la poudre *n.º 1*.

Le lendemain du jour que le malade aura vomi, on lui fera prendre le purgatif *n.º 5*, pour achever d'entraîner les matières que le vomitif de la veille aura détachées, & pour balayer les intestins qui en sont encore surchargés.

Ensuite on se contentera de tenir le malade au régime , de lui faire boire beaucoup de boisson délayante & adoucissante, telle que le petit-lait, les bouillons faits avec une demi-livre de veau, deux poignées de chicorée sauvage, & autant de cerfeuil. On doit le faire abstenir le plus qu'il sera possible, de viande, d'œufs, d'alimens salés & épicés, ainsi que de boissons spiritueuses.

On voit quelquefois régner des diarrhées opiniâtres après des saisons qui ont été constamment humides & froides; l'humidité qui a long-temps pénétré le corps, & vraisemblablement la matière de la transpiration arrêtée & répercutée dans l'intérieur, se sont sans doute jetées sur les entrailles qui, par-là, suppléent aux fonctions de la peau, & peut-être des autres émonctoires, tels que les reins: la diarrhée envisagée sous ce point de vue, ne sauroit être nuisible, lorsqu'elle est contenue dans de justes bornes. On

ne doit point par conséquent se hâter de l'arrêter : on doit seulement, pendant quelques jours, vivre de manière à ne point favoriser la génération de l'humeur qui l'entretient. Il faut que le malade se tienne chaudement, tâche de transpirer, & observe une diète sévère : il doit surtout s'abstenir de viande autant qu'il le pourra, & ne manger que des farineux & des légumes faciles à digérer : il boira tantôt de l'eau de riz, pour adoucir l'humeur qui irrite les premières voies, & tantôt de la tisane n.<sup>o</sup> 2, pour soutenir & exciter la transpiration : pour diviser l'humeur qui tapisse l'estomac & les intestins, il seroit nécessaire que le malade prît un ou deux paquets par jour de la poudre n.<sup>o</sup> 29 ; comme elle est très-propre aussi à faciliter l'écoulement des urines, elle peut chasser par cette voie une partie de l'humeur qui occasionne la diarrhée.

Un moyen plus sûr, soit pour rouvrir

les couloirs de la peau , soit pour débar-  
rasser promptement les premières voies ,  
& détruire le foyer de la maladie , c'est  
la poudre *numéro 1* : ce remède en  
faisant vomir , évacue efficacement les  
matières qui surchargent & irritent les  
intestins , & par les secousses qu'il excite ,  
repousse les humeurs vers la superficie  
du corps , & rétablit le cours de la  
transpiration.

Après qu'on a employé ce remède ,  
il convient de purger le malade avec celui  
du *n.º 5*.

Lorsque ces deux derniers moyens  
auront produit leur effet , le malade conti-  
nuera l'usage des farineux , les boissons  
adoucissantes & légèrement diaphoré-  
tiques , que nous avons prescrites plus  
haut , & évitera l'humidité. Il pourra alors ,  
pour rétablir le ton de l'estomac , mêler  
un peu de vin à sa boisson.

Enfin , quelle que soit la cause de la  
diarrhée , il est certain qu'elle est presque

toujours une affection salutaire, du moins dans son commencement, si elle n'est point colliquative, l'effet d'une maladie grave, & le terme extrême de l'affaifement général de la machine. Nous ne parlons point de cette dernière espèce de diarrhée. Quant à la première espèce, d'après ce que nous en avons dit, on ne doit point se presser de l'arrêter par des cordiaux & des remèdes chauds ou narcotiques, tels que le vin, la thériaque, l'opium, &c. on doit l'abandonner pendant quelques jours à son cours naturel, en évitant cependant tout excès capable de la rendre plus grave, & tâchant seulement d'en adoucir les symptômes par un bon régime, & sur-tout par la diète.

Lorsque la diarrhée a duré plusieurs jours, si ses symptômes ne diminuent point, on a lieu de croire, ou que les premières voies sont farcies d'humeurs que la Nature n'est pas capable de chasser par ses seules forces, ou que la maladie

dépend d'une irritation des intestins qu'il faut calmer : dans le premier cas, il faut aider la Nature par le vomitif *n.º 1* ; & pour rendre l'effet de ce remède plus complet, on donnera au malade le lendemain du jour qu'il aura pris le vomitif, la potion purgative *n.º 5*.

Le remède *n.º 1*, en changeant la détermination vicieuse des intestins, & leur donnant un mouvement contraire à celui qu'ils ont, peut produire un très-bon effet aussi dans le second cas, c'est-à-dire, dans le cas d'une irritation, ou plutôt d'une disposition à chasser vers le bas tout ce qui parvient dans leur conduit.

Lorsqu'on fera sûr d'avoir suffisamment évacué les premières voies, si la diarrhée persistoit encore, on fera prendre au malade le remède *n.º 50*, auquel on ajoutera un peu de thériaque de la grosseur d'une noisette.



## CHAPITRE XXIV.

*De la Dyssenterie.*

**L**A dyssenterie est un flux de ventre accompagné de tranchées, d'un grand abattement & de fréquentes envies d'aller à la selle, dans lequel la matière des déjections est une mucosité plus ou moins bilieuse, & quelquefois plus ou moins teinte de sang; ce n'est quelquefois qu'une matière ichoreuse.

Cette affection est quelquefois la suite de quelque ulcère des intestins & de l'estomac, ou du mauvais état de quelque autre viscère du bas-ventre: notre objet n'est point de traiter de cette espèce de dyssenterie symptomatique; nous ne parlerons que de la dyssenterie essentielle & idiopathique, elle est souvent épidémique à la fin de l'été & pendant l'automne, & alors le résultat d'une dégénération des

humeurs, & sur-tout de la bile, produite par les chaleurs de l'été & par d'autres causes, telles que l'humidité, la mauvaise nourriture, la mal-propreté auxquels sont sujets certains villages, les camps, les prisons : on doit mettre aussi au nombre des causes de la dyssenterie, l'air dénaturé par la respiration d'un grand nombre d'hommes réunis dans un même endroit, comme ils le font dans les camps, dans les prisons & dans les hôpitaux.

Ainsi on voit régner ordinairement cette maladie après un temps humide & chaud : cependant, comme cette cause ne suffit point pour produire la dyssenterie, & qu'il faut encore le concours d'une disposition intérieure de la part des individus, on voit souvent des étés pluvieux & chauds, n'être point suivis de dyssenteries épidémiques ; mais il est rare que dans les prisons & dans les armées, où se trouvent réunies toutes les autres causes capables de produire cette maladie, elle

n'ait pas lieu après de telles saisons. La dyssenterie épidémique tient à un principe de putridité, que la chaleur & l'humidité doivent nécessairement développer; & le développement de ce principe doit s'opérer bien plus aisément dans les personnes dont la fatigue, la mauvaise nourriture & l'intempérie des saisons à laquelle elles sont exposées par état, ont disposé les humeurs à la putréfaction. Les Soldats sont dans ce cas, aussi sont-ils les plus sujets à la dyssenterie sur la fin de l'été & pendant l'automne.

Si la dyssenterie n'a pas lieu, il règne d'autres maladies analogues, & qui dépendent du même principe, telles que des fièvres putrides, des fièvres remittentes & intermittentes d'un mauvais caractère; & même pendant que la dyssenterie règne, on voit pour l'ordinaire, que parmi les hommes qui ont été exposés à l'influence des mêmes causes, les uns sont attaqués d'une dyssenterie, les autres

d'une fièvre remittente ou intermittente ; ce qui prouve que toutes ces différentes maladies tiennent à la même cause , & ne diffèrent que par la forme.

Lorsque les humeurs du corps humain ont éprouvé un certain degré d'altération , & pris une tournure putride , leurs émanations portent la corruption dans les corps sains , & propagent les maladies qu'elles occasionnent : l'haleine des personnes infectées , leur attouchement , leurs excréments , leurs dépouilles , les lieux & les matières sur lesquelles elles ont été couchées , communiquent le mal à ceux qui les soignent ou les avoisinent. Ces sortes de maladies ne sont point contagieuses dans les premiers jours de leur invasion ; ce n'est que lorsque par leur progrès , les humeurs exaltées & dénaturées , ont contracté un certain degré de putridité ; alors l'odeur infecte des excréments , la fétidité de l'haleine , les aphtes qui paroissent dans le fond de la

bouche, attestent la dissolution du sang & des autres liquides du corps, & ne permettent point de négliger les précautions qui sont indispensables, soit pour éviter la contagion à l'égard des personnes saines, soit pour empêcher qu'elle n'acquiere une plus grande énergie dans celles qui en sont déjà atteintes.

Il est essentiel par conséquent dans les lieux où il y a plusieurs personnes attaquées de la dyffenterie, de les séparer; par ce moyen, le principe putride aura moins d'activité pour les malades, & ceux qui sont forcés de les approcher, auront moins à craindre ses impressions. Outre cette séparation, on doit entretenir la plus grande propreté dans les endroits où il y a des malades, laver avec de l'eau & du vinaigre tous les vêtemens qu'ils quittent, & tous les meubles destinés à leur usage.

La dyffenterie commence ordinairement par de légers frissons; le malade

éprouve bientôt après des douleurs vives dans le ventre , qui sont dans peu de temps suivies de l'envie d'aller à la garde - robe , & de déjections muqueuses plus ou moins bilieuses. Il a aussi des envies de vomir , son pouls est irrégulier , petit ; il éprouve des chaleurs passagères , & son visage est tantôt pâle & tantôt rouge. Les selles qui surviennent ensuite sont un peu teintes de sang : les tranchées augmentent avec les envies d'aller à la selle , & ces dernières sont souvent inutiles : alors les intestins irrités , soit par les efforts que le malade fait pour aller , soit par l'impression de l'humeur âcre qui sollicite ces envies , s'enflamment , s'excorient , & font souffrir considérablement le malade. Les matières qu'il rend dans cet état , ressemblent à des morceaux d'intestins & à de la raclure de boyaux ; tels sont à peu-près les symptômes de la dyssenterie ordinaire.

Dans la dyssenterie maligne , ou qui

tient à un principe de putridité, outre les symptômes décrits ci-dessus, le malade est dans cet abattement extrême qui caractérise toutes les fièvres malignes; il est oppressé, & éprouve dans le creux de l'estomac, une espèce de resserrement qui le tourmente & semble l'anéantir; il a des envies de vomir, & dans les efforts qu'elles excitent, il rend des matières vertes, brunes & jaunâtres dont l'évacuation ne le soulage point; s'il parvient à dormir, son sommeil est entrecoupé, & quelquefois remplacé par le délire. Les déjections, qui sont fréquentes, sont noires & d'une fétidité insupportable; elles sont précédées & accompagnées de tranchées plus ou moins vives. Les urines que le malade ne rend qu'avec peine, sont aussi noirâtres, & annoncent avec le relâchement des solides, une dissolution funeste du sang. Cette dissolution se manifeste dans toutes les excréions, qui sont très-fétides. Cette fétidité s'étend  
jusqu'aux

jusqu'aux crachats & à la sueur, qui le plus souvent est gluante; quelquefois la peau se couvre en plusieurs endroits de pustules aqueuses : il survient même souvent des taches pourprées sur différentes parties, ce qui, joint à la tension du ventre, au hoquet, à l'insensibilité & à la froideur des extrémités, annonce une dissolution totale des humeurs, & présage la fin prochaine du malade.

Avant d'administrer aucun remède, on examinera soigneusement la constitution & le tempérament du malade. Quoique la dyssenterie en général ne demande point la saignée, elle est cependant quelquefois nécessaire au commencement, lorsque le sujet est pléthorique, d'autant plus que cette maladie dans certaines personnes, comme j'ai eu plusieurs fois occasion de le voir dans les armées & chez les particuliers, est encore plus inflammatoire que putride : on reconnoît cette dernière disposition à un pouls plein,

à un grand mal de tête, & à la tension, ainsi qu'à la sensibilité du ventre qui sont considérables. C'est au Médecin à examiner attentivement laquelle de ces deux dispositions est dominante : il se réglera là-dessus pour le nombre des saignées. Si la dyssenterie n'étoit point contagieuse, & qu'elle dépendît d'un principe purement inflammatoire, il faudroit essentiellement recourir à la saignée répétée, aux lavemens adoucissans, aux fomentations émollientes, aux boissons niurées & rafraîchissantes, pour passer ensuite aux remèdes propres à la dyssenterie.

Le traitement doit être différent, s'il y a des signes de putridité manifestes, & un des caractères les plus sensibles de cette putridité, c'est la facilité avec laquelle la maladie se communique & se propage : mais le traitement de la dyssenterie, même épidémique, n'exclut point la saignée; elle convient aux sujets

pléthoriques & sanguins. On doit donc l'employer à leur égard, soit dans la dyssenterie ordinaire, soit dans la dyssenterie épidémique : elle en facilite toujours la guérison ; mais s'il n'y a point d'inflammation, on ne doit pas la réitérer, & on peut se dispenser de l'employer pour les personnes foibles, & pour celles en qui la putridité domine plus que l'état inflammatoire, & qui ne sont point pléthoriques.

Le malade doit être d'abord mis à une diète sévère ; on doit lui interdire les boissons spiritueuses & toute liqueur fermentée ; sa boisson doit consister en eau de riz ou en une décoction d'orge. On pourra donc lui donner pour boisson la tisane n.<sup>o</sup> 14, ou celle du n.<sup>o</sup> 16. Il y a des malades qui n'en peuvent supporter aucune, & qui s'accommodent mieux de l'eau tiède toute simple. Il ne faut donner pour nourriture que de la panade ou de la crème de riz, si elle n'incommode point

le malade ; sinon , on s'en tiendra à l'eau tiède seule , jusqu'à ce que l'estomac soit débarrassé des matières qui le blessent , & jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force pour recevoir une nourriture plus solide .

Après avoir saigné le malade , s'il est dans le cas d'avoir besoin de cette évacuation , on lui fera prendre le remède qui passe pour être le spécifique de la dyssenterie , & qui en effet nous a assez souvent réussi contre cette maladie pour être autorisés à compter beaucoup sur lui , c'est l'*hippécacuanha* . Quoiqu'il produise un très-bon effet , donné selon la formule n.º 1 , nous avons trouvé qu'il valoit mieux le donner dans la dyssenterie , selon la manière usitée par Pison : elle consiste à faire infuser pendant la nuit , dans quatre onces d'eau deux gros d'*hippécacuanha* ; le lendemain on fait boire cette infusion au malade ; on fait une infusion semblable encore deux autres

jours de suite avec la même racine qu'on a employée pour le premier. Ce remède administré de cette manière, évacue sans faire trop vomir le premier jour; le second jour son action est encore plus modérée; mais le troisième, il semble évacuer en fortifiant les intestins, & c'est dans cette astriction qu'il opère après avoir évacué, que consiste la vertu spécifique de ce remède. On a lieu de croire qu'il a réussi, si après qu'on l'a pris, les tranchées & les envies d'aller à la selle diminuent; si elles ne diminuent point, on le reprendra deux ou trois jours après.

Le lendemain du jour qu'on aura pris l'hippécacuanha ou l'émétique, on purgera le malade avec le purgatif n.º 5, on peut & on doit aussi alors lui donner deux fois par jour un lavement émollient & anodin, fait avec une infusion de camomille, dans laquelle on délayera un gros & demi ou deux gros de thériaque. Il est avantageux de faire avec cette même

infusion, des fomentations sur le ventre; elles appaisent les tranchées, & calment les inquiétudes du malade.

Deux jours après la purgation prescrite ci-dessus, pour le purger encore, mais d'une autre manière, au lieu du purgatif *n.º 5*, on fera usage de celui qui est indiqué par le *n.º 51*: on le réitère deux ou trois fois, en laissant un ou deux jours d'intervalle.

Si après avoir beaucoup évacué le malade, un fond d'irritation trop difficile à calmer, entretenoit les envies d'aller à la selle, il faudroit avoir recours au julep *n.º 50*, auquel on joindroit un peu de thériaque de la grosseur d'une noisette, & que le malade prendroit le soir en se couchant.

Si le malade ne laisse point échapper les selles involontairement, s'il ne survient point d'ulcère dans la bouche; si le hoquet n'a pas lieu, & que l'abattement ne soit pas extrême, on peut bien

augurer de l'état du malade : mais si au contraire, l'oppression est considérable ; si la bouche se couvre d'ulcères ou d'aphtes ; s'il paroît des taches livides ou pourprées sur la peau , & que les urines & les selles soient noirâtres & fétides ; on a tout à craindre pour le malade. Dans ce cas , il faut avoir recours aux moyens usités dans les fièvres malignes , & les combiner avec ceux qui sont propres à la dyssenterie ; on fera prendre par conséquent au malade , la potion n.º 23 , à laquelle on pourroit joindre la poudre n.º 18 ; elles sont très-appropriées aux cas où l'on a la dissolution du sang & la gangrène à craindre & à combattre.

En supposant que les moyens que nous avons indiqués réussissent , & parviennent à soulager le malade , & à écarter le danger où il se trouvoit ; on a encore quelquefois bien de la peine à faire cesser le ténésme ou l'envie d'aller

sans fruit , à la selle. Ce symptôme , lorsque la matière qui produit la dyssenterie a été bien évacuée , est ordinairement le fruit d'une excoriation des intestins , occasionnée par les efforts qu'a fait cet organe , ou par l'âcreté de l'humeur qui l'irritoit. Si on est fondé à soupçonner cette cause du ténésme , il conviendra de donner au malade deux fois par jour le clystère n.º 52.

Enfin , si les intestins , dans la crise qu'ils ont essuyée , avoient contracté un certain relâchement , & qu'il fût question de rétablir leur ressort , il faudroit employer un remède que plusieurs Médecins emploient au commencement de la maladie ; mais qui ne peut être avantageux qu'à la fin , & auquel nous n'avons en effet vu produire des changemens salutaires , que dans ce période de la maladie : c'est le *simarouba* , connu depuis quelques années , trop vanté sans doute par quelques personnes ; mais

réellement utile, quand on s'en sert à propos. Ainsi, dans le cas & dans le temps de la maladie dont nous parlons, on ne sauroit mieux faire que de se servir de la décoction n.<sup>o</sup> 53, pour rendre aux intestins le ton qu'ils ont perdu, après les avoir, par les autres moyens, débarrassés du principe matériel qui donnoit lieu à la dyssenterie.



## CHAPITRE XXV.

*De l'Hydropisie.*

**I**L n'entreroit point dans notre plan de parler de l'hydropisie, si cette maladie n'étoit une suite trop commune de presque toutes les maladies qui font la matière de cet Ouvrage : ces maladies ont cette cruelle terminaison le plus souvent, parce qu'elles ont été mal traitées, ou que la convalescence a été négligée, c'est-à-dire, parce qu'on a employé des remèdes dangereux, ou qu'on a abusé de ceux qui sont bons par eux-mêmes ; ou bien parce que le malade, avant que ses organes aient repris leur ton naturel & ordinaire, s'est livré à des excès ou à un genre de vie que sa foiblesse ne comportoit point.

Les maladies les plus sujettes à dégénérer en hydropisie par l'effet de ces causes,

font les fièvres intermittentes & les fièvres putrides. Rien n'est plus commun dans ces affections, que l'abus du quinquina, des remèdes chauds & des amers. Comme elles dépendent ordinairement d'un amas d'humeurs accumulées dans les viscères, & d'un empâtement qui les dispose déjà aux obstructions; si on donne ces remèdes astringens avant d'avoir suffisamment délayé & évacué les humeurs qui engorgent ces organes, on contribue à les épaisir davantage, & à les mettre hors d'état d'être évacuées; d'autant plus que les moyens qu'on emploie en resserant les fibres, rendent les couloirs moins ouverts; alors donc les humeurs fixées dans les viscères, continuent à y croupir, s'y altèrent, & achèvent enfin de détruire le ressort des solides qu'elles humectent, & au travers desquels elles produisent des épanchemens.

Toutes les espèces d'hydropisies, quel que soit le principe dont elles tirent leur

origine, peuvent presque se réduire à ces deux points ; épaisissement des liquides & relâchement des solides. Toute humeur quelconque accumulée en trop grande quantité dans un viscère, en affoiblit le ton, s'y décompose, & laissant échapper la partie la plus fluide, va former des hydropisies, c'est à-dire, des amas d'humeurs dans les différentes cavités du corps ou dans le tissu même des parties. Ainsi on ne doit pas être surpris si la suppression des menstrues, celle des hémorroïdes, ou même la répercussion des dartres, de la gale, & d'une humeur ulcéreuse, sont souvent suivies de l'hydropisie. Une inflammation mal traitée, ou un abcès qui commençoit à se former, interrompu par des saignées trop brusques & trop abondantes, donnent quelquefois lieu à une hydropisie : elle peut être occasionnée par une fièvre bilieuse, dont on a fixé l'humeur par des saignées faites mal-à-propos, ou par des

remèdes chauds & astringens administrés avant d'avoir délayé & évacué les matières dont elle dépendoit. Il n'est pas nécessaire de dire que les obstructions du foie, de la rate, du mésentère, mal traitées, conduisent sur-tout à l'hydropisie, puisque cette maladie est presque toujours l'effet immédiat d'une cause obstruante, & les obstructions doivent leur existence à l'atonie des solides, & à un épaisfissement contre nature des humeurs.

L'atonie ou bien le défaut de ton & le relâchement, peuvent être les suites des évacuations excessives, soit naturelles, soit artificielles; aussi voit-on quelquefois l'hydropisie être la suite des grandes hémorragies ou des saignées trop abondantes: ces évacuations doivent nécessairement produire dans les viscères, un affaïssement qui ne leur permet plus de faire leurs fonctions, d'opérer les sécrétions qui leur sont propres. Les humeurs qui y abordent, manquant de mobile qui

les fasse circuler, s'y accumulent, en altèrent l'organisation, s'y dénaturent, & leurs principes se séparant, forment des infiltrations qui donnent lieu à l'hydropisie.

Enfin, toutes les crises défectueuses des diverses maladies, en jetant sur les organes intérieurs l'humeur morbifique qui doit être chassée au dehors, disposent à l'hydropisie. C'est pourquoi elle est quelquefois la suite d'une petite vérole ou d'un rhumatisme mal guéris, d'un lait épanché, d'un vice écrouelleux, d'un asthme, d'une goutte, d'une affection scorbutique mal traités, ou qui, malgré les soins & le traitement les mieux appropriés, se terminent de cette manière, soit par une suite nécessaire de la tournure que la maladie prend d'elle-même, soit par la disposition particulière des sujets.

L'effet extrême de toutes ces différentes causes de l'hydropisie, est une

complication de relâchement dans les solides , & d'épaississement dans les liquides du corps. C'est le traitement de ce dernier résultat des causes de l'hydropisie , que nous nous proposons ici pour objet , pour n'avoir point à considérer tous les effets intermédiaires par lesquels elles parviennent à ce dernier résultat , ce qui demanderoit un traité complet de l'hydropisie ; & ce que nous en dirons suffira.

Nous ne nous attacherons point non plus à établir les divisions ordinaires qu'on fait de l'hydropisie , soit à raison des différentes manières dont elle se forme , soit à raison des différens sièges qu'elle peut avoir , parce que dans le point de vue dans lequel nous l'envisageons , ces différences n'ont presque point d'influence sur le traitement que nous croyons lui convenir.

L'hydropisie , quelle qu'en soit la cause primitive , est un amas d'humeurs

féreuses, produit par leur épanchement dans quelque cavité naturelle du corps, ou par leur infiltration dans la substance qu'on appelle *tissu cellulaire*, c'est-à-dire cette matière spongieuse qui enveloppe tous les organes, & les lie entr'eux plus ou moins étroitement.

Les hydropisies les plus fréquentes, sont celle de l'abdomen ou du ventre, qu'on appelle *ascite*, & celle de la poitrine; celle du cerveau & celle du péricarde, c'est-à-dire du sac où le cœur est contenu, sont plus rares. Il y a aussi des hydropisies de matrice.

Ce ne sont pas seulement les principales cavités du corps qui servent de siège à l'hydropisie: les différentes parties du tissu cellulaire sont susceptibles d'hydropisie: les lames du tissu muqueux ou cellulaire en s'écartant, ou plutôt en cédant, après avoir perdu leur élasticité, à l'impulsion des humeurs sorties des routes naturelles de la circulation, peu-

vent se prêter à la collection de ces humeurs, & former une hydropisie qu'on appelle *enkistée*, pour la distinguer de celles qui se forment dans les cavités principales du corps. Toutes les parties du corps contenant du tissu cellulaire & des vaisseaux, ou plutôt devant à ce tissu & à ces vaisseaux leur formation & leur existence, peuvent être affectées d'hydropisie. Enfin, non-seulement les différentes parties du tissu cellulaire peuvent perdre leur élasticité, & devenir le siège d'une hydropisie particulière; mais encore toute la masse elle-même du tissu cellulaire, dénuée de ton & de cette force vitale par le moyen de laquelle les humeurs circulent régulièrement dans ses interstices, peut de toutes parts céder à leur pesanteur, & donner lieu à une hydropisie universelle, qu'on appelle *anasarque*; & celle-ci est encore plus commune que les autres, sur-tout chez les pauvres gens, & se guérit plus aisément.

ment, par les moyens que nous indiquons plus bas.

Comme les obstructions & les embarras des premières voies, des viscères du bas-ventre, sont les suites les plus ordinaires des maladies aiguës, & peut-être la cause la plus commune & la plus fréquente de l'hydropisie; pour être fidèles à notre plan, nous parlerons particulièrement de l'hydropisie qu'on appelle *ascite*, en étendant son traitement à toutes les autres espèces d'hydropisie.

Quoique l'ascite soit facile à reconnoître, & qu'elle ait des caractères assez marqués pour qu'on ne puisse pas s'y méprendre; nous devons dire que si une personne à la suite d'une maladie aiguë, au lieu de faire des progrès vers la santé, tombe au contraire dans la langueur, on a lieu de craindre que l'humeur critique qui devoit être chassée, ne soit arrêtée & fixée dans quelque viscère, & n'y devienne le principe d'une

hydropisie. Si le malade après une suite d'altérations dans l'exercice de ses fonctions, parvient au point d'avoir la respiration difficile sur-tout lorsqu'il est couché; s'il a les jambes œdémateuses & enflées, le pouls petit & languissant, le visage pâle & plombé, on sera très-fondé à le soupçonner hydropique; mais ce soupçon deviendra une certitude, si à l'enflure du ventre se joint le sentiment d'une fluctuation dans cette partie, lorsque le malade se tourne, ou lorsque ayant posé une main sur un côté du ventre, on frappe légèrement avec l'autre main sur l'autre côté.

Les signes de l'hydropisie de poitrine sont plus équivoques, ou du moins ils se montrent plus tard que ceux de l'hydropisie du ventre; lorsqu'ils deviennent sensibles, ils se réduisent à une difficulté de respirer qui augmente, lorsque le malade fait quelque mouvement, lorsque la nuit arrive & lorsqu'il se

couche sur le côté opposé à celui qui est hydropique, dans les cas où ils ne le sont pas tous les deux; à la pâleur & à la bouffissure du visage, ainsi qu'à l'enflure des parties inférieures; aux palpitations de cœur, au battement des carotides, à un sentiment de douleur & de pesanteur dans la région du diaphragme. La fluctuation de l'eau dans la poitrine n'est pas si sensible que dans le ventre; quand il n'y a de l'eau que dans un des côtés de la poitrine, le malade ne peut se coucher que sur le côté affecté; dans la situation opposée, l'eau pesant sur le poumon, & augmentant par conséquent l'oppression & l'étouffement; lorsque les deux côtés de la poitrine sont remplis d'eau, le malade ne peut se tenir qu'assis; & la difficulté de respirer est d'autant plus grande que la liqueur contenue dans la poitrine est plus épaisse & plus âcre.

Nous ne dirons rien de l'hydropisie du cerveau, de la moëlle épinière & du

péricarde , ou du sac où le cœur est contenu : elles sont incurables.

L'hydropisie ascite ou du ventre , qui tient à un dérangement considérable du foie ( ce qu'on peut reconnoître à la jaunisse & aux autres apparences extérieures qui annoncent cet état ) est très-difficile à guérir ; & cette difficulté augmente à mesure que l'hydropisie est plus compliquée avec d'autres affections.

Le pronostic dépend aussi de la nature des humeurs qui forment l'hydropisie. il n'est pas bon qu'elles soient âcres, bilieuses ou noirâtres. Cette dernière couleur annonce une dissolution du sang, & une disposition à la gangrène : c'est encore d'un mauvais augure que les eaux s'écoulent par les jambes, parce que cet écoulement dépend de l'âcreté de l'humeur qui corrode le tissu des solides.

Si le pouls, après qu'on a employé les remèdes convenables, ne se développe point & ne prend pas une marche

régulière; mais reste petit, intermittent, on a beaucoup à craindre pour le malade.

Les hémorrhagies, la fétidité des urines & des autres excrétiens, ne sont pas d'un présage avantageux, non plus qu'un visage trop décoloré, ou des traits trop déformés.

Enfin, c'est par l'état des forces vitales qu'on doit se décider pour prononcer sur les ressources qui restent à la Nature & à l'Art.

D'après les principes que nous avons établis relativement aux causes immédiates de l'hydropisie, il ne sera pas difficile de déterminer le traitement qui lui convient. Nous avons omis, en détaillant les symptômes de l'hydropisie, de faire mention de la soif inextinguible qui tourmente les hydropiques, pour en parler ici comme d'un symptôme dont on tiroit une partie des indications curatives, avant que l'expérience nous eût fait voir les inconvéniens de cette méthode, & nous eût mis

à portée d'en établir une sur des fondemens plus solides. On croyoit que l'enflure & la surabondance des eaux qui forment l'hydropisie excluient la boisson; elles la faisoient regarder comme un moyen pernicieux pour le malade, quoiqu'une soif ardente fût l'expression énergique dont la Nature se seroit pour la solliciter; on craignoit qu'en donnant à boire au malade, on n'augmentât l'épanchement des eaux; de sorte qu'un des axiomes de la pratique alors usitée, étoit d'interdire rigoureusement la boisson aux hydropiques, & d'ajouter pour eux aux autres maux attachés à leur état, les tourmens de la privation la plus cruelle.

On ne sentoit point que cette méthode si propre à augmenter le mal-aise & les souffrances des malades, aggravoit le mauvais état de leurs organes, en les privant d'un véhicule nécessaire, en favorisant l'épaississement, & par conséquent l'altération des fluides; & comme

dans la plupart des cas, si d'un côté il y a un relâchement manifeste des solides, il y a d'un autre côté du spasme & de la tension, le régime desséchant ne pouvoit qu'augmenter cette dernière disposition, détruire davantage l'équilibre de ton & d'action qui doit être entre les différens organes, rendre les engorgemens plus difficiles à résoudre, & accélérer les progrès de la maladie.

Nous fumes frappés de ces inconvéniens, & touchés de la situation malheureuse des malades, nous osâmes tenter une méthode que l'évènement a justifiée, qui soulage toujours leurs souffrances lorsque leur maladie est incurable; mais qui facilite l'effet des autres remèdes, & rend la guérison plus prompte & plus certaine lorsque les circonstances permettent d'en concevoir l'espérance: nous crûmes donc que la boisson devoit faire un des points fondamentaux du traitement convenable à l'hydropisie. Cette méthode devint

devint la pratique des Hôpitaux militaires confiés à nos soins par le Gouvernement. Elle y a été constamment suivie des plus heureux succès, comme on peut le voir, sur-tout par le *Chapitre VII* du second volume du *Recueil des observations de Médecine*, que nous avons publié il y a plusieurs années : en effet, la boisson calme la chaleur & la fièvre ; s'il y a du spasme, elle le diminue, elle rend les liqueurs plus fluides, favorise la circulation, & contribue nécessairement à détruire les engorgemens.

La boisson cependant ne pouvoit faire qu'une partie du traitement de l'hydropisie : si elle délaye & atténue les humeurs qui circulent difficilement, il faut des moyens qui évacuent celles qui sont déjà épanchées, & des remèdes qui rétablissent le ton des solides. On ne pouvoit attendre ces heureux effets que d'une sage combinaison de remèdes évacuans, & de remèdes propres à ramener dans les

parties la force & le ressort dont elles sont privées. Cette considération nous fit adopter la méthode de joindre à la boisson les potions purgatives, toniques & apéritives, qu'on trouve dans les formules que nous avons dressées pour l'usage des Hôpitaux militaires, & le vin calibé qu'on trouve parmi ces mêmes formules : aussi lorsque M. Bacher nous a présenté ses pilules toniques, nous sommes-nous empressés, après en avoir fait l'épreuve, de les admettre comme un moyen qui pouvoit remplir nos vues, & de les offrir au Gouvernement & aux Médecins comme une ressource de plus contre une maladie qui en a si peu.

Ainsi, lorsqu'une personne sera décidément atteinte ou seulement menacée d'hydropisie, on la mettra à l'usage de la décoction apéritive n.º 44, & de la tisane diurétique n.º 54 ; elle en boira en raison de la sécheresse, de la chaleur & de l'altération qu'elle éprouvera ; ce sera déjà beaucoup, si l'on parvient, par ce

moyen, à adoucir des symptômes aussi incommodes & aussi insupportables que ceux-là ; mais la boisson ne peut manquer de donner de la souplesse aux fibres des organes qui en manquent, & sur-tout de diminuer, en les délayant, l'épaississement & l'âcreté des humeurs ; & par conséquent de favoriser la résolution des engorgemens & des obstructions qui en résultent : ce n'est même que par la boisson qu'on peut rendre l'action des autres remèdes plus efficace & plus sûre ; car les purgatifs qu'on emploiera, n'agiront bien qu'autant qu'on aura bien atténué & bien délayé les matières qui doivent être évacuées. Ce qui a confirmé souvent dans l'idée que la boisson est nuisible aux hydropiques, c'est qu'après l'avoir bue, l'enflure & l'oppression augmentant, ils sentent plus de gêne dans leurs mouvemens, & une certaine pesanteur dans l'estomac & dans le ventre ; mais c'est un inconvénient passager qui est bien racheté

par les avantages que la boisson procure relativement au fond de la maladie.

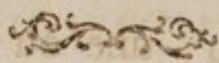
Après avoir donc préparé le malade par la boisson, on le purgera avec la potion n.º 55, & si la fièvre & la chaleur ne sont pas considérables, on commencera le lendemain de la purgation, à lui faire prendre les pilules toniques n.º 58; leur dose sera de quatre par jour, deux le matin & deux le soir, qu'on augmentera par gradation, jusqu'à trente, selon les forces du malade & l'effet qu'elles produiront; alors on partagera cette dose en trois prises, dont l'une se donnera le matin, l'autre à midi, & la troisième le soir, en donnant une tasse de bouillon sur chaque prise, & continuant de boire dans la journée: on suspendra l'usage de ce remède lorsque la foiblesse ou la trop grande chaleur du malade l'exigeront; s'il y avoit un fond d'évétisme & de fièvre qui fit craindre l'inflammation, on le retrancheroit tout-à-fait, jusqu'à ce qu'on

eût ramené le calme par des boissons délayantes & adoucissantes, & on saigneroit le malade. Dans ce cas, il faudroit même préférer à la potion n.º 55, un purgatif doux ordinaire, & à la décoction apéritive n.º 44, la tisane nitrée n.º 56. Enfin, ce seront les circonstances qui détermineront un Médecin intelligent & éclairé, sur le degré d'activité des remèdes qu'il emploîra, sur leur dose, & sur la persévérance avec laquelle il doit les donner. Il nous suffit d'avoir indiqué les principes généraux, d'après lesquels on doit se conduire.

Cependant la marche la plus ordinaire dans l'usage des pilules toniques, est de commencer d'en donner deux, & de les pousser jusqu'à trente par jour, de la manière que nous avons prescrite plus haut; de les faire prendre pendant trois, quatre & cinq jours de suite, & même d'en diminuer ou d'en augmenter graduellement la dose, selon les différens

états où le malade peut se trouver, & le degré d'action que ce remède exerce sur lui : on suspend l'usage des pilules, tantôt pour lui laisser un jour de relâche, tantôt pour le purger selon le besoin.

Lorsque les pilules produisent l'effet qu'on en attendoit, c'est-à-dire, qu'elles produisent des évacuations abondantes par différens couloirs, telles que les selles, les urines, les sueurs ; on doit avoir l'attention de donner en même temps le remède n.<sup>o</sup> 57, pour prévenir l'affaissement que toutes ces évacuations pourroient occasionner ; car quoique les pilules fortifient jusqu'à un certain degré, leur effet tonique ne suffit que dans le premier temps de leur action ; mais lorsque les évacuations ont été abondantes, on ne peut point se passer d'un fortifiant aussi efficace que le remède n.<sup>o</sup> 57, dont l'usage bien ordonné conduit presque toujours à un parfait rétablissement.



---

# T A B L E

DES FORMULES *ou* DES REMÈDES

*Qui ont été indiqués dans le cours  
de cet Ouvrage.*

*N.º 1.º*

**P**RENEZ un demi-gros d'hippecacuanha en poudre, délayez-le dans quatre onces d'eau qu'on fera avaler d'un seul coup : on facilitera le vomissement, en faisant boire de l'eau tiède.

*N.º 2.*

Faites bouillir pendant une heure, une once de racine de scorfonère dans quatre livres d'eau; ajoutez à cette décoction, lorsqu'elle sera près d'être finie, un gros de réglisse & une poignée de fleurs de sureau.

*N.º 3.*

Quatre grains de camphre, douze grains de nitre en poudre, un demi-gros de quinquina en poudre : on prendra ce mélange dans de la tisane ou de l'eau, une ou plusieurs fois par

R iijj

jour, selon les circonstances; il vaudra encore mieux l'incorporer avec du jaune d'œuf, pour en faire un bol.

## N.º 4.

Confection d'hyacinte & alkermès, de chacune un gros, un scrupule de liqueur anodine minérale d'Hoffman, une demi-once de fyrop de limon; délayez le tout dans deux onces de vin rouge, & une égale quantité d'eau.

## N.º 5.

Une once de pulpe de casse, deux gros de sel végétal & deux onces de manne, sur quoi on versera une grande tasse d'eau bouillante; dans les maladies qui ne seront point inflammatoires, dans les fièvres malignes, putrides, intermittentes, on substituera deux gros de féné à la casse.

## N.º 6.

Un grain de kermès minéral incorporé dans un demi ou un quart de gros de thériaque.

## N.º 7.

De l'esprit de vitriol, dont on versera quinze gouttes dans une pinte de tisane, en y ajoutant un peu de sucre.

## N.º 8.

Mêlez ensemble deux onces de bon vin

rouge & une égale quantité d'eau, deux gros d'eau de mélisse composée, autant d'eau thériaicale, & une demi-once de syrop de bétouine.

*N.º 9.*

Deux livres & demie de pain, une demi-poignée de fleurs de mélilot, & autant de fleurs de sureau: faites cuire le tout dans six livres de lait, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un cataplasme.

*N.º 10.*

Deux onces de térébenthine, une demi-once d'onguent de styrax, avec une égale quantité de soufre, deux gros d'huile d'hypericum & un jaune d'œuf: mêlez & battez le tout ensemble.

*N.º 11.*

Faites infuser pendant quelque temps dans une chopine d'eau bouillante, une once de feuilles de scolopendre, & une pincée de fleurs d'hypericum.

*N.º 12.*

Prenez une suffisante quantité d'onguent de styrax, & étendez-la sur un morceau de linge.

*N.º 13.*

De l'onguent de styrax & des fleurs de soufre, mêlés ensemble à parties égales.

## N.° 14.

Faites bouillir dans une pinte d'eau une poignée d'orge-mondé, & délayez dans la décoction deux onces de miel.

## N.° 15.

Une once de quinquina, qu'on fera bouillir dans une chopine d'eau.

## N.° 16.

Deux gros de racine de chiendent; faites-la bouillir dans une pinte d'eau; lorsqu'elle aura bouilli quelque temps, ajoutez-y un gros de réglisse.

## N.° 17.

La formule précédente, à laquelle on ajoutera de la liqueur n.° 7, autant qu'il en faudra pour lui communiquer une agréable acidité.

## N.° 18.

Quatre grains de camphre, douze grains de poudre de contrayerva, un demi-gros de quinquina en poudre mêlés ensemble, qu'on fera très-bien de réduire en bol, par le moyen d'un peu de jaune-d'œuf, quoique nous ayons indiqué ce remède sous le nom de *poudre*: on fera la même chose plus bas, à l'égard de la poudre n.° 25.

*N.º 19.*

Faites dissoudre un grain de tartre émétique dans un verre d'eau : on mettra une cuillerée de cette liqueur dans chaque tasse de boisson que le malade prendra.

*N.º 20.*

Quatre grains de tartre émétique ; faites-les dissoudre dans une livre d'eau, qu'on avalera en trois prises dans l'espace d'une heure : on boira par-dessus beaucoup d'eau tiède, ayant l'attention de supprimer le troisième verre, au cas que les deux premiers procurent quatre ou cinq vomissemens.

*N.º 21.*

Une demi-once de cantharides en poudre, une once de levain qu'on pétrira ensemble avec du vinaigre, pour leur donner la consistance d'emplâtre ou de cataplasme.

*N.º 22.*

Un gros de quinquina en poudre, un scrupule d'agaric, quinze grains de racine d'iris de Florence mêlés ensemble.

*N.º 23.*

Trois gros de quinquina, trois gros de racine de serpentaire de Virginie ; faites-les bouillir

dans une livre d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la moitié : vers la fin de l'ébullition, ajoutez-y un gros de fleurs de camomille, & à la colature, un demi-gros d'esprit de nitre dulcifié, une once d'eau de canelle & une once de syrop de limon.

## N.º 24.

Un gros & demi de tartre vitriolé : faites-les dissoudre dans quatre onces de la décoction n.º 47, & ajoutez à la dissolution une once de syrop des cinq racines apéritives.

## N.º 25.

Quatre grains de camphre & quinze grains de nitre mêlés ensemble, pour en former une poudre, qu'on prendra deux ou trois fois par jour ; dans le cas où elle sera indiquée, il conviendrait de faire un bol de cette poudre, en l'incorporant avec un peu de jaune d'œuf.

## N.º 26.

Une once de bois de gayac, une demi-once de racine de salse-pareille, autant de quinquina, deux gros de baies de genèvre, deux onces d'antimoine crud grossièrement écrasé & enfermé dans un nouet de linge : on laissera macérer le tout pendant une nuit dans de l'eau

chaude; le lendemain on fera bouillir ce mélange à vaisseau clos, pendant l'espace d'une heure, & on passera.

## N.º 27.

Prenez seize amandes, qu'on dépouillera de leur écorce, & une demi-once des quatre semences froides; on les broyera dans un mortier, & on versera dessus peu-à-peu une livre de la tisane n.º 16, ou d'eau simple; on passera & on exprimera; on fera fondre dans cette boisson une once de sucre blanc; quelquefois, lorsque les cas l'exigent, au lieu de sucre, on y delaye une once de syrop de pavot blanc & un scrupule de nitre: cette quantité de boisson doit être partagée en deux doses.

## N.º 28.

Cinq gouttes anodines de Sydenham.

## N.º 29.

Trois gros de nitre & autant de tartre vitriolé en poudre mêlés ensemble, & partagés en paquets de vingt grains chacun.

## N.º 30.

Deux onces de tamarins & deux onces de pulpe de casse, qu'on fera bouillir légèrement,

ou sur lesquelles on versera quatre livres d'eau bouillante; on ajoutera à la colature deux gros de sel de Glauber: la dose de cette décoction, qui se donnera trois ou quatre fois dans une journée, sera de six onces.

*N.º 31.*

Quatre onces de mie de pain ou de levain, deux onces de semence de moutarde en poudre, & une demi-once de sel commun: on mêlera le tout avec une suffisante quantité de vinaigre, pour en faire un cataplasme.

*N.º 32.*

Deux onces d'eau de fleurs de sureau, un demi-gros de thériaque, & le suc d'un citron.

*N.º 33.*

Deux onces de bon vin rouge, & une égale quantité d'eau commune, une demi-once d'eau de canelle orgée, & une demi-once de syrop d'œillet.

*N.º 34.*

Prenez deux gros de follicules de séné, & deux gros de sel de Glauber, qu'on fait infuser dans cinq onces d'eau chaude: on ajoute à la colature deux onces de manne, une demi-once de syrop de nerprun, & quinze grains de racine de jalap.

*N.º 35.*

Une once de racine de guimauve & quatre figues grasses : faites-les bouillir dans une livre d'eau simple, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la moitié, & délayez dans la colature une once d'oximel simple : pour un gargarisme.

*N.º 36.*

Une once d'orge entier; faites-le bouillir dans de l'eau qu'on réduira à une livre; ajoutez-y, à la fin de l'ébullition, une poignée de feuilles d'aigremoine, & autant de feuilles de ronce, & faites dissoudre dans la colature une once de miel rosat & deux gros de nitre purifié : pour un gargarisme.

*N.º 37.*

Une once d'écorce de grenade, une demi-once de balaustes : faites-les cuire pendant une demi-heure, dans une quantité d'eau qui puisse être réduite à une livre; faites dissoudre dans la colature un demi-gros d'alun & une once de syrop de roses sèches : pour un gargarisme.

*N.º 38.*

Un demi-gros de nitre & autant d'antimoine diaphorétique : délayez-les dans quatre

x *Table des Formules.*

onces de la tisane n.º 16, & ajoutez-y une once de syrop de coquelicot.

N.º 39.

Prenez une once de racine d'aunée, une demi-once de racine d'iris de Florence, & faites-les bouillir, après les avoir écrasées dans deux livres & demie d'eau, jusqu'à ce qu'elle ait diminué d'un cinquième; ajoutez à la colature une livre de miel dépuré, une once de gomme ammoniacque dissoute dans une demi-livre de vinaigre: on donne une cuillerée de ce remède toutes les heures, ou de trois en trois heures.

N.º 40.

Seize grains de gomme adragant, réduite en poudre très-fine, une once d'huile d'amandes douces & un once de syrop de guimauve; quatre onces d'infusion de fleurs de mauve: on fait un loock, en mêlant peu-à-peu & alternativement la gomme avec ces différens liquides.

N.º 41.

Une once de savon de Venise, deux gros de racine d'aunée, un gros de jalap: réduisez ces racines en poudre, & mêlez-les avec le savon, en y ajoutant de l'élixir de propriété

en quantité suffisante pour en faire des pilules du poids de dix grains : la dose de ces pilules est une ou deux, qu'on prend deux & même trois fois par jour, en buvant par-dessus une tasse de la décoction n.º 44.

*N.º 42.*

Une once de racine de chélidoine, une once de racine de scrophulaire, une demi-once de racine d'aunée : faites-les bouillir dans six livres d'eau commune pendant une demi-heure ; ajoutez, à la fin de l'ébullition, une poignée de feuilles d'érisimum, & faites dissoudre dans la colature deux gros de tartre vitriolé.

*N.º 43.*

Prenez une livre du cataplasme n.º 9, & mêlez-la avec deux onces de savon de Venise.

*N.º 44.*

Deux onces de baies de genévrier, une demi-once de racine d'aunée, deux gros de séné ; faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à quatre livres ; passez & ajoutez à la colature une once & demie de syrop de fleurs de pêcher, ou de syrop de chicorée composé.

*N.º 45.*

Une demi-once de cloportes préparés, deux

gros de racine d'iris de Florence, & autant de gomme ammoniacque, un demi-gros de fleurs de benjoin, une demi-once de térébenthine de Venise, & suffisante quantité de syrop balsamique pour en faire des pilules : on broyera d'abord la térébenthine avec le syrop, ensuite la gomme ammoniacque & les fleurs de benjoin ; on y ajoutera après les cloportes & la racine d'iris pulvérisée ; on réduira ce mélange en pilules du poids de dix grains : la dose de ces pilules sera d'une pilule, qu'on peut prendre jusqu'à trois fois par jour.

*N.º 46.*

Ajoutez au look *N.º 40*, un scrupule de térébenthine de Venise dissoute dans un jaune d'œuf.

*N.º 47.*

Une once de racine de fraisier, une once de racine d'oseille, une demi-once de racine de patience : faites-les bouillir un peu dans quatre livres d'eau commune ; ajoutez, à la fin de l'ébullition, une poignée de feuilles de chicorée sauvage, & autant de feuilles de scolopendre, & faites dissoudre dans la colature un gros de nitre purifié.

*N.º 48.*

Prenez une once d'huile d'amandes douces, une once de syrop de guimauve, & mêlez-les à trois onces d'infusion de fleurs de mauve.

*N.º 49.*

Une once de graine-de-lin : faites-là cuire dans une quantité d'eau qu'on réduira à une livre; ajoutez à la colature quatre onces d'huile de lin : cela servira pour deux clystères.

*N.º 50.*

Quinze grains de nitre purifié, une demi-once de syrop de diacode; dissolvez le tout dans quatre onces de la tisane *n.º 16.*

*N.º 51.*

Un demi-gros de rhubarbe, un demi-gros de myrobolans, six grains d'ipécacuanha, le tout en poudre dont on fera, avec une suffisante quantité de syrop de chicorée composé, trois bols qu'on prendra pour une seule dose.

*N.º 52.*

Deux gros de térébenthine, un jaune d'œuf; mêlés quelque temps ensemble, & ajoutez-y une demi-once de thériaque; délayez ce mélange

dans une livre de décoction de graine-de-lin,  
& faites-le servir pour deux clystères.

N.° 53.

Deux gros d'écorce de simarouba; faites-les bouillir dans une livre & demie d'eau commune, qu'on réduira aux deux tiers: on partagera cette décoction en trois doses qu'on fera prendre d'heure en heure.

N.° 54.

Une once de racine de persil, une once de racine de fenouil, une demi-once de fruit d'alkekenge; faites-les bouillir dans cinq livres d'eau, que vous réduirez à quatre; ajoutez-y à la fin de l'ébullition, une poignée de feuilles d'absinthe & deux onces de baies de genévrier.

N.° 55.

Trois gros de follicules de séné, deux gros de tartre vitriolé; faites-les bouillir légèrement dans quatre onces d'eau, & délayez dans la colature une once & demie de syrop de nerprun.

N.° 56.

Quatre livres de tisane n.° 16; faites-y dissoudre un demi-gros de nitre purifié.

N.° 57.

Trois onces de limaille de fer non rouillé,

deux onces de quinquina & autant de canelle blanche, appelée en latin *cortex Magellanica*, un gros de clous de girofle; réduisez le tout en poudre, & faites-le infuser dans quatre livres de vin blanc, pendant trois jours, dans un vaisseau qu'on fermera, après y avoir ajouté une demi-once d'eau de rabel, faites ensuite digérer la liqueur pendant la nuit sur des cendres chaudes, & après l'avoir passée, mêlez-y quatre onces d'esprit-de-vin: la dose de cette liqueur est de trois onces, & se donne deux, trois & jusqu'à quatre fois par jour.

On peut faire digérer de nouveau le mélange dans une livre de vin.

N.° 58.

*Composition des pilules toniques.*

On prendra, Extrait d'ellébore noir,  
Myrrhe choisie,  
l'un & l'autre préparés  
comme il va être dit: } de chacun une once.

Chardon-héni, réduit en poudre fine, trois gros & un scrupule.

On mêlera le tout exactement, & on en fera une masse que l'on fera sécher à l'air, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance propre à pouvoir être formée en pilules de demi-grain.

*Manière de préparer les Drogues qui entrent dans la composition des pilules toniques; manière dont il est indispensable de ne point s'écarter, si l'on veut tirer de ce remède les fruits qu'on en peut attendre, & ne point s'exposer à nuire aux malades, au lieu de les soulager.*

*PRÉPARATION de l'extrait d'Ellébore noir.*

PREMIÈRE OPÉRATION. On se procurera des racines bien séchées du véritable ellébore noir, que l'on réduira en poudre grossière, au moyen d'un moulin pareil à ceux dont on se sert pour moudre le tabac, évitant avec soin de tenir la meule ou la noix aussi serrée qu'on le fait ordinairement dans la pulvérisation du tabac.

SECONDE OPÉRATION. On fixera du nitre par les charbons, de la manière qui est

décrite dans tous les dispensaires, & tandis qu'il est encore chaud, on en fera dissoudre six onces dans deux pintes d'excellente eau-de-vie.

TROISIÈME OPÉRATION. On mettra deux livres de la poudre grossière d'ellébore dans une grande terrine de grès, & l'on versera dessus peu-à-peu environ les deux tiers de l'eau-de-vie alkalisée; on agitera bien la matière au moyen d'une spatule de bois, on couvrira la terrine, & on laissera le tout infuser à froid pendant douze heures, sans cependant se dispenser de le remuer au moins trois ou quatre fois. Les douze heures étant expirées, on ajoutera le reste de l'eau-de-vie, en remuant la matière, qui doit encore rester douze heures en infusion.

QUATRIÈME OPÉRATION. Dans cet espace de temps, la racine se fera imbibée de toute l'eau-de-vie, & ce sera le moment d'y ajouter peu-à-peu, & toujours en remuant, quatre pintes & demie de vin blanc, ou du Rhin, ou de Champagne, ou enfin de Grave, de la meilleure qualité; cela fait, on recouvrira la terrine, & la matière continuera à infuser toujours à froid l'espace de quarante-huit heures, pendant lesquelles on l'agitera de temps en

temps, en ajoutant à chaque fois un peu de vin jusqu'à la quantité prescrite.

**CINQUIÈME OPÉRATION.** La digestion finie, & la racine bien attendrie, on versera le tout dans une bassine d'argent, ou à son défaut, dans une bassine bien étamée, & l'ayant posée sur un feu de charbons, on lui fera prendre un léger bouillon, qui doit tout au plus durer un quart-d'heure; alors on verse le tout sur un linge fort, que l'on exprime à deux personnes le plus qu'il est possible.

**SIXIÈME OPÉRATION.** On remettra la racine exprimée dans la bassine, & y ajoutant trois pintes de pareil vin; on fera bouillir légèrement le tout environ une demi-heure; l'on passera la liqueur avec expression, comme on a fait ci-dessus; on mêlera celle-ci à la première, & sur le champ on procédera à l'évaporation de la manière suivante.

**SEPTIÈME OPÉRATION.** On ajoutera à la liqueur deux fois son volume d'eau pure, & on fera évaporer le tout en une seule fois ou par partie, suivant la grandeur de la bassine, & par un léger bouillon, on amènera le tout à la consistance d'un syrop, que l'on délayera de nouveau dans deux parties d'eau chaude, &  
auquel

auquel, par une nouvelle évaporation, on fera reprendre, en l'agitant sans cesse, la consistance syrupeuse.

**HUITIÈME OPÉRATION.** On changera alors de vaisseau, sur-tout si on opère avec une bassine étamée, on versera l'extrait syrupeux dans une terrine vernissée; & au moyen d'un feu léger & d'une continuelle agitation, on lui fera prendre la consistance d'un électuaire: dès qu'il l'aura acquise, on versera dessus peu-à-peu, quatre onces d'esprit-de-vin, qui servira à unir les parties résineuses avec les gommeuses, & à donner après son évaporation, un extrait de bonne consistance, sans grumeaux & bien uni, qui sera mis dans un pot de fayence bien sec, qu'on ne couvrira qu'après un entier refroidissement. Cet extrait se conserve très-long-temps.

### *Préparation de la Myrrhe.*

ON se procurera la plus belle myrrhe possible, & l'on en préparera de la manière suivante, une quantité proportionnée à celle de l'extrait qu'on voudra convertir en pilules.

On pulvérisera donc cette myrrhe grossièrement en la passant à travers un tamis de crin

ordinaire, après quoi on la mettra dans une terrine vernissée, en y ajoutant la quantité nécessaire d'eau, pour, à l'aide d'un petit feu, en opérer, non pas une dissolution parfaite, mais pour la rendre comme une pulpe, propre à passer entièrement à travers une chauffe de toile forte & serrée, au moyen de deux cylindres de bois que l'on conduit, en les pressant fortement entre les deux mains, le long de la chauffe, qui doit être suspendue à des cordons capables de soutenir la pression; par ce moyen on retire toute la myrrhe employée, & il ne reste dans la chauffe que quelques ordures qui se rencontrent même dans la myrrhe la plus pure.

Cela fait, on fera épaisir, à l'aide d'un feu léger, cette myrrhe, que l'on agitera continuellement, jusqu'à ce qu'elle ait pris la consistance d'un électuaire; en cet état, elle sera propre à être employée pour la confection des pilules toniques.

### *Préparation du Chardon-béni.*

LA préparation du chardon-béni est bien simple; elle consiste à réduire en poudre les feuilles de cette plante, qu'on aura cueillies avant sa fécondation, & ensuite séchées en les

exposant à un beau soleil; on tamisera cette poudre à travers un tamis fin.

*Remède contre le Ver solitaire.*

UN gros de racine de fougère mâle en poudre, réduite en bol, avec le syrop d'absinthe, & pris matin & soir pendant huit jours.

Il faudra, avant & après l'usage de ce bol, se purger avec vingt-cinq grains de pilules mercurielles.

Le soir de la seconde prise de ces pilules, on fera avaler au malade trois onces d'huile d'amandes douces, & le lendemain matin, on lui fera prendre le bol suivant.

Prenez dix grains de gomme-gutte, trois pépins de coloquinte, une amande amère: on formera du tout deux bols avec le syrop d'absinthe pour une dose, qu'on répètera selon le besoin, de huit en huit jours, jusqu'à ce que le ver soit expulsé.

**F I N.**

La préparation du chardon-béné est bien simple; elle consiste à réduire en poudre les feuilles de cette plante, qu'on aura cueillies avant la floraison, & ensuite séchées en les

1771

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

